A. 4.
F. 8.

James Martin.

A. 4.
F. 8.

James Martin.

4017.c.7

REPONSE

AUX DIFFICULTEZ D'UN

THEISTE:

OU

SUPPLEMENT

Aux Lettres ſur l'Etat préſent du CHRISTIANISME.

A QUOI L'ON A JOINT UN

SERMON

SUR LA

REVOCATION DE L'EDIT DE NANTES.

Par A. J. ROUSTAN,

Paſteur de l'Egliſe Helvétique à LONDRES.

Je fléchis les genoux devant le Pére de Notre Seigneur Jéſus-Chriſt . . . . . afin que ſelon les richeſſes de ſa gloire, il vous faſſe la grace d'être puiſſamment fortifiez par ſon eſprit à l'égard de l'homme intérieur, & que Jéſus-Chriſt habite dans vos cœurs par la foi. EPH. iii. 14. *& ſeq.*

A LONDRES

Aux dépens de l'AUTEUR: De l'Imprimerie de T. BREWMAN, dans *Fleet-Street.*

Et ſe vend chez JAQUES DUNIERE Directeur de la Bibliothéque circulaire dans *Frith-Street, Soho.*

M DCC LXXI.

BRITISH MUSEUM

PREFACE.

JE n'aurois jamais oſé prêcher le Chriſtianiſme, ſi je n'avois été pleinement convaincu de ſa vérité ; c'eſt le précis des raiſons ſur leſquelles ma foi s'appuie que j'achéve de donner ici au public.

On ne doit donc pas s'attendre à y trouver beaucoup de neuf, mais ſeulement (comme dans mes premiéres Lettres) un réſumé auſſi bon que j'aie pu le faire de ce qu'on a dit de mieux ſur ce grand ſujet.

Je ſerois même bien fâché qu'il en fût autrement, & j'aurois beaucoup moins de confiance aux preuves de ma Religion, ſi j'étois le premier qui les eus trouvées.

Je ne laiſſerai pas de croire ce réſumé utile, s'il eſt bien fait ; notre ſiécle, à qui

l'on a déja donné tant de noms, pourroit encore s'appeller le ſiécle des brochures ; on n'écrit, on ne lit preſque autre choſe ; c'eſt ſous cette forme commode que nos adverſaires ont renouvellé toutes leurs attaques, & renvoier les gens à de longs traités pour s'éclairer ſur la matiére, ce ſeroit les adreſſer à des Médecins que la plupart ne daigneroient pas conſulter.

Il a paru une eſpéce de critique de mes premiéres Lettres, ſous le titre de *Remontrances du corps des Paſteurs du Gévaudan*, où l'on m'accuſe entr'autres choſes, (pag. 17) d'être *un Chrétien déſerteur, un mauvais Chrétien, un mauvais Théiſte, un calomniateur de tous les partis, de mentir continuellement en attaquant ſans pudeur & le Théiſme, & le Chriſtianiſme*. On ſent bien que je ne ſaurois rien avoir à dire à un Réfutateur de cette élégance & de cette véracité ; je lui pardonne & le plains, c'eſt tout ce qu'il a droit d'attendre de moi.

J'obſerverai cependant que ſi c'étoit un Chrétien qui combattît ainſi l'incrédule, on ne manqueroit pas de le traiter de Moine, de

de Capucin, on l'accableroit d'odieux ſurnoms ; mais c'eſt un incrédule qui répond aux Chrétiens de cette maniére, ces armes ſi mépriſables ſont par-là même ennoblies, celui qui les emploie n'en eſt pas moins qualifié de grand homme, on lui prépare des ſtatues, & je ne déſeſpére point de lui voir ériger des temples, où ſes dévots viendront lui dire, *Saint A....t ! Priez pour nous.*

Je me ſuis au reſte ſouvent étonné qu'un auteur qui a tant prêché le ſupport, la modération, la décence, qui a tant déclamé contre l'introduction du langage des halles au Parnaſſe, ait ſi ſouvent oublié ſes propres maximes.

Je ne ſaurois réſoudre ce problême par l'axiome trivial qu'il eſt plus aiſé de bien dire que de bien faire ; cette excuſe pourroit être bonne pour le vulgaire ignorant, ou tout au plus pour de pauvres Prêtres tels que moi ; mais des Philoſophes, ces flambeaux de la terre, ces Oracles de la ſageſſe, doivent

doivent être bien au deſſus de pareilles infirmitez.

Je me croirois encore plus injuſte de ſuppoſer que Mr. de ..... n'étoit pas ſincére, lorſqu'il prêchoit ſi bien les Ecrivains ſes confréres ; ſon ton, quoique par fois emphatique, avoit d'ailleurs toute l'empreinte de la perſuaſion, de la bonne foi.

Sans prétendre abſolument avoir trouvé la clé de l'énigme, voici ce que je ſoupçonne.

Les flateries l'ont d'abord gâté, comme elles auroient fait probablement de tout autre en ſa place ; il faut avoir la tête bien forte pour n'être pas enivré des applaudiſſemens de toute l'Europe ; la ſienne n'a pu ſoutenir une épreuve ſi délicate ; il a écrit ſur tous les genres, & brillamment ſur pluſieurs ; il a jetté enſuite les yeux à l'entour de lui, & n'y voiant perſonne qui réunît tant de choſes, il s'eſt cru l'homme univerſel, l'homme unique ; il s'eſt dès lors regardé comme une eſpéce de Roi, de Dictateur né de la République lettrée, qui pouvoit

voit bien par-là même ſe diſpenſer des petites régles dont il impoſoit la pratique aux autres; & quand ceux-ci, oubliant la diſtance immenſe qui les ſéparoit, ont oſé le combattre comme leur égal, il leur a répondu moins comme à des adverſaires que comme à de véritables rebelles qui levoient l'étendard contre leur Souverain. (A)

Je

(A) C'eſt ainſi que dans une Lettre à un Profeſſeur célébre, *(Lettre curieuſe de Mr. Robert Covelle)* qui avoit relevé avec la plus grande honnêteté quelques bévues des Lettres de la montagne, Mr. de ..... l'apoſtropha de la ſorte: " N'eſt-ce pas aſſez que Mr. Rouſ-" ſeau ſoit malheureux, pour que vous ne l'inſultiez " point? Ne ſavez-vous pas que *res ſacra miſer*, qu'un " infortuné eſt un homme ſacré, & que rien n'eſt plus " lâche que de déchirer les bleſſures d'un homme qui " ſouffre?" Chacun ſait quel étrange baume le compâtiſſant Mr. de ..... a verſé ſur les playes du Démoſthéne moderne.---*(Voiez entr'autres le Poëme de la guerre de Genève.)*

Plus bas il dit au même antagoniſte, " Penſez-vous " que ſi l'Auteur de la Henriade a négligé de vous pu-" nir, & s'il vous a oublié dans la foule, il vous oublie-" ra toujours?" N'eſt-ce pas là le ton d'un Monarque, qui fait bien toute la diligence poſſible pour étouffer au plutôt toutes les rébellions qui s'élévent dans ſon Empire, mais qui, vu le grand nombre & l'éloignement des coupables, ne peut toujours ſuffire à tout?

Je me doute beaucoup enſuite, qu'outre le plaiſir de combattre de cette maniére en foudroiant, pour ainſi dire, les contredisans du haut de ſon trône, un peu de pareſſe, & la foibleſſe des théſes qu'il a coutume de défendre, ont pu aſſez ſouvent lui en faire une eſpéce de néceſſité : Raiſonner eſt une choſe ſi longue, & pour certains cerveaux ſi pénible ! Combien n'eſt-il pas plus commode de traiter les gens comme des faquins, de leur imputer des horreurs, de les cribler d'épigrammes ?

Mais quelles que ſoient les cauſes du contraſte humiliant qu'on a vu entre ſes principes & ſes procédés, je l'avertis qu'il s'eſt fort mépris, s'il a cru m'effraier en me traitant comme tant d'autres, & que de peur d'eſſuier quelques nouveaux lardons de ſa mordante cauſtique, je me tairois devant lui : Je ſuis un peu blaſé ſur l'article du ridicule, & ces enfantillages que l'on appelle des bons mots, ne me font plus peur : Quant aux accuſations plus graves dont Mr. de ..... a renforcé les ſiens, ceux qui me connoiſſent ſavent bien qu'en croire ; & pour ceux qui m'auront jugé uniquement d'après ſon écrit,

écrit, ce n'eſt pas la peine de les détromper. Il peut donc, ſi cela l'amuſe, continuer à me plaiſanter, troubler la cendre de mon Pére, & m'imputer cent choſes que je n'ai jamais faites, ni penſé à faire ; nous en rirons un peu, mes amis & moi, & nous nous féliciterons que le Coriphée des ennemis du Chriſtianiſme n'ait rien de mieux à dire à ſes défenſeurs.

J'ai joint à ce ſupplément un Sermon ſur la Révocation de l'Edit de Nantes : Quelques perſonnes qui l'avoient ouï, & que je n'aurois qu'à nommer pour accréditer leur ſuffrage, m'aiant preſſé de le publier, je n'ai pas cru devoir leur refuſer cette foible marque de déférence : Ceux que le nom ſeul de Sermon effraie, en ſeront quittes pour ne pas lire le mien.

TABLE

Des Matiéres contenues dans ce Volume.

LETTRE I.

De la multiplication des Iſraëlites en Egypte, de leur prétendu vol des Egyptiens, de leur fuite, de la deſtruction des Cananéens, de la partialité ſuppoſée de Dieu à favoriſer les Hébreux d'une Révélation, du ſilence de Moïſe ſur la vie à venir. pag. 1.

LETTRE II.

De l'autenticité du N. T. Les Juifs & les Payens ne l'ont point conteſtée: Aveux des hérétiques: Les Apocryphes moins nombreux qu'on ne les dit: Sages régles ſuivies par la primitive Egliſe en formant le Canon: Variantes inévitables, mais de nulle importance: Impoſſibilité d'altérer eſſentiellement le texte: Paſſage de Victor diſcuté. pag. 34.

LETTRE

LETTRE III.

Du ſilence de Joſéphe ſur le meurtre des innocens & ſur J. C. De quelques miracles de J. C. pag. 64.

LETTRE IV.

Les miracles ne ſont probablement que la violation du cours de la nature, & non de ſes loix : Etat déplorable de la plus grande partie du monde connu à la venue de J. C. Si la Religion dominante, le Gouvernement, ou les Philoſophes l'auroient réformé : néceſſité des miracles pour y parvenir : Pourquoi n'en voit-on plus depuis long-tems ? Accompliſſement des prédictions de J. C. ſur les Juifs, miracle toujours ſubſiſtant. pag. 79.

LETTRE V.

Pourquoi J. C. reſſuſcité ne parut pas devant ſes Juges : 1°. *Dieu ne nous méne point par force à la vérité :* 2°. *Il n'eſt point probable que cette comparition eût converti le Sanhédrin, ni* 3°. *que la converſion du Sanhédrin opérât celle des Incrédules : Réſurrection de J. C. facile à prouver.* pag. 113.

LETTRE VI.

De l'agonie de J. C. Si la grandeur d'ame consiſte à être, ou à paroître impaſſible : Tableau de la conduite de J. C. en Gethſemané, devant ſes Juges, & ſur le Calvaire. Concluſion. pag. 135.

SERMON

Sur la Révocation de l'Edit de Nantes, prêché à Londres le 23 *Octobre* 1770.

pag. 158.

REPONSE

REPONSE

AUX

DIFFICULTEZ d'un THEISTE.

LETTRE I.

De Mr. L--- à Mr. De---

QUE l'eſprit de l'homme eſt foible, Mr., & que le plus droit eſt ſage de ſe défier de lui-même! Lorſque je ſecouai le joug de la loi Chrétienne, ſes fondemens me parurent ſi ruïneux, ſi frêles, que je n'imaginois plus poſſible de les rafermir, & me croiois diſpenſé même d'en réitérer l'examen.

Vous ſavez à quelle occaſion j'entrai ſur ce ſujet en lice avec votre ami Mr. G---.

Je l'attaquai en homme bien convaincu que loin de m'enlever la victoire, à peine pourroit-il me la disputer; je me trompois, il me le prouva; je vis avec étonnement que la plupart des reproches faits à l'Evangile, ne le frapent point, que sa doctrine ne respire qu'humanité, support, indulgence, que quoiqu'elle ait dégénéré entre les mains de ses disciples, elle essuie encore bien des larmes, & console bien des infortunez; que les Philosophes modernes qui l'insultent avec si peu de décence, pourroient bien n'être ni de si sûrs raisonneurs, ni de si grands bienfaiteurs des hommes qu'on semble le croire; & je conclus enfin qu'embrasser, ou rejetter une Religion, n'est pas l'affaire d'un après-soupé, ni d'un jour.

J'étois loin pourtant de me rendre. A peine Mr. G---- avoit-il résolu quelques unes de mes objections que j'en trouvois autant de nouvelles à lui faire; la lumiére ne sembloit naître que pour s'anéantir aussitôt; je revis votre ami, je lui peignis mon état: Mr., lui dis-je, vous m'avez jetté dans un labyrinthe, m'y laisserez-vous? Je vois de fortes raisons pour croire; j'en

ai

ai beaucoup encore pour ne croire pas ; aidez-moi, de grace, à prendre un parti : ſi vous levez mes doutes, je me fais Chrétien ; ſi vous ne pouvez les réſoudre, je les tiendrai pour inſolubles, & de maniére ou d'autre je ſortirai d'une incertitude que je ne puis plus ſupporter.

Suivez-moi, me répondit-il ; & nous gagnâmes la terraſſe de ſon jardin.

Mr., reprit-il alors, avant que d'entendre vos nouvelles difficultez, permettez-moi de vous offrir quelques conſidérations.

Je ne ſuis point aſſez heureux pour trouver tout abſolument clair dans la Révélation, & je ne me fais point fort de répondre à tout ; mais ma foi n'en eſt pas moins ferme ; je ſai que chaque ſcience a ſes obſcuritez, chaque ſyſtême ſes énigmes ; je comprends encore mieux qu'un livre tel que la Bible, écrit depuis tant de ſiécles, & dans des langues qu'on ne parle plus, peut contenir des alluſions à mille uſages oubliez, & me devenir par-là même inexplicable en bien des endroits, ſans que j'en

puiſſe légitimement rien conclure contre ſa divinité : Enfin je me détermine pour le plus probable, & voiant cent fois plus de contradictions dans le ſyſtême incrédule que d'ombres dans celui du Chrétien, je n'ai pas de peine à choiſir. *(a)*

Si après avoir mûrement examiné l'un & l'autre, vous tirez des concluſions oppoſées, j'en ſerai ſurpris ſans doute, mais je n'en inférerai point de conſéquence fâcheuſe pour votre ſalut ; il eſt de l'homme d'errer, il

(a) Ce raiſonnement eſt d'autant plus juſte qu'à meſure qu'on fait de nouveaux progrès dans l'Hébreu, on diſſipe auſſi pluſieurs de ces ombres. C'eſt ainſi que dans quelques traductions on lit II Sam. xii. 31. II Rois vi. 25. que David fit ſcier des priſonniers Hammonites, & qu'à Samarie, dans une famine, on vendit fort cher la fiente de pigeon ; le texte examiné de plus près, il s'eſt trouvé que David ne condamna ſes captifs qu'à faire des ſcies, des hâches, des briques ; & la prétendue fiente de pigeon s'eſt changée en une ſorte de légume dont on le nourrit. Il eſt donc naturel de croire que plus on avancera dans l'étude des langues ſaintes, plus auſſi l'on verra décroître le nombre de ces endroits qui nous embarraſſent aujourd'hui, & qu'ainſi les preuves de la Religion, loin de s'affoiblir à force de tems, comme l'a oſé ſoutenir le plus téméraire des calculateurs, ſe renforceront toujours davantage.

il eſt de l'homme de bien de chercher la vérité avec bonne foi, de la profeſſer avec modeſtie ; c'eſt tout ce que Dieu demande de nous.

Vous êtes mon Théologien, lui dis-je ; écoutez donc mes doutes avec autant de patience que je mettrai de franchiſe à vous les expoſer ; je débute par ceux qui regardent le Vieux Teſtament.

J'ai d'abord peine à comprendre comment une famille de ſoixante & douze perſonnes, telle que celle de Jacob, a pu, au bout de deux ſiécles, former un peuple de plus de deux millions d'ames.

Il me paroît auſſi étrange que Dieu ait ordonné aux Juifs de voler les Egyptiens, & qu'au lieu de les aſſervir à leur tour, comme ils auroient pu aiſément le faire, ces Juifs raſſemblez au nombre de ſix cens mille hommes aient préféré de s'enfuir.

Le maſſacre des Cananéens ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe, me paroît auſſi horrible que celui des Américains par les Eſpagnols.

Ce choix même d'un peuple ignorant, groſſier & brutal que Dieu préfére à tous les autres, à qui ſeul il donne des loix poſitives, tandis qu'il abandonne les autres à tous les égaremens de leur imagination, me ſemble fort oppoſé à cette tendreſſe impartiale qu'on doit ſuppoſer à Dieu pour tous ſes enfans.

Enfin je ſuis étonné juſqu'au ſcandale, que Moïſe dans toutes ſes loix n'ait jamais dit un mot de la vie à venir. S'il la connoiſſoit en effet, pourquoi ne la fit-il pas connoître à ſon peuple ? Et s'il ne la connoiſſoit pas, peut-on croire qu'il fût inſpiré ?

Si j'aimois à diſputer le terrain, je pourrois vous fatiguer de cent autres petites objections ; mais comme on en fait de pareilles contre tous les Hiſtoriens de l'antiquité, elles ne décréditent pas plus Moïſe dans mon eſprit que Thucydide ou Tacite. Que le Légiſlateur Hébreu ait en effet mal orienté telle ou telle ville, qu'il en ait changé le nom, ou qu'on l'ait changé après lui, que ſa mort ſoit raportée dans les livres qui portent ſon nom, quoi-

qu'aſ-

qu'assûrément il n'ait pu l'écrire, tout cela peut s'expliquer de mille maniéres & ne touche point au fond du procès ; mais les difficultez que je vous ai proposées me paroissent indépendantes des chicanes de la Critique, & des vétilles de la Grammaire ; je les croi solides & fortes ; voiez si vous pouvez les résoudre.

Je l'espére, reprit Mr. G---; & il commença.

I. Vous êtes d'abord surpris, me dit-il, qu'une famille de soixante & douze personnes ait pu, au bout de deux siécles, former un peuple de plus de deux millions d'ames, & cet étonnement est fort naturel de nos jours ; mais transportez-vous aux tems mêmes de l'événement, vous reviendrez de votre surprise.

Tout contrarie chez nous la nature, tout gêne la population ; tout la favorisoit parmi les Hébreux. ✱✱

Chez nous le luxe a fait du mariage un état si dispendieux, si pénible, que le célibat est devenu très-commun ; ce célibat étoit inconnu aux Hébreux.

Chez

Chez nous ceux même qui ſe marient, craignent ſouvent d'avoir une nombreuſe famille, de peur d'augmenter leur miſére, ou d'être obligez de régler leur faſte, peut-être de ſe défaire de leur équipage ; on aime mieux nourrir des chevaux que des enfans.

Parmi les Hébreux au contraire la multitude même des enfans faiſoit la richeſſe ; plus un pere en avoit, plus il avoit d'appuis, de ſujets : leur nourriture, leur habillement étoient enfin non tels qu'on en donne à nos petits Meſſieurs, mais tels qu'il les faloit à des bergers, à des laboureurs, & vous comprenez combien l'un & l'autre étoient faciles à trouver en Egypte, où le ſol eſt à la fois ſi fertile, & où le climat demande ſi peu.

Chez nous l'air, les mœurs, les métiers ſédentaires, les métiers mal-ſains des villes enlévent prématurément des millions d'enfans & de jeunes gens ; voilà pourquoi elles tirent ſans ceſſe les habitans des campagnes, ſans quoi elles ſe changeroient bientôt en déſerts : les Hébreux reſpiroient

tous

tous l'air benin des champs, & n'avoient d'autre gagne-pain que leurs troupeaux & leurs terres.

Ce genre de vie n'étoit pas ſeulement propre à les conſerver, il leur fourniſſoit encore les moiens d'élever ſans peine leur poſtérité ; multipliez en effet les ſubſiſtances, dit très-bien Mr. le Marquis de Mirabeau, vous multiplierez le nombre des hommes ; multipliez le nombre des hommes, vous multiplierez la quantité des ſubſiſtances ; on ne ſait pas juſqu'où cette progreſſion peut aller : Chez nous on diroit au contraire que l'on craint d'avoir trop de blé, de fruits, de bétail, d'hommes ſains & robuſtes, capables de donner le jour à des enfans auſſi vigoureux, & qu'on ne puiſſe avoir trop de bijoux, de tableaux, de madrigaux, d'épigrammes, & de ces petits agréables, admirables ſans doute pour corrompre les jolies femmes, mais à peu près auſſi incapables de donner des défenſeurs à l'Etat que de le défendre eux-mêmes : Tous les honneurs, toutes les recompenſes ſont parmi nous pour les talens futiles ; le mépris, la miſére ſont le partage du cultivateur.

Enfin les eaux du Nil donnoient aux femmes en Egypte une fécondité qu'on ne dit pas qu'aucun fleuve leur procure dans nos climats.

Réuniſſez, Mr., toutes ces cauſes, ſuppoſez les agiſſantes pendant dix ou douze générations, & vous conviendrez qu'il ne faut pas juger de la population d'un ſiécle par celle d'un autre. *(b)*

II. Vous ne pouvez comprendre enſuite que Dieu ait ordonné aux Juifs d'emporter les vaſes d'or & d'argent que les Egyptiens leur avoient prêtez; mais je vous demande

Les

(b) Benjamin, par exemple, n'avoit que vingt-quatre ans, quand il vint en Egypte, & il étoit déja pére de dix enfans; *voiés Geneſ.* XLVI. 21. On ne trouveroit peut-être pas en Europe un ſeul homme qui au même âge eût une ſi grande famille. Juſqu'à ce donc qu'on nous ait montré un peuple, qui, placé dans les mêmes circonſtances ou à peu près que les Juifs en Egypte, n'a pourtant pas une population pareille à la leur dans ce païs-là, nous ſerons en droit d'affirmer qu'il n'appartient à perſonne d'évaluer l'effet de ces circonſtances.

Les Juifs n'avoient-ils pas longtems eſſuié les plus durs travaux pour le ſervice des Egyptiens ?

Ces travaux ne méritoient-ils pas une recompenſe ?

Les Juifs en avoient-ils reçu d'autre que les plus cruels traitemens ?

Pouvoient-ils citer les Egyptiens à un Tribunal équitable, qui obligeât ceux-ci à leur rendre juſtice ?

S'ils ne le pouvoient pas, Dieu le Pére & le Juge de tous ſes enfans, à qui ſeul appartient le domaine éminent de tout ce qu'ils ont, parce qu'il en eſt ſeul l'auteur & la ſource, Dieu, dis-je, n'avoit-il pas droit d'autoriſer les opprimez à ſe paier par leurs propres mains de ce dont ils n'auroient jamais été paiez autrement ?

Mais je vous prouve plus, Mr., que je n'ai beſoin de prouver : Il n'eſt point vrai, en effet, que les Egyptiens aient donné en pure perte leur vaiſſelle aux Hébreux : Ces

derniers n'avoient-ils pas des maiſons, des champs, des jardins, des granges, des meubles trop embarraſſans pour les tranſporter ? Voilà le prix des vaſes d'or & d'argent : Les deux peuples firent des échanges qui leur pouvoient également convenir, & les Egyptiens purent s'y porter ſans peine, ſoit par compaſſion pour les opprimez, ſoit pour arrêter le cours des malheurs que l'oppreſſion leur avoit attirez à eux-mêmes, ſoit enfin parce qu'après tout ils donnoient moins qu'ils ne recevoient.

III. Mais pourquoi les Juifs raſſemblez au nombre de ſix cens mille hommes, n'aſſervirent-ils pas les Egyptiens à leur tour, au lieu de prendre lâchement la fuite ? Si je cherchois à les flater, je dirois, c'eſt qu'ils étoient juſtes, c'eſt qu'ils ſentoient qu'ils avoient droit de devenir libres, mais non d'attenter à la liberté d'autrui, comme j'aurois droit d'enlever ma bourſe des mains d'un fripon, & non de le voler moi-même.

Mais franchement je croi que ce ſeroit faire trop d'honneur aux Hébreux de les ſuppoſer

ſuppoſer dirigez par des principes ſi Philoſophiques ; ſelon toute apparence ils étoient de fort pauvres Docteurs en droit naturel, & n'auroient eu nulle répugnance à s'accommoder de l'Egypte, s'ils avoient cru pouvoir la ſoumettre ; mais ils n'en eurent pas ſeulement l'idée, parce qu'ils n'en avoient pas les moiens ; ils étoient, il eſt vrai, au nombre de ſix cens mille hommes, mais ces ſix cens mille hommes faiſoient-ils ſix cens mille ſoldats ? La plupart d'entr'eux avoient-ils ſeulement des armes ? Ou ſavoient-ils s'en ſervir ? Abatardis par la ſervitude, ils n'auroient pas ſeulement oſé les lever contre leurs anciens maîtres ; voilà pourquoi leur épouvante fut ſi grande, lorſqu'ils ſe virent enfermez entre la mer rouge & l'armée de Pharaon : Voilà pourquoi ils eurent à peine quitté l'Egypte que le petit peuple des Amalékites ne craignit pas de les attaquer, & fut ſur le point de les vaincre : Voilà pourquoi enfin le raport des eſpions les effraia tellement qu'ils n'eurent pas même le courage de continuer leur marche vers le païs de Canaan, & préférérent de rebrouſſer dans les déſerts.

IV. La Révélation particuliére accordée aux Juifs eſt votre quatriéme ſujet de ſcandale : Dieu eſt impartial, dites-vous, il tient la balance égale entre ſes enfans : J'en ſuis perſuadé comme vous ; mais cette impartialité l'oblige-t-elle à mettre une parité exacte dans les graces qu'il verſe ſur ſes Créatures ? Expliquez-moi donc de quel droit il a mis tant de différence entre les cerveaux, il a donné aux uns tant de mémoire, de ſagacité, d'ardeur pour s'inſtruire, aux autres tant de langueur & d'inaptitude ? Apprenez-moi comment ſans partialité Dieu peut fournir aux uns tant de moiens de cultiver leurs grands talens, tandis qu'il en fournit ſi peu à des millions d'autres d'augmenter la petite portion d'intelligence dont il les a partagez ? Apprenez-moi pourquoi votre laquais en ſait moins que vous, & pourquoi vous-même vous n'êtes pas Séraphin ?

Dieu, répond-on, a établi des loix générales, en vertu deſquelles il arrive que tels & tels individus ont des organes plus forts, une contexture de fibres plus fine, un ſang plus riche, plus ardent que d'autres : Par

un

un effet de ces mêmes loix il étoit inévitable que les uns euſſent du loiſir & de la fortune, qui leur fournît le moien d'avoir des maîtres & des livres, tandis que tout le tems des autres ſeroit emploié à gagner du pain; c'eſt-à-dire que Dieu s'eſt engagé par ſes loix à être partial des millions de fois.

Il n'a pu faire autrement, repliquent les Philoſophes. Cette raiſon me ſatisfait peu, je l'avoue; j'ai quelque peine à me bien convaincre que de la terre où nous rampons, nous puiſſions aſſigner des bornes ſi préciſes à la Puiſſance éternelle, & j'aime encore mieux croire les Philoſophes dans l'erreur que le Très-Haut foible ou injuſte.

Mais ſi la ſolution de vos Docteurs n'eſt pas bonne, elle me paroît ſuperflue. Si en effet un homme vous faiſoit préſent de cent mille écus, & qu'il en donnât cent dix mille à Mr. votre frére, auriez-vous droit de vous plaindre? Plutôt que d'accuſer votre bienfaiteur de caprice ou de partialité, n'imagineriez-vous pas cinquante raiſons pour juſtifier ſa conduite? Quant à moi, je connois bien mal la nobleſſe de votre

votre cœur, ou vous lui ſauriez preſque autant de gré du bien qu'il auroit fait à Mr. votre frére que de celui qu'il vous auroit fait à vous-même.

Tel eſt préciſément notre cas par raport à Dieu : Il nous a donné à tous l'éxiſtence; il nous a donné à tous la raiſon ; il nous a tous rendus capables d'un bonheur ſans fin, il nous y appelle tous : Si outre ces bienfaits immenſes, que notre gratitude ne ſauroit jamais égaler, le grand Etre a honoré quelques-unes de ſes Créatures de graces particuliéres, les autres ont-elles droit de s'en plaindre ? Ne ſeroit-ce pas là ce que J. C. appelle avoir l'œil mauvais de ce que Dieu eſt bon ?

Sans doute Dieu ſeroit partial, injuſte, s'il exigeoit autant de celui qu'il a éclairé du double flambeau de la raiſon & de la Révélation que de celui qui n'a pu ſe conduire que par le premier, tout comme il le ſeroit, s'il demandoit autant à l'eſprit borné qu'au génie profond & vaſte ; mais ce n'eſt point là le ſyſtême de l'Evangile : Ce que l'Evangile enſeigne, c'eſt que le Juge

ſuprême

ſuprême exigera peu de qui n'aura reçu que peu, & beaucoup de qui aura beaucoup reçu : Ainſi de grands talens & de grandes lumiéres ouvrent, il eſt vrai, la route d'un plus grand bonheur, mais expoſent auſſi à un jugement plus ſévére ; moins de ſecours & d'intelligence rendront le compte beaucoup plus facile, mais bornent auſſi la recompenſe : Imaginez-vous de plus ſages compenſations ?

Remarquez même, Mr., que plus vous rabaiſſez les Hébreux, plus vous leur reprochez de groſſiéreté & de peſanteur, plus auſſi vous juſtifiez l'impartialité de l'Etre ſuprême : Si en effet les Juifs avoient eu l'eſprit, la pénétration des Egyptiens, des Grecs, des Romains, des Chinois, vous auriez quelque apparence de raiſon de vous étonner que Dieu ſe fût encore révélé à eux ; mais ils avoient, comme vous le dites, l'eſprit lourd, peſant & bouché ; une Révélation leur étoit donc plus néceſſaire qu'à d'autres, & Dieu, en la leur accordant, ne faiſoit en quelque maniére que rétablir la balance entr'eux & les autres peuples.

V. Vous êtes, dites-vous enſuite, auſſi revolté de la deſtruction des Cananéens par le peuple Hébreu que de celle des Américains par les Eſpagnols : Pardonnez, ſi j'oſe le dire, c'eſt que vous ne jettez ſur tout cela qu'un coup d'œil ſuperficiel : Senſible à la voix de l'humanité qui pleure ſes pertes, vous ne cherchez pas même ce qui pourroit les juſtifier ; faiſons mieux, s'il eſt poſſible, & conſultons la raiſon auſſi bien que le ſentiment.

Dieu eſt bon, eſſentiellement bon ; il en mérite ſeul le titre, nous dit J. C. parce qu'il poſſéde ſeul cette ſublime vertu dans toute ſon énergie ; mais ſa bonté l'oblige-t-elle à ne punir jamais les peuples coupables ? Verra-t-il indifféremment les crimes s'accumuler, & les vices pulluler & croître avec les générations ? Ce ne ſeroit pas là être bon, ce ſeroit être méchant & cruel.

Il ſeroit cruel premiérement pour les membres même de la Nation impunie, que cette impunité enhardiroit au crime, & que de nouveaux crimes rendroient encore pires.

Il

Il ſeroit cruel 2°. pour toutes les générations qui deſcendroient de ce peuple, qui corrompues par l'exemple de leurs Péres preſque avant de ſavoir ce que c'eſt que corruption, ſe livreroient ſans remord à tous leurs excès, & vû notre pente à dégénérer, en imagineroient encore de nouveaux.

Il ſeroit enfin cruel pour tous leurs voiſins que leurs mauvais exemples ne ſauroient manquer de dépraver à la longue: Détruire une brebis gangrenée, ce n'eſt pas la haïr, c'eſt lui préférer le troupeau.

Mais les Cananéens étoient-ils ſi corrompus? Vous n'en pouvez douter, Mr., ſans mépriſer le témoignage des Auteurs Sacrez; & ſi vous l'admettez, lorſqu'il vous paroît nous être contraire, ce ſeroit être bien partial de le rejetter, lorſqu'il nous eſt favorable.

Il faloit que leurs mœurs fuſſent déja bien mauvaiſes du tems d'Abraham, puiſque tout l'éloge qu'en fit Dieu à ce Patriarche fut de lui dire que leur iniquité n'étoit pas encore montée à ſon comble:

Genèſ. XV. 16. Qui connoît combien il eſt rare qu'un peuple corrompu renonce à ſes vices, & avec quelle rapidité au contraire ils ſe propagent & s'enveniment, dès qu'ils ont une fois infecté la maſſe, n'aura pas de peine à comprendre que les quatre ſiécles qui s'écoulérent depuis Abraham juſqu'à Joſué, comblérent la dépravation des habitans de la Paleſtine.

Ce que la raiſon préſume avec tant de force, le texte ſacré l'affirme poſitivement; l'impureté, l'adultére, l'inceſte, les ſacrifices humains, ou plutôt inhumains, des hommes, tout ce que la débauche, en un mot, a de plus infâme, & l'idolatrie de plus atroce, tels ſont les traits qui, ſelon Moïſe, caractériſoient les peuples de Canaan, & tels furent auſſi les motifs de la ſentence de proſcription que rendit Dieu contr'eux: *Lévit.* XVIII. 6—25. *Deut.* XX. 16—18. Oſerez-vous les déclarer indignes d'armer ſa juſtice?

Sans doute il y eut bien des innocens immolés dans l'exécution de cette ſentence, & les enfans à la mammelle ne pouvoient

voient avoir mérité la mort; mais cette raiſon qui ſeroit triomphante contre un Prince qui prononceroit un tel anathême, n'eſt d'aucun poids contre l'Auteur de la vie, qui ne prive jamais ſes Créatures de rien dont il ne puiſſe les dédommager magnifiquement.

Il faut enfin remarquer que cet arrêt abſolu de mort ne regardoit que les ſept petites Nations dont les Hébreux devoient habiter le païs, Dieu en avoit excepté les autres. *Deut.* XX.

Mais, dis-je alors à Mr. G----, Si les Cananéens méritoient d'être exterminez, pourquoi celui qui prononça leur ſentence, ne l'exécuta-t-il pas lui-même? Pourquoi ne les foudroïa-t-il pas comme les villes de la plaine?

C'eſt-à-dire, me répliqua-t-il, que ce qui vous revolte eſt moins leur deſtruction que leur deſtruction par le peuple Hébreu: J'avoue que quand je n'aurois rien à répondre à cette objection, elle me fraperoit peu; je ne diſcute point ſi curieuſement

les

les raiſons ſecrettes de mon Créateur, & qu'il emploie à punir les coupables incorrigibles des déluges, des pluies de feu, des tremblemens de terre, ou le fer des hommes, je révére en ſilence les arrêts de ſa juſtice, & me contente de gémir des crimes qui arment contre nous ſon bras paternel.

Mais il y a plus : Si Dieu eût puni les Cananéens immédiatement par lui-même, il n'eût point été auſſi évident qu'ils portoient la peine de leurs abominations ; on eût pu attribuer leur malheur à quelque cauſe naturelle ; peut-être l'eût-on regardé comme un événement fortuït & inexplicable : Mais quand l'ordre de les détruire pour leurs exécrables forfaits venoit expreſſément de Dieu, que l'exécution de cet ordre étoit remiſe à une autre Nation, que ce Dieu menaçoit des mêmes châtimens ſi elle commettoit les mêmes horreurs, la cauſe de leur condannation étoit dès lors auſſi évidente que lorſqu'un malfaiteur eſt mis à mort pour ſes crimes par l'Exécuteur de la Juſtice, & par ordre du Magiſtrat.

Mais

Mais au lieu de cette deſtruction totale, n'eût-il pas mieux valu, repris-je, ſoumettre purement aux Juifs les Cananéens ? Les deux peuples y auroient gagné ; les vaincus auroient renforcé les vainqueurs en doublant tout au moins leur nombre ; les vainqueurs auroient réformé les mœurs des vaincus.

Les deux peuples y auroient gagné, me répliqua votre ami ? Y avez-vous bien réfléchi, Mr. ? Je ne ſai pour moi ſur quoi vous fondez cette préſomption, je voi ſeulement que toute l'hiſtoire eſt pour la préſomption oppoſée.

Les Perſes, qui ſoumirent les Babyloniens, eurent à peine achevé leur conquête qu'ils adoptérent toute la molleſſe & tout le faſte des vaincus.

Les Grecs, qui renverſérent l'Empire des Perſes, en prirent auſſitôt tous les vices.

Les Romains ſubjuguérent les Grecs à leur tour, & ne furent bientôt après que de vils Aſiatiques.

Com-

Combien de fois les Tartares n'ont-ils pas ſubjugué la Perſe, l'Indoſtan, la Chine? Ont-ils fait adopter leurs mœurs aux peuples ſoumis? Les ont-ils ſeulement conſervées eux-mêmes? Ou plutôt, n'eſt-il pas trop vrai que la débauche, la fourberie, la fauſſeté, le luxe, l'eſclavage, tous les vices des petites ames, tous les crimes compatibles avec cette petiteſſe, régnent depuis les bords de l'Euxin à ceux de la mer orientale, & que ſi l'on veut retrouver le courage & les vertus des anciens Scythes, c'eſt au delà du Caucaſe & de l'Imaüs qu'il faut encore aller les chercher?

Et cela eſt très-facile à comprendre: Les vainqueurs en effet n'ont jamais rien de plus preſſé que de jouïr, & comme la victoire même leur en fournit les moiens, ils ſe livrent ſans défiance aux nouveaux plaiſirs qui s'offrent à eux.

Ils ſont bien loin de cette prudence qui leur montreroit dans leurs jouïſſances actuelles le germe de leur décadence future; ils ne ſentent que leur puiſſance, & les droits vrais ou faux qu'elle leur a donnez.

Et

Et comme les vaincus ſont naturellement portez à faire leur cour aux vainqueurs, & ne trouveroient rien de plus triſte dans leur défaite que d'être forcez de changer de mœurs, ils emploient tout ce qu'ils ont d'art à ſéduire leurs nouveaux Maîtres, & leur offrent dans une coupe enchantereſſe le poiſon de la volupté : Si les Philoſophes même ne ſe garantiſſent pas toujours de ces piéges, comment la multitude pourra-t-elle les éviter ?

Suppoſé donc que les Hébreux n'euſſent fait qu'aſſervir les Cananéens, je dis qu'ils ne les auroient pas corrigez, mais que les Cananéens les auroient pervertis.

Il eſt très-rare en effet que les gens de bien aient autant de zéle à réformer les méchans que les méchans en ont pour dépraver les gens de bien.

D'ailleurs pour ſe livrer au vice, il ſuffit d'écouter ſes ſens, dont la voix eſt toujours careſſante & flateuſe ; mais pour ſe réformer, il faut n'écouter plus que la raiſon dont le ton eſt toujours un peu triſte & ſé-

vére ; voilà pourquoi il eſt conſtamment plus probable que tel homme de bien perdra ſa vertu qu'il ne l'eſt que tel vicieux redeviendra homme de bien.

Voilà pourquoi les deſcendans de Seth, loin de changer les mœurs de la poſtérité de Caïn, ſe corrompirent au contraire en s'alliant avec elle.

Voilà pourquoi les peuples voiſins de la Judée firent ſouvent tomber les Iſraëlites dans l'idolâtrie, tandis que les Iſraëlites n'en purent pas amener un ſeul à n'adorer que le vrai Dieu.

Voilà enfin pourquoi les Auteurs Sacrez & les Philoſophes ont également poſé en principe que les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes mœurs.

L'eſclavage, dit Monteſquieu, n'eſt utile ni au Maître, ni à l'eſclave ; il ne l'eſt pas à celui-ci, parce qu'il ne peut rien faire par vertu ; il ne l'eſt pas à celui-là, parce qu'il contracte avec ſes eſclaves toutes ſortes de mauvaiſes habitudes, qu'il devient fier, prompt,

prompt, dur, colére, voluptueux, cruel. *De l'Eſprit des Loix. L.* XV. *Ch.* I.

Serez-vous encore étonné que Dieu ait fait détruire les Cananéens, plutôt que de leur fournir, en les rendant eſclaves, une nouvelle cauſe d'aviliſſement & de corruption, & d'expoſer en même tems la Religion & la vertu de ſon peuple aux dangers d'une fréquentation, qui, ſelon toutes les apparences, auroit été funeſte à l'une & à l'autre ?

VI. Enfin vous ne pouvez comprendre qu'un Légiſlateur inſpiré, tel qu'étoit ſelon nous Moïſe, n'ait pas parlé aux Juifs de la vie à venir.

Je conviens d'abord qu'il ne l'annonce expreſſément nulle part, & n'aſſied point ſur cette baſe l'empire des loix ; mais je ne conviens pas de même qu'il fût obligé de le faire.

Ce dogme étoit non ſeulement connu, mais reçu des Juifs : On le prouve 1. par ces expreſſions familiéres aux Patriarches,

qu'ils étoient voïageurs ſur la terre, que les jours de leurs pélérinages avoient été courts & mauvais, qu'ils alloient rejoindre leurs péres, être réunis à leur peuple : Des gens qui auroient regardé cette vie comme le terme de leur exiſtence, ou de celle de leurs ancêtres, n'auroient point tenu ce langage.

On le prouve encore par la défenſe formelle que fit Moïſe aux Juifs d'évoquer les morts ; s'ils les avoient tenus pour anéantis, rien n'eût été plus ridicule qu'une pareille défenſe ; conſulte-t-on ce qui n'eſt plus ?

Enfin on le prouve & par leur hiſtoire & par leurs écrits : Saül évoque l'ombre de Samuel : *Le corps retourne en terre d'où il a été tiré*, dit l'Eccléſiaſte, *mais l'eſprit retourne à Dieu qui l'a donné : Dieu jugera toutes les actions des hommes, même les plus ſecrettes, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes.* Eccl. XII. 7. XI. 14.

Et comme depuis Moïſe à Salomon on ne voit aucune révolution dans la Religion de ce peuple qui eût pu lui donner ces nouvelles

velles idées, on eſt en droit d'en conclure qu'elles n'étoient point nouvelles pour lui.

Si donc ce Légiſlateur ne les énonça pas en termes formels, c'eſt que les Juifs les avoient déja adoptées.

Peut-être auſſi craignit-il, comme l'a ſoupçonné un Auteur moderne, *(c)* qu'ils n'abuſaſſent de ce dogme, comme tant d'autres Nations. (*d*)

Peut-être enfin, (& j'avouerai que cette ſolution me paroît la plus naturelle) Moïſe vit-il clairement qu'ils étoient trop groſſiers & trop matériels pour être mûs efficacément

---

(c) Mr. Bergier, Auteur de divers bons ouvrages en faveur du Chriſtianiſme.

(d) Preſque par tout le monde, & dans tous les tems, dit Monteſquieu, l'opinion de l'immortalité de l'ame mal priſe a engagé les femmes, les eſclaves, les ſujets, les amis à ſe tuer pour aller ſervir dans l'autre monde l'objet de leur reſpect ou de leur amour. Cela étoit ainſi dans les Indes Occidentales; cela étoit ainſi chez les Danois; & cela l'eſt encore aujourd'hui au Japon, à Macaſſar, & dans pluſieurs autres endroits de la terre. *De l'Eſprit des Loix*, Liv. XXIV. ch. XIX.

ment par les eſpérances ou les craintes d'une autre vie.

Ils l'admettoient cette autre vie, ſans doute, & je ne penſe point à le retracter, mais ils l'admettoient comme l'admettent aujourd'hui tant de gens, moins par une perſuaſion éclairée & profonde, que parce qu'ils trouvent ce dogme établi, qu'il eſt au fond aſſez doux d'eſpérer une meilleure exiſtence, & qu'il ne s'offre à leur eſprit aucune raiſon pour la nier, quoique d'ailleurs ils n'en faſſent point la régle de leur conduite, & vivent à peu près au contraire comme s'ils croioient que tout finit à la mort.

Pour moi, plus j'étudie le génie étroit & borné, le caractére impatient & ſenſuel des Hébreux, plus auſſi je ſuis porté à penſer que ſi Moïſe eût prétendu les enchainer à leurs devoirs par des motifs ſi éloignez, il eût couru grand riſque de perdre ſes peines, & leur eût peut-être paru ridicule : " Vous " nous promettez le bonheur du Ciel," lui auroient-ils dit, " parce que vous ne " pouvez nous rendre heureux ſur la terre:

" Vous

" Vous ne hazardez rien en nous flatant
" de ces belles demeures ; vous ſavez bien
" que ſoit qu'elles exiſtent ou non, il n'en
" viendra perſonne pour vous démentir :
" Mais ſi vous êtes en effet l'Envoïé de
" Dieu, & ſi ce Dieu nous a ſpécialement
" adoptez, chaſſez de devant nous les ha-
" bitans de la Paleſtine, & donnez-nous
" leur riche païs ; voilà l'héritage que
" Dieu promit à nos Péres pour leurs deſ-
" cendans ; voilà la conquête que vous
" nous promîtes vous-même en nous fai-
" ſant quitter l'Egypte, & qui ſera la
" preuve irréfragable de votre miſſion : Si
" vous nous établiſſez dans ces belles con-
" trées, nous nous ſoumettrons à vos loix
" ſans vous demander d'autre Paradis : Si
" vous ne pouvez nous procurer celui-là,
" nous ſerions bien peu ſages d'en attendre
" un autre ſur votre parole ; celui qui n'au-
" roit pu nous donner le moins, pourroit-
" il nous donner le plus ? "

Après tout, ſi Moïſe n'eût été qu'un fourbe, lui en eût-il couté beaucoup de promettre aux Juifs le bonheur du Ciel ? Ne s'expoſoit-il pas bien davantage en leur pro-

promettant de riches moiſſons, des femmes fécondes, la victoire, la paix & la liberté ?

S'il ne leur parla donc pas de la vie à venir, c'eſt qu'il vit clairement qu'il leur en parleroit en vain, que ce motif ne prendroit point ſur eux, qu'il faloit leur montrer des vignes, des oliviers, des troupeaux nombreux, s'il vouloit les rendre dociles : C'eſt ainſi qu'on obtient bien plus des enfans en leur promettant quelque jouët, quelque friandiſe, que ſi on leur promettoit les délices éternelles : Les Hébreux du tems de Moïſe étoient des enfans.

En général, les peuples, ainſi que les individus, ont un état d'enfance, au deſſus duquel les Légiſlateurs doivent bien tâcher de les élever, mais auquel ils ſont cependant forcez de s'accommoder en partie : C'eſt ainſi que Solon diſoit qu'il n'avoit pas donné aux Athéniens les meilleures loix, mais les meilleures qu'ils puſſent ſouffrir : C'eſt ainſi qu'un Médecin ſage ne preſcrit point un régime unique à tous ſes malades, mais le varie & le modifie ſuivant leur tempérament particulier.

Si

Si au mépris de ces conſidérations vous prétendez conduire une Nation quelconque par les motifs les plus nobles & les plus ſublimes, vous manquerez probablement votre but, & pour avoir voulu tout obtenir d'emblée, vous n'obtiendrez rien.

Prenés les hommes par où ils ſont prenables ; il n'y a point d'axiome plus trivial, mais il n'en eſt point de plus vrai.

Mr. G - - - aiant ceſſé de parler, c'en eſt aſſez pour une fois, lui dis-je ; j'ai beſoin d'être ſeul pour réfléchir ſur notre entretien, & vous préparer une nouvelle attaque. Prenés du tems, me répondit-il, le ſujet le mérite bien, & plus vous l'aurez médité, moins vous me laiſſerez à faire ; la Religion ne redoute que les examinateurs ſuperficiels. Je pris donc congé de lui, & je le prends de même de vous en vous priant de me croire, &c.

LETTRE II.

De Monſieur G - - - à Monſieur - - -

QUINZE jours, mon Ami, s'étoient écoulez depuis ma derniére entrevue avec Monſieur L - - - lorſqu'il revint hier matin me demander à déjeuner, & me propoſer une promenade ; nous déjeunâmes & partîmes.

Monſieur, me dit-il, quand nous fûmes ſeuls, peut-être croiez-vous ma converſion bien avancée ; elle l'eſt ſi peu que je ſuis venu cauſer avec vous, beaucoup moins dans l'eſpoir que vous réſoudrez mes doutes que pour vous tenir ma parole.

Et comment ſerois-je Chrétien, ſi l'autenticité des ouvrages mêmes qui ſervent de fondement au Chriſtianiſme, eſt encore un problême, & ſelon toute apparence le ſera toujours ?

Il a paru cinquante Evangiles ; vous n'en admettez que quatre ; en voilà donc

de

de votre aveu quarante ſix Apocryphes ; comment, parmi tant de fauſſe monnoie, pourrois-je diſcerner la bonne ?

Mon doute eſt d'autant plus raiſonnable qu'il m'eſt commun avec pluſieurs des anciens Péres, qui non ſeulement n'ont pas cru divins pluſieurs des ouvrages auxquels on donne aujourd'hui ce faſtueux titre, mais qui ont encore cité comme tels des Auteurs abſolument décréditez depuis.

Cette incertitude régna long-tems dans l'Egliſe, & ce ne fut qu'au quatriéme ſiécle que l'on fixa finalement le Canon ; mais les Evêques de ce tems-là ne pouvant avoir ſur ce point plus de lumiéres que ceux des deux premiers ſiécles, leur déciſion prouve bien plus à mes yeux leur témérité qu'elle ne léve mes ſcrupules.

Et comme depuis lors nous nous ſommes éloignez des ſources de quatorze ſiécles de plus, il me paroît impoſſible que l'on démontre aujourd'hui ce qu'on ne put démontrer il y a ſeize cens ans, & ce qu'il faudroit pourtant démontrer, avant de pro-

poposer à qui que ce soit d'embrasser le Christianisme.

Monsieur, lui répondis-je, je n'ignore pas qu'on a fait grand bruit de cette objection, & qu'il n'a pas tenu à plusieurs de nos adversaires qu'on ne la regarde comme un rempart inexpugnable contre lequel tous nos efforts se brisent, & se briseront toujours; elle me paroît cependant la foiblesse même; quelle en peut être la raison?

Je croi, Monsieur, pouvoir la donner; Je ne me suis pas contenté de lire les objections d'un parti, j'ai consulté les réponses de l'autre; je doute que la foule de nos déserteurs en ait fait de même.

Etonnez de l'air imposant, superbe, du ton de vainqueurs & de vainqueurs dédaigneux dont nos adversaires proposent leurs difficultez, séduits par un certain appareil d'érudition qui les éblouït d'autant plus qu'ils sont plus ignorans eux-mêmes, ils leur adjugent la victoire sans vouloir même

nous

nous entendre ; ce n'eſt pas le moien de parvenir à la vérité. (*a*) Mais laiſſons là les récriminations, & venons au fait.

L'autenticité du Canon Chrétien eſt, ſelon vous, douteuſe, ce qui ne peut ſignifier que l'une de ces deux choſes,

Ou qu'il eſt douteux que nos Livres Saints appartiennent à ceux à qui l'on les attribue ;

Ou

(*a*) On me dira peut-être que les livres des Spinoſa, des Boulanger, des Fréret, des Voltaire, leur tombent plus aiſément entre mains, parce qu'ils ſont plus répandus que ceux d'Abbadie, de Beauſobre, de Houteville, de Bergier, de Bonnet, &c. Je n'en croi rien ; mais quand cela ſeroit, s'agit-il ici de la facilité plus ou moins grande avec laquelle on peut ſe procurer leurs ouvrages ? Il s'agit de devoir, de raiſon, d'équité ; il s'agit que ſi Dieu a tant fait que de nous accorder une Révélation c'eſt bien le moins que nous prenions la peine d'en diſcuter les preuves, avant de la rejetter ; il s'agit enfin que chacun répondra ſur ſa tête de la négligence avec laquelle il aura rempli ce devoir : N'eſt-il pas étrange qu'il faille faire de telles leçons aux diſciples des Philoſophes, & plus étrange encore qu'on les faſſe en vain ?

Ou qu'il eſt douteux que ces Livres nous ſoient parvenus dans leur pureté.

Pour détruire votre hypothéſe, je n'ai donc qu'à prouver les deux propoſitions contraires,

I°. Que nos Livres Saints ſont bien l'ouvrage de ceux dont ils ont porté juſqu'ici le nom.

II°. Qu'ils n'ont jamais été altérez.

Premiére Propoſition. Les livres ſacrez ſont bien l'ouvrage de ceux dont ils portent le nom.

Si ce n'étoit pas la manie de notre ſiécle de tout conteſter & de tout nier, on n'auroit pas ſans doute mis en queſtion un fait que le témoignage des premiers ſiécles démontre ſi bien; non ſeulement en effet les Chrétiens reçurent unanimément le grand nombre des Livres Sacrez comme les ouvrages de ceux à qui nous les attribuons, les Payens même ne les attaquérent jamais là-deſſus; Celſe, Porphyre, Julien empruntoient de nos Evangiles les foibles armes dont ils ſe ſervoient pour combattre le Chriſtianiſme, preuve évidente qu'ils le regardoient comme le vrai Code des Chrétiens.

La

La plûpart des hérétiques, il eſt vrai, rejettoient un ou pluſieurs des Livres Sacrez, mais eſt-ce merveille qu'ils récuſaſſent les Juges qui les condannoient ?

D'ailleurs ces mêmes hérétiques s'efforçoient de donner à leurs opinions la ſanction de quelqu'un des Auteurs ſacrez, & rafermiſſoient ainſi d'une main l'édifice qu'ils tâchoient d'ébranler de l'autre. *(b)*

Les Manichéens furent les premiers & les ſeuls qui vers la fin du IIIme. ſiécle oſérent nier l'autenticité des Sts. Livres ; & comme ils la nioient ſans preuves, les incrédules peuvent bien les regarder comme leurs précurſeurs, mais nullement comme des appuis.

Ces précurſeurs même le cédent de beaucoup à nos adverſaires modernes : Ils traitoient

(b) Les Ebionites, Baſilide, Carpocrate, Cerinthe recevoient l'Evangile ſelon St. Matthieu ; les Docétes recevoient celui de St. Marc ; Marcion celui de St. Luc, hormis les deux premiers chapitres ; Valentin les admettoit tous ; l'Encratite Tatien en fit une harmonie.

toient de divins les discours de J. C. ils reconnoissoient la vérité de ses miracles, celle de sa crucifixion, de sa sépulture, de sa résurrection glorieuse : Combien êtes-vous éloignez de pareils aveux ? Combien êtes-vous au dessous de la foule des hérétiques ?

Remarquez en effet, Monsieur, que quelques sentimens particuliers que ces hérétiques soutinssent, ils étoient unanimes avec les Orthodoxes sur les miracles de Jésus, sur sa sortie du tombeau, sur son ascension, sur son titre de Fils de Dieu, d'Envoïé du Ciel. Et voilà ce qui pulvérise à mes yeux l'objection tirée de la foule des faux Evangiles contemporains des véritables : Si en effet ces faux Evangiles avoient contredit les nôtres sur ces articles capitaux, sans doute vous seriez fondez à nous les opposer, non comme preuve péremptoire, mais comme raison de douter ; malheureusement pour votre système ce n'est point cela ; les miracles de J. C. étoient si bien démontrez que toutes les Sectes, tous les Evangiles s'accordoient à les attester, & malgré le témoignage de toutes les Sectes

& de tous les Evangiles vous les rejettez : Ce procédé n'eſt-il pas étrange ?

Mais enfin, direz-vous, a-t-on eu de bonnes raiſons de préférer nos IV Evangiles aux quarante ſix autres qui ont été publiez ?

J'obſerverai d'abord que le nombre de ces faux écrits n'eſt pas, à beaucoup près, ſi conſidérable qu'on l'a prétendu ; on donna différens noms au même Evangile, & l'on s'imagina enſuite que c'étoient autant d'Evangiles différens. *(c)*

(c) L'Evangile ſelon St. Matthieu, par exemple, reçut dix noms différens ; celui de St. Marc en eut deux ; ceux de St. Paul & de St. André n'exiſtérent jamais ; l'Evangile des Encratites n'eſt autre choſe que l'harmonie de Tatien, ou la compilation des IV autentiques ; les prétendus faux Evangiles d'Heſychius & de Lucien ne ſont qu'une reviſion des véritables, faite par ces deux ſavans hommes ſur les meilleurs manuſcrits Grecs ; les Evangiles de Marcion & d'Apellès n'étoient que l'Evangile ſelon St. Luc qu'on les accuſoit d'avoir altéré en quelques endroits ; celui de Baſilide étoit un commentaire ſur les Evangiles canoniques ; les Evangiles des Valentiniens, de Perfection, de Simon & des Simoniens, de Judas, de Philippe, n'étoient

Pluſieurs même de ces ouvrages Apocryphes ne contenoient rien que de conforme à la ſaine doctrine, & à l'hiſtoire véritable de N. S. Voilà pourquoi quelques Péres purent les croire Canoniques, & les citérent comme tels; c'eſt le caractére général de ceux qui parurent dans le premier ſiécle.

On fut plus hardi dans le ſecond: Les Apôtres & leurs premiers Diſciples étant morts, on vit paroître une foule d'hiſtoires infidéles de leurs perſécutions, de leurs prédications, & de leurs voïages; auſſi ne prit-on point le change, & le décri général où toutes ces piéces tombérent, les fit bientôt rentrer dans le néant d'où elles n'auroient jamais dû ſortir.

Vous

---

n'étoient point de fauſſes hiſtoires de N. S. mais ſeulement le corps de doctrine de différens hérétiques. Voiez le diſcours de Monſieur de Beauſobre ſur les livres Apocryphes dans ſon excellente hiſtoire du Manichéiſme; la premiére partie de ma réponſe n'en eſt guére que l'abrégé; mais comme les Incrédules raménent chaque jour des objections cent fois réfutées, j'ai cru pouvoir répéter des preuves auxquelles ils n'ont jamais répondu.

Vous oubliez, me dit ici Monſieur L—— que ce n'eſt pas ſeulement des livres Apocryphes que l'on a douté, & que pluſieurs de ceux que vous appellés Canoniques, n'ont pas été plus heureux.

J'allois y venir, Monſieur, répondis-je; mais comme c'eſt la raiſon qui doit écraſer vos doutes, je la gardois pour la derniére: Voiez en effet quel eſt votre raiſonnement: Les premiers Chrétiens ont douté de l'autenticité de quelques-uns des Livres Sacrez, donc l'autenticité de tous eſt douteuſe: Eh point du tout; c'eſt au contraire parce qu'on a eu des ſcrupules ſur quelques-uns de ces Livres que je n'en dois point avoir ſur ceux qui ont toujours été reconnus autentiques; cette héſitation à recevoir les premiers eſt une démonſtration complette pour moi qu'on ſentoit l'importance de leur admiſſion, qu'on y procédoit avec beaucoup de maturité, & que ceux qui l'ont obtenue, ne l'ont obtenue qu'à bonnes enſeignes, & parce que leur autenticité étoit au deſſus de toute conteſte.

J'ouvre l'hiſtoire Eccléſiaſtique des deux premiers ſiécles, & j'y vois qu'en effet aucun livre n'étoit reçu pour ſacré qu'après avoir ſubi l'examen le plus rigoureux ; on évaluoit les degrés de vraiſemblance ou de vérité que portoit chacun de ceux qu'on préſentoit comme tels ; on n'admettoit que ceux dont l'autenticité étoit démontrée ; on donnoit le nom de douteux à ceux dont l'autenticité étoit équivoque ; enfin l'on rejettoit comme faux ceux où l'on découvroit des marques évidentes de ſuppoſition : La plus ſévére Logique pouvoit-elle preſcrire une autre marche?

A la bonne heure, reprit Monſieur L - - - ; on ne vouloit pas ſe tromper, & pour achever de vous prouver ma candeur, j'avouerai encore que je ne vois rien dans vos Livres Saints qui dût engager perſonne à ſoutenir leur autenticité par des motifs d'intérêt ; je n'imagine pas ce qu'auroit pu gagner quelque particulier, ou quelque parti que ce fût à favoriſer ſans raiſon l'admiſſion des Epitres ou des Evangiles : St. Paul veut, il eſt vrai, que l'on entretienne les Prêtres ; (I. Cor. ix. 13, 14.) tous les peuples

peuples qui en ont eu, en ont jugé de même, & la plus ſimple équité en fait une obligation ; d'ailleurs il ne demande *(d)* pour eux ni des richeſſes, ni des titres ; il n'en fait ni des Monſeigneurs, ni des Eminences, ni des Saintetés ; il les aſſujettit même aux plus auſtéres devoirs ; il veut qu'ils parlent aux vieillards comme à leurs Péres, (I. Tim. v. 1, 2.) aux jeunes gens comme à leurs fréres ; un impoſteur ne s'aviſe guére de telles leçons, & ce ne ſont pas des ambitieux qui les accréditent ; mais enfin je ne vois là que des préſomptions, & je ſouhaiterois des preuves ; prouvez-moi donc, ſi vous le pouvez, que les premiers Chrétiens ont eu des régles certaines pour diſcerner les Livres Sacrez des Livres Apocryphes.

Rien n'eſt plus juſte, ni plus aiſé, lui dis-je.

I°.

(d) C'eſt la même raiſon qui perſuadoit Hobbes que les Eccléſiaſtiques n'ont point falſifié les Ecritures, car, diſoit-il, s'ils l'avoient fait, ils les auroient rendues beaucoup plus favorables à leur pouvoir ſur les Princes Chrétiens qu'elles ne le ſont. Leviath. p. 203, 204.

I°. La plûpart des Egliſes aiant été fondées par les Apôtres ou les Evangéliſtes, ſavoient certainement ce que leur avoient prêché ces Sts. Hommes ; tout écrit donc qui contenoit une doctrine oppoſée, étoit rejetté par là même, le plus ſimple bon ſens leur faiſant comprendre que l'Auteur devoit être à l'uniſſon du Prédicateur.

II°. On n'admettoit comme Apoſtoliques que les ouvrages reçus comme tels généralement par toutes les Egliſes ; or d'après le premier criterium que je viens de vous indiquer, vous ſentez qu'il étoit moralement impoſſible à un Impoſteur d'obtenir cette unanimité de ſuffrages.

III°. Et comme la plûpart des écrits Apoſtoliques l'obtinrent d'abord, ils fournirent un troiſiéme moien de diſtinguer leurs vrais ouvrages de tous ceux qu'on leur ſuppoſoit. Vous ſavez en effet que ce qu'on appelle le ſtyle d'un homme eſt un compoſé, une combinaiſon de mille choſes délicates, qu'il eſt prodigieuſement difficile d'imiter toutes à la fois ; on a malgré ſoi un air gêné, contrefait, & pour peu que l'ouvrage

l'ouvrage ſoit conſidérable, on ſe trahit toujours par quelque endroit, du-moins aux yeux d'un Lecteur attentif & intelligent.

IV°. Remarqués enfin, Monſieur, qu'il eût été parfaitement inutile d'imiter le ſtyle des Auteurs Sacrez, ſi l'on n'eût imité en même tems leur doctrine : Or à quel but un Impoſteur eût-il voulu confirmer une doctrine ſi contraire à toute eſpéce de fourberie & de fauſſeté ? Perſonne n'aime ſigner ſa condannation.

Vous me direz qu'avec toutes nos excellentes régles nous n'avons pas laiſſé de recevoir dans le Canon bien des Livres qui n'étoient point dans celui des premiers Chrétiens : J'en conviens, mais je vous répondrai avec le ſavant Beauſobre, (*) que les Epitres dont vous voulez parler, n'obtinrent ſi tard le ſceau de l'autenticité que parce qu'adreſſées en général à tous les fidéles, aucune Egliſe n'eut le ſoin de les com-

(*) Voiés ſa Préface générale ſur les Epitres Catholiques.

communiquer ; elles ſe répandirent cependant peu-à-peu, & alors en les comparant avec les autres Livres Canoniques, on trouva tant de raports entr'eux qu'on ſe crut obligé de les placer ſur la même ligne.

Mais quand la conjecture ne ſeroit pas auſſi juſte qu'elle eſt vraiſemblable, ce ne ſeroit là qu'une diſcuſſion de critique, & nullement un écueil contre lequel votre foi dût échouer : Quand on vous invite en effet à être Chrétien, on ne prétend nullement exiger de vous que vous reconnoiſſiez la canonicité de tous & un chacun des Livres Sacrez ; on demande que vous reconnoiſſiez J. C. pour le Fils de Dieu & le Sauveur des hommes, que vous embraſſiez ſes promeſſes, que vous ajoutiez foi à ſes menaces, & qu'en conſéquence vous régliez vos mœurs ſur les ſaintes loix qu'il nous a preſcrites ; toutes choſes que vous pourriez faire, quand de tous nos Livres Sacrez vous n'en reconnoîtriez qu'un ſeul pour autentique.

Et ne croiez pas, Monſieur, qu'en Théologien latitudinaire je courbe ici la régle pour

pour vous y ſoumettre : Quand en effet vous garderiez vos doutes ſur les écrits conteſtez, vous ſeriez dans le cas des Chrétiens des trois premiers ſiécles, qui ſelon votre objection même ne les recevoient point pour divins ; en a-t-on jamais pris prétexte d'attaquer la validité de leur foi ? Et pourquoi n'auriez-vous pas droit d'être Chrétien ainſi qu'eux ? (*e*)

(*e*) Ceci, pour le dire en paſſant, prouve très-bien une choſe que nos Adverſaires ont ſouvent niée, c'eſt que le peuple peut avoir une foi raiſonnée : Il ne s'agit point en effet de l'embarraſſer dans des diſcuſſions de critique véritablement hors de ſa portée, il ſuffit de lui expoſer trois ou quatre faits qui n'ont pas encore été conteſtez que je ſache, 1°. que l'ancien monde, hormis la Judée, étoit ſous l'empire d'Auguſte entiérement idolâtre ; 2°. que douze pêcheurs ou péagers Juifs diſſipérent cette nuit profonde, & rétablirent les autels du ſeul & vrai Dieu ; 3°. que loin de rien gagner à la révolution, ils fournirent leur triſte carriére dans les douleurs & les peines, & la terminérent, pluſieurs au moins, ſur les échaffauds ; je lui remets enſuite ceux de leurs ouvrages dont l'autenticité n'a jamais été douteuſe, & lorſqu'il s'eſt inſtruit de leur contenu, je l'invite à réfléchir ſur ces deux queſtions :

Eſt-il

Mais ce ſeroit peu de prouver que le grand nombre des écrits qui compoſent notre Canon, appartiennent bien à ceux à qui l'on les attribue, ſi vous pouviez ſoupçonner qu'ils ont été depuis lors falſifiez, altérez : Ce ſont ces ſoupçons que j'eſpére ou prévenir ou détruire en vous.

Seconde Propoſition. Les Livres Sacrez n'ont jamais été altérez.

Je dis donc que nos Livres Saints n'ont jamais ſouffert d'altération importante, parce

---

Eſt-il croiable que douze perſonnes de cet état, ſans fortune, ſans crédit, ſans lettres, aient pu opérer par leurs ſeules forces une ſi grande révolution ?

Eſt-il croiable que des gens qui ont écrit de tels ouvrages, & remporté de ſi grandes victoires ſur les erreurs & les préjugez, aient été des viſionnaires ou des ſcélérats endurcis, capables de calomnier leur Nation, & de chercher à ſéduire toutes les autres pour ſe rendre odieux, malheureux ſur la terre, & plus malheureux encore dans la vie deſtinée à punir les fourbes ?

Je ſoutiens que la réponſe du peuple ſera d'autant plus juſte qu'il a plus de droiture & moins de préjugez que les gens de lettres, qu'il ignore l'art funeſte de ſe voiler de grandes véritez par de petites chicanes, & n'a point ſur-tout l'ambition coupable d'effacer les grands noms du Temple de mémoire dans l'eſpérance d'y placer le ſien.

parce qu'une telle altération étoit impoſſible.

Je parle d'altération importante, car ſi les diverſes éditions d'un livre imprimé en une ſeule langue ont des variantes, il faudra bien s'attendre à en trouver beaucoup davantage entre les manuſcrits du Nouveau Teſtament traduit en tant de langues, & copié pendant tant de ſiécles par tant de mains différentes. (*f*)

Il eût falu, pour les prévenir, n'emploier pendant quatorze cens ans que des Copiſtes éclairez, exemts de négligences & de diſtractions, c'eſt-à-dire qu'il eût falu des miracles continuels; Dieu ne ſauroit les prodiguer pour des points & pour des virgules.

(*f*) On en peut juger par Térence, dont les 6 Comédies ne font pas un volume la moitié auſſi grôs que le N. T. Le Dr. Bentley ne laiſſa pas de trouver vingt mille variantes entre quelques manuſcrits de cet Auteur; on croit bien cependant poſſéder Térence: Voiés la *Critique du diſcours de Collins ſur la liberté de penſer*.

Voilà cependant les miſéres qui forment le très-grand nombre des variantes de tous les manuſcrits du Nouveau Teſtament ; voilà les pailles que les Incrédules jettent comme des Coloſſes aux yeux des ſots & des ſimples.

Quand on retrancheroit du Nouveau Teſtament tous les morceaux qui ne ſe trouvent pas dans tous les manuſcrits, on n'en ôteroit pas la cinquantiéme partie, ou plutôt, on n'en ôteroit rien du tout, puiſque tous les faits & les dogmes eſſentiels à la foi Chrétienne n'y reſteroient pas moins établis.

Plus en effet vous examinerez la choſe de près, mieux auſſi vous vous convaincrez que comme des changemens indifférens étoient inévitables, des altérations importantes étoient impoſſibles ; les uns échapent à l'attention, les autres la réveillent néceſſairement.

Faiſons pour un moment la ſuppoſition la plus favorable aux ſoupçons & aux entrepriſes, que les Chrétiens n'euſſent formé qu'une

qu'une ſociété peu nombreuſe, concentrée dans un ſeul canton, je ſoutiens que dans ce cas même un impoſteur qui eût entrepris d'altérer le texte ſacré, auroit infailliblement échoué.

Comment en effet eût-il pu exécuter ſon deſſein ſans enlever tous les exemplaires alors exiſtans de ce Livre? Et comment faire cet enlévement?

Au premier ſoupçon d'une pareille entrepriſe, chacun ſe fût tenu ſur ſes gardes, & n'eût plus voulu ſe deſſaiſir ſous aucun prétexte de l'exemplaire qu'il avoit en main.

Ceux même qui dans le reſte de leur conduite ne montroient que peu de zéle pour la Religion, euſſent pourtant été charmez d'en faire un acte qui leur eût peu couté, & qui auroit pallié en quelque degré à leurs yeux leur indifférence ordinaire.

Sans contredit ce zéle s'amortiroit aiſément, ſi c'étoit le Prince qui voulût faire la ſaiſie, & ſi l'on couroit quelque riſque à s'y refuſer; voilà pourquoi l'Empereur Maximien

Maximien au IVe. ſiécle trouva des Chrétiens aſſez foibles pour livrer les Ecrits Sacrez ; mais plus leur foibleſſe accrut le danger, plus auſſi les vrais Fidéles ſe crurent obligez de tout hazarder & de tout ſouffrir pour ſauver leur Code, la régle de leurs mœurs, les Lettres Patentes de leur immortalité.

Les Chinois ont des Livres claſſiques qui contiennent à la fois leur Code civil, religieux, & politique ; un Empereur voulut les abolir ; mais en vain étoit-il Deſpote ? En vain étoit-il Souverain Pontife ? On brava le Pontificat & le Deſpotiſme, & il échoua dans ſon entrepriſe. (*g*)

Il eſt défendu aux Proteſtans de France d'avoir chez eux l'Ecriture Ste. en langue vulgaire, & l'on a fait à ce ſujet en différens tems des recherches très-ſévéres dans leurs maiſons : Quand tous les exemplaires de la Bible auroient péri ſur le reſte de la terre,

(*g*) C'étoit l'Empereur Tſin-chi-Hoang qui régnoit 212 ans avant J. C. Voiez là-deſſus le ſavant & judicieux ouvrage de Monſieur Engel *De la population de l'Amérique. 2 Part. Liv.* VIII. *Ch.* I.

terre, on en retrouveroit un grand nombre chez les Proteſtans François.

Ceſt que les promeſſes & les menaces de la Religion étant par leur nature ſupérieures à toutes les autres menaces & promeſſes, celles-ci céderont toujours aux premiéres dans toutes les ames vraiment convaincues, la grandeur des châtimens qu'annonce le Prince s'anéantiſſant en quelque maniére devant la grandeur des recompenſes que promet un Dieu.

Levons cependant, ſi vous le voulez, ce premier obſtacle; ſuppoſons l'impoſteur ou le Prince ſaiſi de tous les exemplaires des Livres Sacrez; ſuppoſons même qu'après y avoir fait les changemens qu'il ſe propoſoit, il les lâche dans le public, comment déguiſera-t-il cette altération? Comment effacera-t-il de tant de cerveaux la mémoire des événemens & des dogmes que contenoient les premiers écrits pour leur en ſubſtituer de tout différens? Comment fera-t-il croire à tant de perſonnes qu'elles n'avoient point lu dans les Ecrits Sacrez ce qu'elles y avoient lu, & qu'elles

y avoient lu au contraire ce qu'elles n'y avoient jamais vu ?

Enfin ſi cette altération eſt impoſſible dans un ſeul païs, comment la faire en pluſieurs Roiaumes ? Comment effacer tant de ſouvenirs ? Quand Maximien auroit réuſſi dans tout l'Empire Romain, comment auroit-il réuſſi dans celui des Parthes ? Et manquer dans l'un des deux n'étoit-ce pas manquer dans tous les deux à la fois ?

Rien ne démontre mieux l'injuſtice de tous ces ſoupçons de falſification que les frêles appuis dont on a tâché de les étaier.

Dans une Chronique très-courte & très-mauvaiſe de Victor Evêque Africain, on lit ces paroles :

" Sous le Conſulat de Meſſalla par ordre
" de l'Empereur Anaſtaſe on corrigea & on
" réforma à Conſtantinople les Sts. Evan-
" giles, comme ajant été écrits par des
" Evangéliſtes ignorans."

Monſieur

Monſieur Collins ne manqua pas de triompher de cette trouvaille ; il en parla comme d'une altération générale du texte des IV Evangiles faite dans le VIe. ſiécle, & raportée par un Auteur qui fleuriſſoit dans le même tems (*h*).

Mais quand on lui demanda

Pourquoi un fait de cette importance, un fait qui étoit une révolution, & devoit revolter tous les eſprits, n'étoit raporté que dans une miſérable Chronique publiée ſoixante ans après l'événement ?

Pourquoi, ſuppoſé qu'Anaſtaſe eût oſé entreprendre une pareille altération, il ne la fit faire qu'à Conſtantinople, ce qui étoit ne rien faire ?

Comment l'impoſſibilité du ſuccès ne le détourna pas de cette entrepriſe, vu qu'il

(*h*) Voiez ſon *Diſcourſe of Free-thinking, pag.* 89. *Edit. de Lond.* 1713. Ce n'eſt pas lui au reſte qui fit cette mince découverte ; il la devoit au ſavant & religieux Dr. Mill, qui n'en fit point myſtére, parce qu'il ne vit aucune raiſon qui dût l'y porter.

eût fait bien vainement altérer tous les exemplaires de ſon Empire, s'il n'eût pu altérer auſſi ceux de l'Eſpagne, de la France, & de l'Italie ?

Si, ces deux premiers coups frapez, il fit auſſi refondre tous les écrits des Péres Grecs & Latins, dans les citations deſquels on retrouve à peu près tout le Nouveau Teſtament en lambeaux ; & s'il pouvoit eſpérer ſans cette refonte de cacher la premiére à la poſtérité ?

Si au lieu de cet énorme attentat, il n'eſt pas plus naturel de croire ce que raporte le Diacre Liberatus contemporain de Victor, & Africain comme lui, que Macedonius fut chaſſé du ſiége de Conſtantinople par l'Empereur Anaſtaſe, comme aiant falſifié les Evangiles, & en particulier un mot (*i*) de St. Paul, que l'Empereur fit corriger

(*i*) Ce mot ſe trouve I. Tim. iii. 16. On aceuſa Macedonius d'avoir changé le mot de *qui*, ος en Grec, en celui de *Dieu*, ou Θς, ce qui, comme l'on voit, étoit très-facile : Mais comme divers Péres antérieurs à Macedonius avoient lu comme lui, il eſt très-probable qu'il

corriger les exemplaires changez, que cette correction défigurée par la haine que ce Prince s'étoit attirée, & par l'éloignement des tems & des lieux, avoit paſſé en Afrique pour une altération même du Texte Sacré, & que Victor avoit été l'écho de ce préjugé du public ?

Quand, dis-je, on eut fait à Monſieur Collins toutes ces queſtions, il garda le ſilence qu'il eût mieux fait de ne jamais rompre.

Pour réſumer en peu de mots ma réponſe, l'autenticité des Livres Sacrez eſt démontrée à mes yeux, parce qu'elle l'a été à ceux des premiers Chrétiens, parce qu'ils avoient des régles ſûres pour en bien juger, & le plus grand intérêt à ſe ſervir de ces régles, parce que leurs doutes même ſur quelques-uns des écrits reçus depuis dans

qu'il ne crut point, & ne voulut point par ce changement altérer la bonne leçon, mais la rétablir ; l'Empereur qui ne l'aimoit pas, ſaiſit l'occaſion de l'accuſer d'avoir altéré le Texte, & lui ôta ſous ce prétexte le Patriarchat. Voiez la *Critique du diſcours ſur la liberté de penſer*, XXXIII. *Remarque*.

dans le Canon, atteſtent avec quelle prudence ils procédoient à leur admiſſion, parce que les hérétiques même rendoient témoignage aux faits capitaux qu'ils contiennent, & qu'on ne peut enfin aſſigner aucune époque, aucun tems où qui que ce ſoit eût pu anéantir nos Livres Sacrez, ou les falſifier ſur des articles importans.

Voiez cependant ſi vous avez de nouvelles difficultez à me faire ſur ce chapitre ; je ſerai toujours prêt à les diſcuter avec vous.

Non, me répondit Menſieur L---; je vois même avec confuſion que nos Profeſſeurs d'irréligion nous en font bien accroire, & que leur fait conſiſte beaucoup plus en aſſertions qu'en preuves ; mais, je vous prie, exiſte-t-il quelque ouvrage où l'on ait établi l'autenticité de vos Livres Saints ?

Monſieur, lui dis-je, de tous les Auteurs qui ont défendu le Chriſtianiſme, il en eſt très-peu qui n'aient touché cet article ; l'Abbé de Houteville en particulier l'a très-bien traité, & dans ce que je vous

en

en ai dit, je n'ai guére fait qu'abréger les raiſonnemens du ſavant Beauſobre.

Mais, reprit-il, vos Antagoniſtes ne leur ont-ils jamais répondu ?

Jamais, repliquai-je ; non, Monſieur, jamais : Nous les avons ſommez, défiez cent fois de le faire, de ſuivre pié à pié nos raiſonnemens, de les réduire en pouſſiére ; ils ont tous fait la ſourde oreille ; ils trouvent plus court de battre l'eſtrade, de rajeunir en beau ſtyle des objections ſurannées, & de fureter nos Livres Sacrez pour y trouver quelque matiére à bons mots ; tout cela ſans doute eſt fort lâche & fort pitoïable ; tout cela quadre très-mal avec le grand nom de Philoſophes qu'ils prennent ; mais tout cela ne laiſſe pas de leur réuſſir à merveille ; les hommes en général ſont de grands enfans ; ils aiment qu'on les amuſe, qu'on les faſſe rire, & n'aiment point au contraire que l'on rie d'eux ; que faut-il donc faire pour les dégoûter de la Religion ? Une ſeule choſe, la cribler de plaiſanteries ; les jeunes gens ſur-tout ne manquent guére de ſe laiſſer

prendre

prendre à cet hameçon ; ils trouvent fort agréable de changer l'objet de leurs craintes en un plaſtron d'épigrammes, & d'avoir les coudées un peu plus franches pour ſe livrer à tous leurs goûts : Ceſt ainſi que ſans s'être jamais inſtruits à fond du procès, une foule de gens prennent parti contre nous, ou plutôt contr'eux-mêmes, bien moins coupables ſans doute que les mauvais plaiſans qui les ont ſéduits.

Ah Monſieur ! reprit Monſieur L---, vous crayonnez là mon hiſtoire ; je vous avoue à ma confuſion que j'ai dévoré les ouvrages des ennemis de l'Evangile, & n'ai pas même ouvert ceux de ſes défenſeurs ; c'eſt ainſi que dans l'affaire la plus capitale pour moi, devant laquelle toutes les autres doivent en quelque façon diſparoître, j'ai prononcé d'une maniére dont j'aurois eu honte, s'il m'avoit falu juger d'un arpent de terre, c'eſt-à-dire ſans avoir ouï les avocats des deux cauſes.

Mais enfin il ſe peut que nos Ecrivains incrédules ne vous aient jamais répondu, & qu'on puiſſe pourtant vous répondre ;

vous

vous avez juſqu'ici réſolu mes doutes beaucoup mieux que je n'eſpérois, il m'en reſte encore ; mais cette ſéance étant aſſez longue, je les réſerve pour une autre ; à demain donc, ſi vous le voulez ; à demain, lui dis-je, & nous nous quittâmes. Je vous ſalue auſſi, Monſieur, & ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE III.

Du Même au Même.

MONSIEUR,

MONSIEUR L- - - ne manqua point au rendez-vous, & nous entrâmes bientôt après en matiére.

Monſieur, me dit-il, n'eſt-il pas étrange que l'hiſtorien Joſéphe n'ait point parlé du maſſacre des enfans de Bethléem ? Le fait aſſurément n'étoit pas de nature à être ignoré, ni omis, & l'hiſtorien qui nous inſtruit de tant d'autres cruautez d'Hérode, n'a ſurement pas tû celle-là pour ménager ſa mémoire.

Il ne parle pas davantage de Jéſus lui-même, car vous ſavez que le fameux paſſage où il en fait l'éloge, eſt généralement tenu pour apocyphe ; ſi J. C. a joué un ſi grand rôle en Judée, s'il y a fait tant de miracles, comment expliquez-vous ce ſilençe ?

Pluſieurs

Pluſieurs même de ces œuvres ſurnaturelles que lui attribuent les Evangéliſtes, ſont peu dignes, me ſemble, d'un Envoié du Ciel : Il lâche une fois des Démons ſur des troupeaux de pourceaux ; dans une autre occaſion il maudit un figuier, parce qu'il n'avoit point de figues, quoique ce n'en fût pas la ſaiſon ; tout cela ſans doute a droit d'étonner.

Je vous avouerai enſuite que j'ai grand' peine à comprendre la néceſſité, & même la poſſibilité des miracles ; ils ſont la violation des loix de la nature, mais Dieu violeroit-il ſes loix ? Et pour ramener les hommes à la raiſon, ne ſuffiroit-il pas de raiſonner avec eux ?

Pourquoi ſur-tout J. C. ne ſe montra-t-il pas après ſa réſurrection au milieu de Jéruſalem, & ne confondit-il pas ceux qui avoient demandé ſon ſang ?

Pourquoi enfin ſommes-nous moins favoriſez que ſes contemporains, & ſes plus cruels ennemis ? Pourquoi ne voions-nous point de miracles ?

Je ne puis enfin vous diſſimuler que ſi j'admire la maniére dont J. C. ſouffrit ſon ſupplice, je ſuis un peu ſcandaliſé de le voir ſi foible au jardin de Gethſemané : De ſimples mortels ont déploié plus de héroïſme aux approches de leur martyre, & combien plus étoit-il naturel d'attendre autant de magnanimité du Fils de Dieu même ?

Monſieur, lui répondis-je, quand vous ne m'auriez pas averti que vous n'avez point lu nos Auteurs, vos objections me l'apprendroient ; il n'en eſt pas une en effet que l'on ne nous ait vingt fois ramenée, & à laquelle nous n'aions auſſi ſouvent répondu ; mais vous ignorez ces réponſes, il faut vous en donner le précis.

Je commencerai par une obſervation auſſi fine que juſte du Docteur Butler (*a*).

Il

(*a*) *Butler's Analogy, Part.* II. *Ch.* VII. Le Chapitre précédent contient des réflexions ſi ſenſées, & ſi adaptées à l'état de notre ſiécle que je ne puis me refuſer au plaiſir d'en donner au Lecteur un échantillon.

" S'il

" Il eſt aiſé, dit-il, de montrer d'une ma-
" niére vive & rapide que telle & telle
" choſe ſont ſujettes à des objections, mais
" il eſt impoſſible de réunir de même
" en un point toute la force des preuves,
" de la montrer ſous un ſeul coup d'œil."

Il en réſulte un inconvénient bien conſidérable & bien triſte, c'eſt que les lecteurs

---

" S'il eſt des gens, dit-il, qui ne ſe ſoient jamais
" mis de bon cœur & avec zéle à l'étude de la Reli-
" gion, s'il en eſt qui ſouhaitent en ſecret qu'on
" n'en puiſſe établir la vérité, qui donnent moins
" d'attention aux preuves qu'aux difficultez, & plus
" aux objections qu'aux réponſes, il eſt peu vraiſem-
" blable qu'elle ſoit jamais évidente à leurs yeux, à
" quelque point de certitude & de démonſtration qu'on
" en portât la vérité.

" S'il eſt des gens qui s'habituent à ne s'en occuper
" que pour s'égaier & rire, s'ils portent leur atten-
" tion ſur la forme & l'imperfection du ſtyle, au lieu
" de la fixer ſur les choſes même, (car les expreſſions
" manquent fréquemment pour rendre exactement ce
" que l'on veut dire) ou s'ils ſubſtituent les erreurs
" de l'homme aux véritez divines, pourquoi toutes
" ces cauſes, ou l'une d'entr'elles, n'empêcheroient-
" elles pas quelques perſonnes de voir une évidence
" que d'autres voient réellement ?"

teurs ſuperficiels, c'eſt-à-dire la plupart des hommes, qui ne liſent guére que pour s'amuſer, & ne reviennent preſque jamais aux ouvrages qu'ils ont une fois parcourus, retiennent les objections en entier, & ne ſe ſouviennent preſque pas des réponſes, parce qu'une phraſe ou deux ſuffiſent d'ordinaire pour expoſer une difficulté, tandis que pour ſaiſir la force des ſolutions, il faut ſouvent embraſſer une chaine aſſez longue de raiſonnemens.

Cet inconvénient n'eſt pas particulier au Chriſtianiſme; on le ſent dans tous les ſyſtêmes; le Théiſme lui-même n'en eſt pas exemt, & quand vous voudrez, je vous ferai en un quart d'heure plus d'objections contre l'exiſtence d'un Dieu que vous n'en pourrez peut-être réſoudre en un jour. (*b*)

Il ſuit de là que ſi l'on n'a pas pour la vérité un amour non ſeulement ſincére, mais énergique,

(*b*) Comme les preuves de l'exiſtence de Dieu ſont en très-grand nombre, & qu'il n'en eſt point ſur laquelle on ne puiſſe élever quelque chicane, on comprend qu'il doit être aiſé de pérorer long-tems contre ce grand dogme.

énergique, on n'eſt pas propre à la découvrir, parce qu'on ſe laſſera d'un examen un peu long, qu'on ne reviendra point ſur ſes pas pour ſaiſir ce qui avoit d'abord échapé, & qu'on n'attendra pas pour prendre parti qu'on ait nettement dans ſa tête le réſumé complet des raiſonnemens pour & contre, choſe pourtant indiſpenſable, ſi l'on veut ſe décider ſagement.

Je viens maintenant à vos nouvelles objections.

Il eſt, dites-vous, bien étrange que l'hiſtorien Joſéphe n'ait point parlé du maſſacre des enfans de Bethléem; ce n'étoit point là un fait qu'il dût ignorer ou taire.

Savez-vous que ſi j'aimois à plaiſanter dans les ſujets graves, vous m'en fourniriés là un beau texte.

Voiez en effet à quoi ſe réduit votre infirmation: Un hiſtorien raconte un fait, un autre écrivain qui a compoſé l'hiſtoire des mêmes tems, ne parle point de ce fait, donc ce fait n'eſt pas véritable. A ce compte,

compte, je devrois nier tous les événemens importans que narre Tacite, ſi je ne les trouve pas dans Suétone, & tous ceux qu'atteſte Suétone, ſi Tacite n'en dit pas le mot; je devrois rejetter tout ce qu'Arrien m'apprend d'Alexandre, ſi Quinte-Curce ou Plutarque ne confirme ſon témoignage, & je rejetterois de même le leur, toutes les fois qu'il ſeroit unique; je réduirois ainſi tous les hiſtoriens en ſquelettes; j'exterminerois l'hiſtoire par les mains de l'hiſtoire même.

Sans doute le ſilence de Joſéphe ſeroit d'un grand poids, ſi le crime dont il eſt queſtion, répugnoit au caractére connu du Prince que l'on en accuſe: Qu'un ſeul hiſtorien, par exemple, charge Alexandre d'un trait d'avarice, Tite d'un trait de cruauté, Charles XII d'un trait de poltronnerie, j'héſiterai certainement beaucoup à l'en croire; mais qu'un Roi ſouillé du ſang de ſa femme & de pluſieurs de ſes enfans, qu'un Roi abhorré de tous ſes ſujets, & qui, pour étouffer la joie qu'il eſt bien ſûr que ſa mort va cauſer, fait enfermer tous

tous les Grands dans l'hyppodrome, & les y fait égorger, que le barbare Hérode, en un mot, ait immolé un certain nombre d'enfans pour étouffer au berceau le Meſſie par qui il craignoit d'être détrôné, loin de répugner à le croire, je ne vois rien là que de très-conforme à ſon caractére.

Mais pourquoi Joſéphe n'en parle-t-il point? Quand je vous dirois que je n'en ſai rien, qu'auriez-vous à me répliquer? Si Joſéphe s'inſcrivoit en faux contre le narré de l'Evangéliſte, & qu'il donnât des raiſons de ſa négative, ſans contredit nous devrions les détruire, avant de vous dire, croiez St. Matthieu: Mais en vertu de quelle loi faut-il que pour ajouter foi à un hiſtorien, nous rendions compte des omiſſions d'un autre?

Quelque excellente que me paroiſſe cette défenſe, je veux bien cependant ne m'y pas borner avec vous; c'eſt donc, Monſieur, votre ſeconde objection même qui démontre l'extrême foibleſſe de celle que nous diſcutons, c'eſt le ſilence de Joſéphe

ſur

ſur la perſonne de J. C. *(c)* qui explique celui qu'il garde ſur le meurtre des Innocens.

Je vous le demande en effet, Monſieur : Eſt-il vrai ou non qu'il y ait eu un Jéſus né ſous l'empire d'Auguſte, mort ſous celui de Tibére, qui prétendoit être le Meſſie, & dont les Grands de la Nation Juive ſollicitérent le ſupplice ?

L. Si les Juifs même en conviennent, je ne voi pas qui pourroit le nier ?

G. Répondez, je vous prie, encore : L'apparition d'un vrai ou d'un faux Meſſie, ſa prédication, ſon exécution, ſa réſurrection chimérique ou réelle, les progrès de ſa doctrine parmi les Juifs & les Payens, n'étoient-ils pas des événemens très-importans,

(*c*) Notez que je ſuppoſe ce ſilence ſans le croire trop bien prouvé ; mais comme c'eſt un problême entre les ſavans, & que la Religion n'a nul beſoin de preuves équivoques, je mets ici les choſes au pis en accordant à l'Incrédule tout ce qu'il demande, c'eſt-à-dire que l'hiſtorien Juif n'a point parlé de J. C.

portans, très-publics, que Joſéphe ne pouvoit pas ignorer, & devoit par conſéquent conſigner dans ſon hiſtoire, ſoit pour laver ſes compatriotes du crime affreux d'avoir fait mourir le Meſſie, ſoit pour rendre hommage à la vérité, s'il croioit qu'en effet Jéſus fût le Chriſt ?

L. Je l'avoue.

G. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

L. Je l'ignore.

G. Vous voiez done, Monſieur, que de l'importance & de la publicité d'un fait on n'eſt pas toujours en droit de conclure que tel hiſtorien a dû abſolument en parler ; il a pu avoir de ſecrettes raiſons de le taire, & il s'en offre ici une ſi ſpécieuſe que je ne doute point qu'elle ne ſoit la vraie cauſe du ſilence de l'hiſtorien Juif.

Forcé dans Jotapat dont il étoit Gouverneur, Joſéphe y fut pris, & amené enſuite à Veſpaſien dont il devint dès lors eſclave, comme l'étoient alors les priſonniers de guerre ; pour adoucir ſa captivité, il prit le parti qui réuſſit d'ordinaire, il flata le

Vainqueur, il lui promit l'Empire, il l'aſſura qu'il étoit ce grand Roi que les anciens Oracles de ſa Nation annonçoient, qui devoit partir de l'Orient pour donner des loix à la terre, & en faire la félicité ; pour peu que Veſpaſien eût lu les Prophêtes, l'adulation eût été facile à connoître ; mais Joſéphe ſe doutoit bien qu'un Général Payen n'y regarderoit pas de ſi près ; Veſpaſien en effet accepta l'Oracle à bon compte, & penſa plus à l'accomplir qu'à le vérifier ; les circonſtances furent bientôt favorables ; les armées d'Italie, d'Eſpagne & d'Allemagne aiant nommé chacune un Empereur, celle qui ſervoit en Judée déféra le même titre à ſon Chef, qui ne ſe fit preſſer que de la bonne ſorte, & par la mort de Vitellius reſta peu après poſſeſſeur du trône : Il fut dès lors conſtaté que Joſéphe avoit prédit juſte ; on lui rendit la liberté, on y joignit de riches préſens : Jugez enſuite ſi dans ſon hiſtoire écrite & publiée ſous Domitien fils de Veſpaſien, il eût oſé chanter la palinodie, avouer qu'il avoit eu tort d'appliquer à ſon bienfaiteur les Oracles de ſa Nation, & que Jéſus ſeul les avoit remplis ?

Il n'y avoit pourtant point de milieu; s'il parloit une ſeule fois de Jéſus, il faloit ou qu'il confirmât ce qu'en diſoient les Chrétiens, ou qu'il ſoutint contr'eux & lui les calomnies de la Synagogue; il faloit qu'il décorât J. C. de la qualité de Meſſie, ou qu'il le flétrît du nom d'Impoſteur: Il n'avoit pas aſſez de courage, ni peut-être aſſez de lumiéres pour lui donner le premier titre; il n'étoit pas aſſez malhonnête homme pour lui donner le ſecond; il prit le parti du ſilence, & dut par conſéquent taire le maſſacre des Innocens, dont il n'eût pu parler ſans en raporter l'occaſion, c'eſt-à-dire la naiſſance de notre Sauveur.

L. Cette ſolution me paroît en effet heureuſe, mais voions les autres objections.

G. Vous tirez la ſeconde de deux miracles de J. C. Dans l'un il lâcha des Démons ſur des troupeaux de pourceaux; dans l'autre, il maudit un figuier qui n'avoit point de figues, quoique ce n'en fût pas la ſaiſon.

Pardonnez le moi, Monſieur, mais en vérité j'ai honte pour les incrédules du bruit qu'ils font à ce ſujet : Quoi ! Il y aura deux ou trois faits dans l'Evangile que je ne pourrai parfaitement expliquer, & pour cela ſeul je rejetterai l'Evangile ? Ces deux ou trois obſcuritez l'emporteront dans ma balance ſur toutes les preuves qu'a données Jéſus de ſa céleſte miſſion, ſur ſes ſublimes vertus, ſur l'éclat de tous ſes autres miracles évidemment dignes du Fils du Très-Haut, ſur l'excellence de ſa doctrine & de ſes préceptes, ſur la démonſtration de ſa réſurrection, ſur les ſuccès merveilleux de ſa Religion ſur la terre ? J'avoue que ce n'eſt point là ma Logique, & que malgré les taches qu'on ſuppoſe au flambeau du monde, il n'en eſt pas moins pour moi le Soleil.

J'en uſe avec l'Evangile préciſément comme fait un Théiſte à l'égard de la Religion naturelle : Perſuadé par tous les traits de bonté & d'intelligence qui brillent dans l'Univers qu'il eſt l'ouvrage d'un Etre bienfaiſant & ſage, il ne s'aviſe pas de lui refuſer ces deux titres à l'aſpect

du

du premier déſordre qu'il croit appercevoir dans le monde : Il examine long-tems, il cherche avec zéle la ſolution de l'énigme ; échoue-t-il enfin dans ſes tentatives ? Il ſe réduit à un doute modeſte, il gémit de l'imperfection de ſes connoiſſances, mais n'a jamais l'audace imbécille de prononcer contre la puiſſance ou l'équité de ſon Maître (*d*).

Vous attaquez enſuite la doctrine des miracles même, & vous demandez trois choſes.

I°. Si les miracles ſont en effet néceſſaires, & ſi pour ramener les hommes à la raiſon, il ne ſuffiroit pas de raiſonner avec eux ?

II°. Pourquoi l'on ne voit plus de miracles, quoi qu'aſſurément il n'y ait que trop

(*d*) Voiez au reſte là-deſſus les judicieuſes *Conſidérations* de Monſieur le Prof. Claparéde *ſur les miracles de l'Evangile*, *P.* 2. *Ch.* 6. *Genéve* 1765 ; la remarque de Beauſobre ſur *Marc* xi. 13. & ſon xxii diſcours ſur les principaux événemens du N. T.

trop de gens qui en auroient grand beſoin pour rafermir leur foi chancelante ?

Enfin pourquoi la réſurrection de J. C. n'eut pas la publicité de ſa mort ?

Mais la réponſe à ces queſtions nous méneroit aujourd'hui trop loin ; je pars demain pour la campagne ; venez nous y voir, ſi vous le pouvez ; ſinon je m'engage à vous donner de mes nouvelles. Monſieur L--- me promit une viſite, & ſe retira : Vous devriez bien auſſi, mon cher, trouver le moment de nous venir joindre ; vous obligeriez à la fois mon amitié & ma pareſſe ; j'aurois le plaiſir de m'entretenir avec vous, & n'aurois pas la peine de vous écrire. Je ſuis en attendant, &c.

LETTRE

LETTRE IV.

De Monſieur G - - - à Monſieur - - -

JE ne ſai, mon Ami, ſi Monſieur L - - - & vous, vous êtes donnés le mot pour me bercer de belles eſpérances, & puis m'oublier ; du moins n'a-t-il pas été plus fidéle à ſa parole que vous ; ſes affaires, dit-il, le retiennent en viile plus long-tems qu'il n'avoit compté ; je me ſuis donc vu obligé de lui écrire, & même deux fois. Voici la copie de mes Lettres.

LETTRE I. à Monſieur L - - -

MONSIEUR,

TOUTE la force de votre premiére objection contre les miracles eſt fondée ſur deux illuſions.

Vous commencez par les définir une violation des loix de la nature, & puis vous concluez

concluez qu'ils ſont impoſſibles, parce que l'Auteur immuable de la nature n'en ſauroit enfreindre les loix.

Mais ſous couleur de l'honorer, ne le ravalez-vous pas en effet ? N'en faites-vous pas un Jupiter ſoumis au deſtin, un eſclave de ſes propres arrangemens, qui tient bien dans ſes mains la chaine du monde, mais qui en eſt lui-même enchainé ?

Je conviens que les Etres abſolument paſſifs & matériels n'aiant aucune volonté, céderont ſans réſiſtance à la ſienne, ne s'en écarteront jamais, & qu'ainſi pour leur faire atteindre le but de leur création, il a pu ſuffire que Dieu les ordonnât au commencement pour toute la durée de leur exiſtence ; mais il n'en eſt pas de même des Etres actifs & libres, tels que les hommes ; une triſte expérience a démontré dès long-tems qu'ils pouvoient s'écarter de l'ordre, & par conſéquent des moiens extraordinaires peuvent être néceſſaires pour les y faire rentrer.

Ces

Ces moiens extraordinaires que je ſuppoſe être les miracles, ſont-ils la violation des loix de la nature? Je n'en ſai rien, parce que je ſuis éloigné de connoître toutes ces loix; il me paroît ſeulement tout-à-fait probable que Dieu ne les aiant établies que pour le bien de l'humanité, peut les modifier ou les ſuſpendre à ſon gré, toutes les fois que ce même bien le demanderoit.

Mais l'Intelligence infinie pour qui tous les tems ne ſont qu'un moment, n'a-t-elle pu dès l'origine des choſes ſe ménager des moiens de pourvoir aux beſoins extraordinaires de ſes Créatures ſans ſuſpendre ou violer les loix qu'elle établiſſoit; voilà, je l'avoue, ce qui me paroît ſouverainement vraiſemblable, & comme un Docteur Anglois a très-bien dévelopé cette idée, (*a*) permettez que je le faſſe parler.

" Les hommes, dit-il, même dans leurs " ouvrages les plus liez, ne laiſſent pas

(*a*) *Eſſais ſur la Providence & ſur la poſſibilité phyſique de la réſurrection, p.* 56. *Amſterdam,* 1731. Je ne connois que la traduction.

" de les faire tels qu'ils peuvent, ſans ren-
" verſer l'ordre de leur machine, y changer
" bien des choſes : Un Horloger, par
" exemple, a beau engager les roues d'une
" montre, il eſt pourtant le maître d'a-
" vancer ou de reculer l'aiguille comme
" il lui plait ; il peut faire ſonner un réveil
" plus tôt ou plus tard ſans altérer les reſ-
" ſorts, ſans déranger les roues : Voilà juſ-
" tement l'idée de la Providence générale
" & particuliére ; ces reſſorts, ces roues, ces
" balanciers en mouvement ſont la Provi-
" dence générale, inaltérable, immuable ;
" ces diſpoſitions du réveil & du cadran,
" dont les déterminations ſont à la diſpo-
" ſition de l'Ouvrier, ſans altérer ni reſſorts,
" ni rouages, ſont l'emblême de la Pro-
" vidence particuliére.

" Il faut bien diſtinguer, dit-il ailleurs,
" (p. 187—191.) entre le cours & les
" loix de la nature ; ces derniéres ſont
" immuables, & Dieu ne les change ja-
" mais ; il n'en eſt pas de même du cours
" qu'il peut changer, quand il lui plait,
" par les loix même qu'il a établies : Pre-
" nons pour exemple le fer tombé dans

" le

" le Jourdain, & qu'un Prophête fit nager
" ſur l'eau ; c'eſt un miracle ſans doute,
" & rien de pareil n'arrive par le cours
" ordinaire de la nature ; voions s'il a pu
" arriver ſans violer les loix générales.

" On ne niera pas qu'il y ait des particu-
" les magnétiques dans l'air, l'uſage de la
" bouſſole nous le montre ſuffiſamment ;
" - - - ces particules répandues dans l'air
" y nageront ſans ſe déterminer d'elles-
" mêmes d'un côté plutôt que d'un autre,
" & ne s'amoncéleront point, pour ainſi
" dire, ſans y être conduites par quelque
" cauſe, comme la préſence d'un aimant ;
" Mais ſi Dieu veut aſſembler au deſſus
" d'un fer qui eſt au fond de l'eau un at-
" moſphére de particules magnétiques
" proportionné à la peſanteur du fer, alors
" il nagera ſur l'eau : Il n'y a là rien de
" contraire aux loix générales ; l'aimant
" attire le fer ; tout ſe réduit à faire trou-
" ver au deſſus du fer ces particules mag-
" nétiques : Quoi ! nous pourrons dé-
" terminer par notre ſeule volonté nos
" eſprits animaux tantôt dans un bras,
" tantôt dans l'autre, & Dieu ne pourroit

" pas déterminer les fluides & les autres
" corps comme il lui plairoit ?"

Le même Auteur explique d'une manière auſſi naturelle (p. 212—244) la poſſibilité de la réſurrection, & la longue vie des premiers hommes.

Avant donc de nous oppoſer l'immutabilité des loix de la nature comme une démonſtration de l'impoſſibilité des miracles, ne ſeroit-il pas mieux de chercher ſi Dieu ne peut par le moien de ces loix même produire mille choſes qui nous paroiſſent y être contraires ?

Les Chymiſtes, par exemple, nous parlent d'un eſprit univerſel qui eſt la cauſe efficiente de toutes les générations ; il eſt au moins ſûr, dit encore mon Anglois, qu'il y a dans l'air une ſubſtance qui fait croître les végétaux : (p. 165.) J. C. n'a-t-il pu en déterminant une certaine quantité de cet eſprit univerſel & vivifiant ſur la partie foible des malades, ranimer le nerf optique dans l'un, guérir la paralyſie d'un autre, reſſuſciter même des morts ? Il n'eût

n'eût violé par là aucune loi de la nature, & cependant il eût fait des miracles très-véritables, puiſque Dieu ſeul & ſes Envoiés peuvent emploier cet agent de cette maniére (*b*).

La

(*b*) Le Vicaire Savoyard demande qu'un Envoié du Ciel prouve ſa miſſion en ordonnant au ſoleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect: *Emile T.* III. *p.* 145. C'eſt-à-dire que pour nous convaincre un Envoié du Ciel devroit bouleverſer notre globe, les planétes que notre ſoleil éclaire, & tous les mondes ſi probables dont les étoiles ſont les ſoleils: Ma perſuaſion, je l'avoue, n'a pas beſoin de démonſtrations ſi couteuſes, & je me rends plus volontiers à des prodiges qui ont été ſalutaires à un grand nombre de perſonnes ſans être funeſtes à aucune, qu'à des révolutions qui n'auroient éclairé un monde qu'en faiſant le malheur peut-être de dix mille autres.

Il n'y a pas, me ſemble, plus de raiſon dans ce qu'il ajoute, (*Ibid. p.* 146.) que les miracles des impoſteurs ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans des chambres; où veut-il en effet que les miracles ſe faſſent, ſi l'on ne peut ſe fier à ceux qui ont été opérez dans l'un de ces endroits là? Suppoſé même que Dieu lui accordât ſa demande, qu'un Envoié Céleſte ordonnât au ſoleil de changer ſa courſe, aux montagnes de s'applanir, &c.

d'où

" pas déterminer les fluides & les autres " corps comme il lui plairoit ?"

Le même Auteur explique d'une manière auſſi naturelle (p. 212—244) la poſſibilité de la réſurrection, & la longue vie des premiers hommes.

Avant donc de nous oppoſer l'immutabilité des loix de la nature comme une démonſtration de l'impoſſibilité des miracles, ne ſeroit-il pas mieux de chercher ſi Dieu ne peut par le moien de ces loix même produire mille choſes qui nous paroiſſent y être contraires ?

Les Chymiſtes, par exemple, nous parlent d'un eſprit univerſel qui eſt la cauſe efficiente de toutes les générations ; il eſt au moins ſûr, dit encore mon Anglois, qu'il y a dans l'air une ſubſtance qui fait croître les végétaux : (p. 165.) J. C. n'a-t-il pu en déterminant une certaine quantité de cet eſprit univerſel & vivifiant ſur la partie foible des malades, ranimer le nerf optique dans l'un, guérir la paralyſie d'un autre, reſſuſciter même des morts ? Il

n'eût

n'eût violé par là aucune loi de la nature, & cependant il eût fait des miracles très-véritables, puiſque Dieu ſeul & ſes Envoiés peuvent emploier cet agent de cette maniére (*b*).

La

(*b*) Le Vicaire Savoyard demande qu'un Envoié du Ciel prouve ſa miſſion en ordonnant au ſoleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect : *Emile T.* III. *p.* 145. C'eſt-à-dire que pour nous convaincre un Envoié du Ciel devroit bouleverſer notre globe, les planétes que notre ſoleil éclaire, & tous les mondes ſi probables dont les étoiles ſont les ſoleils : Ma perſuaſion, je l'avoue, n'a pas beſoin de démonſtrations ſi couteuſes, & je me rends plus volontiers à des prodiges qui ont été ſalutaires à un grand nombre de perſonnes ſans être funeſtes à aucune, qu'à des révolutions qui n'auroient éclairé un monde qu'en faiſant le malheur peut-être de dix mille autres.

Il n'y a pas, me ſemble, plus de raiſon dans ce qu'il ajoute, (*Ibid. p.* 146.) que les miracles des impoſteurs ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans des chambres ; où veut-il en effet que les miracles ſe faſſent, ſi l'on ne peut ſe fier à ceux qui ont été opérez dans l'un de ces endroits là ? Suppoſé même que Dieu lui accordât ſa demande, qu'un Envoié Céleſte ordonnât au ſoleil de changer ſa courſe, aux montagnes de s'applanir, &c.

d'où

La ſeconde ſuppoſition que vous faites contre les miracles, & qui n'eſt pas moins gratuite que la premiére, c'eſt que pour ramener les hommes à la raiſon, il ſuffit de raiſonner avec eux.

Le vague même de cette objection vous empêche d'en voir la foibleſſe; vous conſidérez le genre humain d'une maniére abſtraite, doué de toutes ſes facultez, & diſpoſé à en faire uſage; dans ce point de vue, il ſuffiroit ſans doute, pour lui faire entendre raiſon, de la lui montrer.

Mais ce n'eſt là nullement le cas que nous avons à débattre; nous ſommes pleinement

d'où pourroit-on en être témoin, s'il ne faloit contempler ces merveilles ni de ſa chambre, ni d'une place publique, ni de la campagne? Ajoutons que l'énumération du Vicaire eſt incomplette par raport à J. C. qui a fait des miracles non ſeulement dans tous les lieux ci-deſſus nommés, mais encore dans le Temple, dans les Synagogues, ſous les yeux des Scribes & des Phariſiens ſes plus mortels ennemis: Enfin s'il eſt prouvé qu'à la mort de J. C. le ſoleil s'éclipſa, la terre trembla, les pierres ſe fendirent, ce furent là ſans doute des miracles très-publics, & en demander de plus éclatans, c'eſt dire qu'on eſt réſolu de ne ſe rendre jamais.

nement d'accord avec vous qu'il ne ſeroit point beſoin de miracles pour éclairer un peuple qui auroit peu de préjugez, qui auroit d'ailleurs du ſens, des lumiéres, & à qui ſur-tout de mauvaiſes mœurs ne rendroient pas ſes erreurs chéres.

Quelle eſt donc la queſtion, la vraie queſtion que nous avons à décider? Elle ſe réduit à ces deux chefs.

I°. Le tems, l'éducation, l'habitude, la politique ne peuvent-ils rendre à un peuple la ſuperſtition & le vice ſi naturels qu'il n'en ſente plus la difformité, ou que ſi ſa raiſon la lui montre encore, il n'ait pas le courage d'en ſuivre les ſages avis?

II°. Ce déplorable état, le plus humiliant, le plus triſte ſans doute où l'eſpéce puiſſe tomber, n'étoit-il pas l'état des Nations qui formoient les deux Empires de Rome & des Parthes à la venue de J. C?

Les Chrétiens prennent l'affirmative ſur ces deux queſtions, & perſonne juſqu'à préſent

préſent n'a oſé, que je ſache, ſoutenir la négative.

Rapellez-vous, Monſieur, dans quel gouffre d'erreurs & de dépravation la plus belle partie du monde connu étoit alors plongée ; c'eſt pour n'avoir pas ce tableau aſſez préſent à l'eſprit que vous ne ſentez pas la néceſſité de la Rédemption. (c)

Des

(c) De tous les peuples qui ont paru ſur la terre, ceux-là ſeuls ont connu, & connoiſſent encore le vrai Dieu qui ont été éclairez d'une Révélation ; tous les autres ſans exception ou n'ont aucune Religion quelconque, ou n'en ont qu'une abſurde & ſouvent cruelle : Ce fut chez les Chrétiens & les Juifs que Mahomet puiſa les ſaines idées de la ſienne : Aujourd'hui même, au milieu des ſciences & des Académies, après ſoixante ſiécles d'obſervations & d'expériences, nous avons la douleur de voir que les Philoſophes qui rejettent la Révélation, en ſont encore à l'abécé du Théiſme ; les uns mettent la hâche à la racine même de l'arbre, & prétendent extirper juſqu'au nom de la Religion ; les autres un peu plus débonnaires, admettent, il eſt vrai, un Dieu Créateur, mais demandez-leur s'il prend garde aux hommes, s'il les jugera, ils retombent dans leur ſcepticiſme, & n'oſent affirmer. Conçoit-on bien après cela que le Vicaire Savoyard puiſſe dire à ſon Eléve ? *Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux,*

Des bords du Tage à ceux de l'Indus l'eſclavage opprimoit, aviliſſoit, tourmentoit l'eſpéce; deux Deſpotes régnoient ſur ces immenſes païs, & les déſoloient par leurs ordres ou par ceux de leurs Lieutenans: En vain euſſiez-vous cherché dans Rome ou dans la Gréce quelque veſtige de leurs anciennes vertus; mœurs & patriotiſme, tout avoit été enſeveli dans le tombeau de la liberté; un luxe inouï, une rapacité égale, une baſſeſſe, une adulation ſans bornes, des débauches dont je craindrois que le nom ſeul ne ſouillât ce papier, tels ſont les traits flétriſſans qui déshonoroient ce ſiécle célébre; & ce n'eſt pas ſeulement dans les écrits Sacrez ou dans

yeux, à notre conſcience, à notre jugement? Qu'eſt-ce que les hommes nous diront de plus? Leurs Révélations ne font que dégrader Dieu. Emile T. III. p. 133. O bon Vicaire! Dieu a tout dit, ſi vous le voulez, à la conſcience & aux yeux des hommes, mais puiſqu'il en eſt ſi peu qui l'entendent & l'aient entendu, ſoiez moins étonné de ce que dans ſes compaſſions infinies il a daigné leur parler un auſſi langage, & pardonnez-moi de gémir que vous ayés déparé par tant de ſophiſmes la fin d'un ouvrage dont la premiére partie étincelle de tant de beautés.

des Satyres que je prends les ſombres couleurs dont je ſuis forcé de le peindre, Tacite & Suétone en parlent comme Juvénal & St. Paul.

D'où eût-on pu attendre un reméde à tant de maux? On ſait trop que les peuples corrompus ne ſe réforment pas d'eux-mêmes; accoutumez dès l'enfance à l'air infecté qu'ils reſpirent, ils ne s'apperçoivent pas même qu'il ſoit infecté; leur dépravation née de la dépravation générale, & qui la fomente à ſon tour, leur paroît l'état naturel de l'homme; ils ne ſe doutent pas qu'ils puiſſent ou doivent être autre choſe que ce qu'ils ſont, & tranſmettent auſſi fidélement leurs vices que leurs uſages à leurs deſcendans.

Le genre humain malade n'avoit donc que trois moiens poſſibles de guériſon, la Religion, le Gouvernement, la Philoſophie.

Mais comment la Religion des Payens auroit-elle réformé des vices qu'elle ſembloit plutôt encourager, & qui en divers cas

cas faiſoient partie de ſon culte ? Etoit-ce en adorant le Dieu qui détrôna ſon Pére que les enfans auroient appris le reſpect qu'ils devoient aux leurs ? Etoit-ce en ſervant le fripon Mercure, l'yvrogne Bacchus qu'on ſe fût formé à la tempérance, à la probité ? Etoit-ce dans les Lupercales ou dans les temples de Venus qu'on eût pris des leçons de modeſtie & de chaſteté ? Loin donc que la Religion Payenne pût corriger ſes dévots, ſon abolition étoit un préalable néceſſaire pour les mener à la vertu.

Etoit-ce de la part du Gouvernement qu'on eût attendu la réforme ? Mais où vit-on jamais le Deſpotiſme réformateur ? S'il étoit capable de le devenir, ſa premiére opération ſeroit de ſe réformer lui-même ; il ſentiroit que la vertu qui éléve les ames, ne germe point dans les lieux où l'eſclavage les abâtardit ; il ſentiroit qu'il eſt abſurde de prêcher la juſtice aux hommes en perſévérant contr'eux dans la plus énorme injuſtice, en continuant de les priver de leur liberté.

Or l'on a bien vu quelques Princes uſer ſagement de la puiſſance abſolue, aucun n'a été aſſez grand pour y renoncer.

Voilà pourquoi les Etats deſpotiques n'ont jamais fourni d'exemple de ces heureuſes révolutions qu'on trouve dans l'hiſtoire des gouvernemens moderez: Leurs Chefs comprennent bien qu'en rendant leurs ſujets reſpectables, ils ſeroient bientôt forcez de les reſpecter, que les vices qui diviſent ceux qui obéiſſent, aſſurent le pouvoir de ceux qui commandent, & qu'il faut en toutes manieres ou que la vertu détruiſe la tyrannie, ou que la tyrannie écraſe la vertu.

Les Empereurs Payens n'avoient garde en particulier de toucher au culte des Dieux dont ils partageoint les autels, & dont la chûte eût néceſſairement entrainé celle de leur propre Divinité.

Reſtoient donc enfin pour tous Médecins les Philoſophes: Hélas! Quels pauvres Eſculapes!

Il me ſeroit aiſé, ſi je le voulois, de me donner ici carriére à leurs dépens, de vous prouver que tous ces Profès de la Philoſophie, dont nous ne prononçons les noms qu'avec reſpect, ne furent la plûpart que de grands diſcoureurs, de véritables Sophiſtes, qui cultivérent l'art de raiſonner, non comme le précieux moien de parvenir à la vérité, ou de la faire connoître, mais comme une route à la gloire ou à la fortune, qui à force de créer & de renverſer des ſyſtêmes, purent bien jetter les eſprits dans un Pyrrhoniſme funeſte, & faire des milliers d'Athées, mais ne purent amener une ſeule bourgade à la connoiſſance du ſeul & vrai Dieu: Mais je veux bien négliger cet avantage, (*d*) & pour vous faire ſentir combien peu le genre humain avoit à attendre

(*d*) Je ne puis pourtant m'empêcher de tranſcrire ici une note de Monſieur J. J. Rouſſeau, elle eſt un peu longue, mais ce qu'écrit cet illuſtre Auteur, ne paroît jamais tel.

" Ce ſeroit, dit-il, un détail bien flétriſſant pour la " Philoſophie que l'expoſition des maximes pernici- " euſes & des dogmes impies de ſes diverſes ſectes : Les " Epicu-

à attendre de ce côté-là, je n'offre que ce dilemme à vos réflexions.

Ou les Philoſophes firent leurs efforts pour rétablir la vraie Religion & les mœurs, ou ils ne les firent pas.

S'ils

" Epicuriens nioient toute Providence, les Acadé-
" miciens doutoient de l'exiſtence de la Divinité;
" & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame: Les
" ſectes moins célébres n'avoient pas de meilleurs ſen-
" timens; en voici un échantillon dans ceux de
" Théodore, chef d'une des deux branches des Cyré-
" naïques, raporté par Diogéne Laerce. *Suſtulit ami-*
" *citiam, quod ea neque inſipientibus, neque ſapientibus*
" *adſit - - - Probabile dicebat prudentem virum non ſe*
" *ipſum pro patriâ periculis exponere, neque enim pro*
" *inſipientium commodis amittendam eſſe prudentiam.*
" *Furto quoque & adulterio & ſacrilegio, cùm tempeſti-*
" *vum erit, daturum operam ſapientem. Nihil quippe*
" *horum turpe naturâ eſſe. Sed auferatur de hiſce vul-*
" *garis opinio, quæ è ſtultorum imperitorumque plebeculâ*
" *conflata eſt, - - - - Sapientem publicè abſque ullo pu-*
" *dore ac ſuſpicione ſcortis congreſſurum.*

" Ces opinions ſont particuliéres, je le ſçais; mais
" y a-t-il une ſeule de toutes les ſectes qui ne ſoit
" tombée dans quelque erreur dangereuſe? Et que
" dirons-nous de la diſtinction des deux doctrines ſi
" avidement reçue de tous les Philoſophes, & par

" laquelle

S'ils les firent, leur inutilité vous apprend ce qu'on pouvoit en eſpérer.

S'ils

" laquelle ils profeſſoient en ſecret des ſentimens con-
" traires à ceux qu'ils enſeignoient publiquement?
" Pythagore fut le premier qui fit uſage de la doctrine
" intérieure; il ne la découvroit à ſes diſciples qu'après
" de longues épreuves, & avec le plus grand myſtére;
" il leur donnoit en ſecret des leçons d'Athéiſme, & of-
" froit ſolennellement des hécatombes à Jupiter: Les
" Philoſophes ſe trouvérent ſi bien de cette méthode
" qu'elle ſe répandit rapidement dans la Gréce, & de
" là dans Rome, comme on le voit par les ouvrages
" de Cicéron qui ſe moquoit avec ſes amis des Dieux
" immortels qu'il atteſtoit avec tant d'emphaſe ſur la
" Tribune aux harangues.

" La doctrine intérieure n'a point été portée d'Eu-
" rope à la Chine, mais elle y eſt née auſſi avec la
" Philoſophie, & c'eſt à elle que les Chinois ſont re-
" devables de cette foule d'Athées ou de Philoſophes
" qu'ils ont parmi eux. L'hiſtoire de cette fatale
" doctrine, faite par un homme inſtruit & ſincére,
" ſeroit un terrible coup porté à la Philoſophie ancien-
" ne & moderne. Mais la Philoſophie bravera tou-
" jours la raiſon, la vérité & le tems même, parce
" qu'elle a ſa ſource dans l'orgueil humain plus fort
" que toutes ces choſes." *Obſervations ſur la réponſe du Roi Staniſlas au diſcours couronné par l'Académie de Dijon. Note E.*

S'ils ne les firent pas, cette inaction vous démontre mieux encore quel vif & tendre intérêt prenoient ces Meſſieurs aux progrès de la raiſon & de la vertu ; & dans les deux cas vous voiez combien la réformation du genre humain étoit déſeſpérée, s'il n'avoit eu qu'eux pour Réformateurs.

Direz-vous qu'il eût pu venir des Philoſophes plus ſages, plus éclairez, plus intrépides qui auroient mieux fait que leurs dévanciers ? C'eſt en vérité une bien mince reſſource que celle qui ne porte que ſur un peut-être.

Quand je réfléchis même que les Chrétiens mirent en vain les Philoſophes ſur les voies, que ſi Sénéque prêcha le déſintéreſſement, la vertu, ce fut au ſein des richeſſes, & en faiſant l'apologie du parricide Néron, qu'Epictéte enſeigna que chacun doit ſuivre la Religion de ſon païs, que Porphyre, Libanius, Julien s'obſtinérent à défendre les autels du Polythéiſme, que les Philoſophes modernes ſont la plûpart Athées ou Sceptiques, j'avoue que ce pauvre peut-être n'exiſte pas même pour moi,

moi, & je demeure intimément convaincu que les ténébres qui couvroient la terre, auroient été éternelles, ſi le même Dieu qui chaſſa la nuit du Chaos, n'avoit daigné les diſſiper.

Mais étoit-il pour cela beſoin de miracles ? Et l'abſurdité du Polythéiſme n'étoit-elle pas ſi palpable qu'il eût ſuffi de l'attaquer pour le vaincre ?

Cette objection ne peut fraper que des gens qui n'ont jamais médité ſur la force inconcevable des préjugez de l'enfance, de l'habitude, de l'éducation : La tranſubſtantiation en effet n'eſt-elle pas un dogme auſſi monſtrueux qu'aucun de ceux du Paganiſme ? Les Proteſtans la combattent depuis deux cens cinquante ans, & n'ont pu encore en déſabuſer les Catholiques Romains : Ah Monſieur ! Qu'il eſt difficile de délivrer les hommes du bandeau de l'erreur, lorſque vingt ſiécles de ſuite l'ont ſerré de plus en plus ſur leurs yeux !

Quant à moi, je ſuis convaincu que ſi les Apôtres avoient prétendu l'arracher ſans

opérer de miracle, loin de perſuader, ils n'auroient pas même pu ſe faire écouter : Qui êtes-vous, leur auroit-on dit, pour attaquer une Religion que l'Europe, l'Aſie, l'Afrique révérent, une Religion auſſi ancienne que le monde, ou du moins dont aucun de nous ne peut fixer l'origine ? Etes-vous plus ſages que tous nos ancêtres qui nous l'ont tranſmiſe, & que tant de Sages qui s'y ſont ſoumis ? Si un Dieu vous a chargez de nous éclairer, comme vous le dites, ſans doute il vous aura donné des lettres de créance ; commencez donc par nous les produire ; après quoi nous aviſerons ſi nous devons vous écouter.

Mais pourquoi donner comme conjecture ce qu'on peut donner comme un fait ? Les Apôtres en effet ne furent pas les premiers qui attaquérent l'idolatrie, Socrate la combattit avant eux ; mais il ne fit point de miracles, il n'emploia que les raiſons, & loin d'être ſuivi, comme il auroit dû l'être par votre objection, il fut puni de mort par les Athéniens, & ſon ſupplice effraia ſi fort le petit nombre de ſes diſciples qu'aucun d'eux n'oſa depuis renouveller

nouveller ſa doctrine qui s'éteignit, pour ainſi dire, avec eux.

Aſſurément les Apôtres n'étoient par eux-mêmes ni plus ſavans, ni plus habiles, ni plus éloquens que Socrate; comment donc convertirent-ils une grande partie du monde connu, tandis que ce Philoſophe n'avoit pu convertir une ſeule ville? Voilà ce que vous n'expliquerez jamais ſans miracles (*e*).

(*e*) Plus on réfléchira ſur cette révolution, la plus grande dont il ſoit parlé dans les Annales du monde, plus auſſi l'on ſe convaincra que douze pauvres pêcheurs n'auroient pu la faire par des moiens purement humains, & que l'Univers ne ſe réforme pas comme un ou deux particuliers; j'offrirai cependant aux amis du vrai un autre problême: Les Miſſionnaires Proteſtans qu'on envoie dans les deux Indes ſont bien auſſi éclairés auſſi diſerts que pouvoient l'être des péagers ou des pêcheurs Galiléens; pourquoi les ſuccès des premiers ſont-ils ſi fort au deſſous des ſuccès des autres?

Que quelques Chrétiens aient propoſé & fait goûter à d'autres Chrétiens une nouvelle maniére d'interprêter l'Evangile, ou quelques points de l'Evangile, c'eſt ce qu'ont fait cent fois les diſciples des Philoſophes Payens par raport au ſyſtême de ces Philoſophes, &

Mais quand les mêmes bouches qui diſoient, amendez-vous, & n'adorez que le ſeul vrai Dieu, ouvroient en même tems d'un mot les yeux des aveugles, faiſoient marcher les impotens, parler les muets, & rapelloient même les morts à la vie, ah! ſans doute il étoit bien difficile de ne pas prêter l'oreille à de pareils Prédicateurs.

Mais ce qu'a dit ſur ce ſujet l'illuſtre Beauſobre, *(f)* me paroit ſi vrai & ſi beau que je ne

---

les Mahométans par raport à l'Alcoran ; vu même la diverſité des cerveaux, il ſeroit plus étrange que ces nouveaux Commentateurs n'euſſent eu aucun proſélyte qu'il ne l'eſt qu'ils en aient acquis ; mais ce n'eſt point là bouleverſer un ſyſtême de Théologie pour lui en ſubſtituer un autre abſolument oppoſé ; c'eſt élever ſur la même baſe & avec les mêmes matériaux un autre édifice ; & pour réduire la queſtion à ſes véritables termes, qu'on nous prouve que douze pêcheurs ſans fortune, ſans crédit, ſans lettres pourroient établir le Polythéiſme de l'Euphrate au Tibre comme les Apôtres y établirent le Chiſtianiſme : (Il n'y a pas plus de diſtance en effet du Chriſtianiſme au Polythéiſme qu'il n'y en avoit de celui-ci au premier) Alors, mais alors ſeulement, nous ne parlerons plus des progrès de l'Evangile comme d'une preuve de ſa vérité.

(f) Diſcours hiſtoriques & critiques ſur le Nouv. Teſtament. T. I. *Diſc.* xxiv. Je l'ai un peu élagué.

ne puis me refuſer au plaiſir de vous le tranſcrire.

" Nulle autre ſorte de preuves que les " miracles ne convenoit, dit-il, à la digni- " té de la perſonne du Fils de Dieu : " Les preuves de raiſonnement ſont bonnes " entre des égaux, mais elles ne ſont pas " dignes du Maître du monde, qui ne peut, " ni ne doit compromettre ſon autorité " avec ſes Créatures, ni s'expoſer à la con- " tradiction.

" Nulle autre ſorte de preuves ne con- " venoit à une Religion divine : C'eſt Dieu " qui commande, il faut que ſes volontez " ſoient marquées du ſceau de ſa puiſ- " ſance.

" Nulle autre ſorte de preuves ne con- " venoit aux hommes : Celles de raiſonne- " ment ne ſont pas à la portée de tous les " eſprits ; il faut poſer des principes, en " déduire des conſéquences ; or pour juger " de la certitude des premiers & de la juſ- " teſſe des autres, il faut un degré de lumié- " re

" re & d'attention que la plûpart des " hommes n'ont pas.

" Nulle autre ſorte de preuves ne con- " venoit à la pleine certitude de foi avec " laquelle la Religion Chrétienne doit être " reçue : Les raiſonnemens humains n'ont " qu'un certain degré d'évidence qui ne " peut forcer à l'acquieſcement, lorſqu'il " s'agit de véritez que l'on ne peut démon- " trer ; l'expérience n'apprend que trop " combien les hommes ſont ingénieux à " trouver des difficultez, quand ce qu'on " leur propoſe eſt combattu par les incli- " nations du cœur.

" Enfin, nulle autre ſorte de preuves ne " convenoit aux promeſſes & aux menaces " de J. C. Les unes & les autres ſont " dans l'avenir, au delà de la mort & du " tombeau, qui ſemblent être pour nous " les bornes de toutes choſes : Malgré " tous les raiſonnemens des Philoſophes " pour prouver l'immortalité de l'ame & " une vie à venir, ces véritez ſont encore " un problême pour une infinité d'eſprits " qui paroiſſent aſſez libres de paſſions,

" & ſont

" & ſont de pures illuſions pour des eſprits " plus hardis eſclaves de leurs paſſions " charnelles : Une Religion divine de- " mandoit, en un mot, des preuves divines, " & il n'y en a point d'autres que les mi- " racles."

Si vous croiez maintenant, Monſieur, que plutôt que d'en faire, Dieu eût dû laiſſer à jamais le genre humain plongé dans les ſuperſtitions licencieuſes, & ſouvent barbares de l'idolatrie, nous nous formons une idée bien différente du cœur paternel du grand Etre, & n'aiant plus de principe commun, nous ne pourrions plus marcher de concert vers la région de la vérité. *(g)*

Mais

(*g*) Avant de finir ſur cette objection, diſons un mot pour juſtifier les Chrétiens du reproche qu'on leur a fait tant de fois de tomber dans un cercle en prouvant les miracles par la doctrine, & la doctrine par les miracles : On auroit fort raiſon, ſi nous argumentions de l'une de ces deux maniéres : Les Apôtres ont fait des miracles, donc leur doctrine eſt vraie : La doctrine des Apôtres eſt vraie, donc ils ont fait des miracles ; mais ce ne ſont point là nos raiſonnemens.

Nous

Mais non, vous ne me ferez point une réponſe ſi déraiſonnable; vous me direz plutôt qu'il eſt bien étrange que Dieu ait tant prodigué les miracles pour convertir les Payens, & qu'il n'en faſſe point pour convertir les Incrédules.

Je

Nous croions bien que l'Etre ſuprême n'opérera jamais de miracles en faveur d'une doctrine erronée, mais nous ne penſons point qu'il en faſſe toujours pour appuier celle qui eſt vraie; nous diſons bien qu'on doit rejetter ſur l'étiquette tout prodige opéré pour établir l'erreur, mais nullement qu'on doive admettre de même ceux qu'on allégue en faveur du Chriſtianiſme: Nous diſons:

La doctrine Evangélique eſt conforme aux lumiéres de la plus pure raiſon, il n'eſt donc pas impoſſible que pour en hâter les progrès, Dieu ait donné à ceux qui l'annonçoient un pouvoir miraculeux; ils prétendent l'avoir reçu ce pouvoir, voions comment ils le prouvent, diſcutons les faits qu'ils alléguent: Je n'apperçois là aucun cercle.

Mais, dira quelqu'un, ſi avant même d'avoir examiné les miracles, j'ai jugé la doctrine vraie, à quoi me ſervent les miracles? A vous prouver que les Prédicateurs de cette doctrine n'ont pas été de ſimples ſages, mais des hommes chargez d'une miſſion céleſte: Ce ſont les avantages de cette aſſurance que dévelope ſi bien Beauſobre dans l'endroit tranſcrit ci-deſſus.

Je réponds 1°. que demander de nouveaux miracles pour croire aux anciens, c'eſt demander l'impoſſible, le contradictoire: Si Dieu en accordoit en effet à un particulier, à un peuple, à un ſiécle, n'eſt-il pas évident que tout autre particulier, toute autre Nation & tout autre ſiécle auroit le même droit de demander à Dieu la même faveur, & de faire, en cas de refus, la même plainte que vous?

Direz-vous que pour ſauver ſon impartialité, Dieu devroit les exaucer tous, c'eſt-à-dire entretenir dans chaque ville, dans chaque bourgade, dans chaque hameau une ſuite conſtante de Thaumaturges? Mais alors on verroit tant & tant de miracles qu'on ne ſauroit bientôt plus quel eſt le cours naturel des choſes, ni ce qu'on devroit honorer du nom de miraculeux; dans un ſens tout ſeroit prodige, & dans un autre rien ne le ſeroit.

J'obſerve 2°. qu'il s'en faut de beaucoup que nous aions le même beſoin de voir des miracles que les Payens & les Juifs, &

qu'ainſi nous n'avons pas le même droit à en demander.

Les Juifs avoient reçu de Dieu une loi écrite, confirmée par des miracles ; comment donc les Apôtres qui en aboliſſoient la partie cérémonielle, auroient-ils pu ſe faire écouter, s'ils n'avoient pas donné d'évidentes preuves que la même Puiſſance qui avoit ſanctionné pour un tems ces rites, les abrogeoit alors pour toujours ?

Les Payens avoient encore un plus grand beſoin de cette condeſcendance : Ils étoient coupables ſans doute de méconnoître le Dieu que tout l'Univers leur prêchoit, & de s'abandonner au crime malgré la voix intérieure qui les reprenoit au fond de leur cœur : Que de choſes cependant devoient plaider en leur faveur auprès du Dieu des miſéricordes ! Ces idoles auxquelles ils proſtituoient leur encens, ce n'étoient pas eux qui les avoient forgées ; elles régnoient depuis deux mille ans ſur la terre ; les Péres apprenoient à leurs enfans à les vénérer, ils les aveugloient, pour ainſi dire, avant même qu'ils euſſent des yeux : L'effroiable

L'effroiable corruption dans laquelle ils étoient plongez, n'étoit point non plus leur ouvrage : L'Aſie, ſéjour preſque éternel de la molleſſe, du luxe & de la débauche, perſévéroit dans ces vices depuis au moins ſix cens ans : La Gréce avoit perdu ſes mœurs depuis quatre ſiécles, & Rome avoit à peine eu ſaiſi le ſceptre & les tréſors du monde qu'elle en avoit fait hommage à la volupté : Ainſi dès le berceau les hommes reſpiroient un air infecté ; environnés par tout d'exemples de vice, ils perdoient peu-à-peu pour lui l'horreur qu'il inſpire aux ames innocentes ; l'âge des paſſions arrivoit, & avec tant d'encouragemens à les ſatisfaire, il étoit bien difficile qu'ils réſiſtaſſent toujours : Où eſt même le Sage qui oſât répondre qu'il eût ſauvé ſa vertu de tous ces écueils ?

Il étoit donc bien digne du Dieu clément & propice de compâtir à leur triſte état, & de leur faire annoncer la vérité avec des marques ſi frapantes de ſon pouvoir qu'elles ſerviſſent de contrepoids à leurs préjugez, & fixaſſent leur attention preſque malgré eux.

Eſt-ce là notre cas, Monſieur ? Avons-nous beſoin pour embraſſer l'Evangile de fouler aux pieds les préjugez de l'enfance, & de percer une nuée d'obſtacles ? Au contraire, dès le printems de notre exiſtence on nous remet cet Evangile comme la loi céleſte qui doit régler tous nos pas, on nous l'explique, on nous l'enſeigne, on nous en fait ſentir la beauté, & pour la ſentir en effet, il n'eſt pas beſoin de voir des miracles, il ſuffit de ſavoir uſer de ſa raiſon.

Pourquoi demanderois-je à voir des miracles pour admettre une Religion qui ne m'enſeigne & ne me preſcrit rien que ma raiſon n'approuve & n'admire, une Religion qui m'annonce un Dieu bienfaiſant, revêtu des qualités les plus nobles, des plus auguſtes perfections, une Religion qui m'ordonne d'aimer mes ſemblables, de vivre avec mes fréres en frére, & qui les conjure de m'aimer auſſi, une Religion ſimple & ſublime, qui ne me preſcrit rien de ſuperflu, qui ne m'accable point de cérémonies, & me permet d'uſer de tout ſans en abuſer, une Religion enfin qui

parle

parle à mon cœur, qui connoît ſes beſoins & les remplit tous, une Religion qui m'annonce une éternité de gloire, & m'appelle à vivre avec Dieu ? Ah ! Ce ſeroit pour en douter, & non pour la recevoir que je demanderois qu'on fît des prodiges (*h*).

Mais que dis-je ? On ſe plaint de ne plus voir de miracles, & nous en avons un des

(*h*) Ceci n'empêche pas que je ne ſois charmé qu'il s'en ſoit fait autrefois en ſa faveur, & que ma foi n'en acquiére une nouvelle force ; je veux ſeulement prouver que n'étant pas à beaucoup près dans des circonſtances auſſi triſtes que les Payens, nous n'avons pas le même droit à en eſpérer, & qu'à la rigueur l'excellence du ſyſtême Evangélique devroit ſuffire pour nous convaincre de ſa divinité : Voilà pourquoi Théodore de Beze étoit fondé à dire, *Non ſatis tuta fides eorum qui miraculis nituntur, la foi qui ne repoſe que ſur les miracles n'eſt pas bien ſûre :* Ce grand homme ſouhaitoit & avec raiſon que les Chrétiens acquiſſent un goût aſſez délicat du bon & du beau pour ſentir que de ſimples Philoſophes n'auroient jamais trouvé la morale & la doctrine contenues dans les livres ſaints ; mais comme on ne peut guére eſpérer que la foule des hommes parvienne jamais à ce point, on a tort de chercher à leur enlever la preuve des faits, parce qu'il vaut infiniment mieux que leur foi n'ait que cette baſe que ſi elle n'en avoit aucune.

des plus frapans ſous les yeux : Comme en effet l'ordre admirable du monde, le cours ſi régulier des ſaiſons, la ſucceſſion conſtante des jours & des nuits, la conſervation des eſpéces atteſtent clairement à qui veut l'entendre que le même Dieu qui créa le globe, en tient encore le gouvernail dans ſes mains, ainſi la ruïne effroiable de Jéruſalem, & la diſperſion des Juifs ſont un miracle toujours ſubſiſtant qui nous atteſte victorieuſement la vérité du Chriſtianiſme : Emploions quelques momens à l'examiner.

Qui l'eût dit, lorſque Jéruſalem ſervoit extérieurement le vrai Dieu, lorſque l'art & la nature avoient conſpiré pour la rendre comme imprenable, qu'elle comptoit cent mille hommes dans ſes murs, que la Judée & la Galilée pouvoient lui en fournir le double au beſoin, que l'Aſie & l'Europe fourmilloient de Colonies de Juifs brûlans de zéle pour leur Capitale, & prêts à ſacrifier leurs biens & leurs vies pour la défenſe du Temple & de leur Religion, qui eût dit qu'avant quarante ans cette Capitale ſeroit aſſiégée, priſe, brûlée, le

Temple

Temple raſé dans ſes fondemens, la Nation détruite ou vendue?

Jéſus la fit cette prédiction ſi étonnante & ſi terrible, & jamais il n'y en eut de mieux accomplie: Trente trois ans après ſa mort les Juifs ſecouent le joug des Romains, les Romains viennent les réduire; ils ſoumettent d'abord la Judée & la Galilée; ils aſſiégent enſuite Jéruſalem même, & vous ſavez avec quel ſuccès; onze cens mille perſonnes périrent ſous les débris du Temple & des remparts; cent mille furent emmenées en captivité, & vendues par toute la terre.

Ce n'eſt pas tout: La même bouche qui avoit prédit que Jéruſalem ſeroit renverſée, ſes enfans égorgez ou rendus eſclaves, & ſon Temple tellement détruit qu'il n'y reſteroit pierre ſur pierre qui ne fût démolie, la même bouche annonça encore que ce peuple atterré ſurvivroit à ſon déſaſtre, mais ſans pouvoir le réparer, que les Juifs ſubſiſteroient parmi les Nations, mais diſperſez & mépriſez, juſqu'à ce que le tems de ces Nations

Nations même fût accompli : Conſultons à préſent les événemens.

Dix-ſept ſiécles ſe ſont écoulez depuis lors, & les Juifs ſubſiſtent encore : Ils ſubſiſtent loin de leur patrie, parmi tous les peuples : Ils ſubſiſtent dans un état de foibleſſe & de dépendance que l'on a ſouvent eu la cruauté d'aggraver par de mauvais traitemens : Ils ſubſiſtent, quoique leurs deſtructeurs les Romains, & vingt autres peuples qui ont paru depuis eux, aient été ou détruits, ou confondus avec d'autres peuples : Ils ſubſiſtent, ſans que leurs fréquens efforts pour ſe relever, aient jamais pu réuſſir, ſans que leurs mauvais ſuccès aient jamais pu les anéantir. Que de ſingularitez à la fois raſſemblées ! Quel épais bandeau ne faut-il pas avoir ſur les yeux pour y méconnoître la preſcience divine, & l'accompliſſement de l'affreuſe imprécation des premiers coupables, *Que ſon ſang ſoit ſur nous & ſur nos enfans !*

Que l'Incrédule qui raiſonne, non, mais que celui qui turlupine, ridiculiſe & calomnie ſoit Jéſus lui-même, ſoit ſa Religion,

on, apprenne de cet exemple à qui il s'attaque, que celui qu'il inſulte n'en tient pas moins le ſceptre du monde, qu'il n'en jugera pas moins les mortels, & que ſelon toute apparence, les ſarcaſmes qu'on lui prodigue, délicieux dans les petits ſoupés, couteront bien cher, lorſqu'il faudra paroître au pié de ſon Tribunal.

Je reviens à vous, Monſieur, ou plutôt, je vous quitte, car cette lettre eſt déja trop longue pour y joindre mes réflexions ſur le prétendu manque de publicité de la réſurrection de Jéſus ; mais ſi vous ne pouvez venir les chercher, le premier Courier vous les portera. Je ſuis, &c.

LETTRE II. (§) à Monſieur L - -

Je paſſe, Monſieur, à votre troiſiéme objection contre les miracles : La réſurrection de J. C. n'a pas été auſſi publique que ſa mort, & ſelon vous elle devoit l'être.

(§) C'eſt celle qui dans la Table eſt comptée la Vme.

Mais pourquoi devoit-elle l'être? Je prévoi votre réponſe, & je vai tâcher de la rendre dans toute ſa force.

Le Meſſie devoit venir autant du moins pour convertir les Juifs que pour éclairer les Payens; il devoit donc faire tout ce qui pouvoit le conduire au but, & comme ſa réſurrection eût été la preuve triomphante de ſa céleſte miſſion, il devoit lui donner toute l'évidence & la publicité poſſibles: Suppoſons, par exemple, que le jour même qu'on prétend qu'il ſortit vivant du tombeau, il ſe fût rendu au grand Sanhédrin, & qu'il eût dit à ſes Juges:

" Chefs d'Iſraël, ouvrez les yeux ſur " votre crime envers moi: Je ſuis ce Jéſus " dont vous avez tourmenté la vie, & de- " mandé à grands cris la mort; mais le " Dieu de vos Péres m'a reſſuſcité, comme " je vous l'avois annoncé; les gardes de " ma tombe ont été les témoins de ma vic- " toire, & vous pouvez vous-mêmes en " contempler les preuves dans mes cica- " trices." Un tel ſpectacle eût terraſſé ſans doute leur incrédulité, le peuple eût ſuivi l'exemple

l'exemple de ſes Conducteurs, & leur converſion rendroit la nôtre preſque néceſſaire ; mais comment devenir Chrétien ſur la foi d'un événement qui n'a pu convertir ceux même au milieu deſquels on prétend qu'il eſt arrivé ?

J'ai deux réponſes à faire à cette objection.

1°. Elle porte ſur un faux principe.

2°. Elle ſuppoſe comme ſûres deux choſes également incertaines, c'eſt qu'une telle apparition eût converti le Sanhédrin, & que la converſion du Sanhédrin entraineroit celle des Incrédules modernes.

I. L'objection porte ſur ce faux principe, que Dieu doit faire abſolument tout ce qu'il peut pour amener les hommes à la vérité & à la vertu.

Si vous ne voiez pas au premier coup d'œil l'outré de cette prétention, je vous prierai, vous Théiſte, de répondre à ces deux queſtions.

N'eſt-il pas vrai que ſi chaque homme avoit joüi quelque tems du bonheur du Ciel, & contemplé de ſes propres yeux le ſort des méchans dans une autre vie, il y auroit beaucoup plus de gens de bien ſur la terre ?

Pourquoi donc le Très-Haut nous refuſe-t-il l'un & l'autre de ces ſpectacles ?

Ou plutôt, dites-moi pourquoi, au lieu de nous placer ſur cette terre impure, ſouillée de tant de crimes, arroſée de tant de larmes, où les tentations nous pourſuivent, où l'exemple du vice nous aſſiége de toutes parts, Dieu ne nous a pas logez à notre naiſſance dans ſon Sanctuaire, dans ce ſéjour auguſte où tout inſpire la vertu, où l'on n'a point de ſacrifices pénibles à lui faire, & où les hommages qu'on lui rend, ſont eux-mêmes la félicité ?

Les Théiſtes répondent à cela que ſi nous connoiſſions par intuition les ſuites de la vertu & du vice dans un autre monde, nous ne ſerions plus libres, nous ne ſerions que paſſifs, nous nous trouverions dans le cas d'un

d'un homme à qui l'on montreroit d'un côté une roue, & de l'autre un trône, en lui déclarant qu'il va périr ſur la premiére, s'il ſatisfait en ce moment ſa paſſion favorite, ou recevoir ſur l'autre les hommages de tout un peuple, s'il a la force de ſe vaincre ; aſſurément cet homme ne balanceroit pas un inſtant ; irréſiſtiblement entrainé par l'appât d'un ſceptre, & par la crainte d'une mort infame & cruelle, il ſacrifieroit ſans délibérer tant de paſſions qu'on voudroit, mais il les ſacrifieroit ſans mérite, parce qu'il agiroit ſans liberté ; il ne ſentiroit point la raiſon, la beauté de ces ſacrifices, mais ſeulement leur utilité, leur néceſſité par raport à lui ; il feroit les actions les plus vertueuſes ſans être véritablement vertueux.

Eh bien, Monſieur, voilà ma réponſe à votre objection : Dieu ne s'eſt jamais propoſé de forcer l'homme, malgré qu'il en eût, à lui obéir ; une obéiſſance ainſi arrachée n'eût honoré ni le Créateur, ni la créature ; pour qu'il y eût en nous quelque mérite à connoître la vérité, à lui rendre hommage, il faloit qu'il nous en coutât

quelque

quelque peine pour la découvrir, il faloit que nous puſſions y fermer les yeux.

Afin donc d'invalider la réſurrection de J. C. il ne ſuffit pas de dire qu'elle étoit ſuſceptible d'un plus haut degré d'évidence, d'une évidence qui auroit écraſé tout doute, & néceſſité une conviction ſubite & pleniére, puiſqu'il n'entre point dans le plan de Dieu de nous conduire de cette maniére ; il faut prouver que l'évidence qui l'accompagna ne ſuffiſoit point pour en convaincre tout eſprit droit & raiſonnable ; or c'eſt ce que nos adverſaires n'ont fait, & ne feront, je penſe, jamais.

Je n'ajoute qu'un mot ſur votre principe, c'eſt que ſi Dieu, pour nous convaincre, eſt obligé de faire abſolument tout ce qu'il peut, & ſi nous ne devons nous rendre qu'à l'évidence la plus complette qu'on puiſſe même imaginer, à une évidence qui exclue tout degré ſupérieur de démonſtration, l'Athée ſeul eſt conſéquent, & raiſonne juſte : S'il étoit un Dieu, dira-t-il, il ſauroit que je nie ſon exiſtence, il auroit compaſſion de mon aveuglement, il

ſe

ſe feroit entendre, il ſe feroit voir à moi, il réſoudroit tous mes doutes, & diſſiperoit mes ténébres ; il ne le fait pas, il n'eſt pas. La conſéquence vous paroît abſurde, concluez vous-même pour votre principe.

II. Mais il y a plus : Suppoſons le pour un moment vrai, ſuppoſons que pour s'y conformer J. C. eût fait devant les Sénateurs Juifs la comparition que vous demandez, il me paroît extrêmement douteux qu'elle les eût convertis.

Ce qui vous fait ici illuſion, comme à beaucoup d'autres, c'eſt la droiture même de votre cœur ; il vous ſemble impoſſible que vous euſſiez réſiſté à tant de lumiére, & vous avez la bonté de ſuppoſer autant de bonne foi aux Scribes & aux Phariſiens.

Mais cette ſuppoſition n'eſt-elle pas gratuïte ? Pour m'en éclaircir, je conſulte d'abord l'hiſtorien Joſéphe, & il m'apprend que ces Phariſiens étoient de maîtres fripons, qui en ſe diſant les favoris de Dieu, avoient acquis tout crédit ſur les femmes, & faiſoient trembler les Rois même, qu'ils

ſe

ſe piquoient d'être inſpirez, d'entendre mieux la loi que les autres Juifs, de connoître & d'annoncer l'avenir, mais qu'ils n'étoient au fond que fort artificieux & fort inſolens. *Antiq. L.* XVII. 3.

J'ouvre enſuite les Evangiles, & j'examine la conduite que J. C. tint avec eux; j'y vois qu'il leur déclare une guerre ouverte, qu'il les attaque par les endroits les plus ſenſibles au cœur humain, l'intérêt, le crédit, la gloire; il prouve que ces profonds Docteurs de la loi l'anéantiſſoient par leurs traditions; il apprend au peuple à n'être plus dupe ni de leurs larges phylactéres, ni de leurs longues oraiſons, ni de leurs jeunes affectés, ni de leurs faſtueuſes aumônes; il les accuſe de dévorer les maiſons des veuves, & de priver de pauvres péres des ſecours que leurs enfans auroient voulu, & pu leur donner; il les démaſque en un mot, & c'eſt tout dire pour des hypocrites; il n'y avoit plus pour eux de milieu, il faloit ſe réformer, ou perdre Jéſus.

Ils

Ils prirent le ſecond parti, & des Tartuffes ne pouvoient guéres en prendre un autre; il étoit bien difficile que des gens nourris d'encens & de flateries, conſultez juſqu'alors comme des Oracles, & vénérez comme des Saints, en poſſeſſion dès longtems de mener le peuple, & d'en impoſer aux Rois même, abandonnaſſent tant de choſes pour devenir diſciples d'un Meſſie pauvre, qui ne promettoit à ſes ſectateurs que des couronnes céleſtes, & ne parloit de combattre que l'orgueil & la volupté.

Tel eſt, Monſieur, le funeſte effet d'une dépravation extrême; elle ôte à l'ame ſon reſſort; elle la garotte des peſantes chaines de l'habitude & du préjugé; on ne met pas ſeulement en doute ſi l'on agit bien ou mal, parce que les efforts préſens, les aveux, les ſacrifices qu'il faudroit faire pour ſe corriger, épouvantent mille fois plus le coupable que la perſpective éloignée des maux que ſes vices pourront lui cauſer; il ſent qu'il n'auroit pas la force de ſe réſoudre à ces ſacrifices, il fuit un examen qui lui en prouveroit la néceſſité.

Si donc les Grands de la Nation Juive rejettérent ſans héſiter J. C, ce n'eſt pas que J. C. n'eût donné des preuves triomphantes de ſa céleſte miſſion, mais ils en détournérent conſtamment les yeux ; ils ne mirent pas un ſeul inſtant en queſtion ſi un homme qui les décrioit, pouvoit être envoié de Dieu, ils regardérent la négative comme démontrée, & procédérent en conſéquence.

La paſſion les maîtriſoit à tel point qu'elle leur fit oublier non ſeulement ce qu'ils devoient à la juſtice, mais encore le reſpect qu'ils ſe devoient à eux-mêmes : Jéſus leur aiant été livré par Judas, ils l'interrogent, le condannent, & en attendant que Pilate ait ratifié ſa ſentence, ils prennent ſur eux-mêmes le vil emploi de bourreaux, ils lui crachent au viſage, ils lui donnent des coups de poing, ils le laiſſent ſouffleter par des ſergens. *Marc* xiv. 65. *Jean* xviii. 22.

Ce qui ſuit, n'eſt pas moins horrible. C'eſt peu pour aſſouvir leur rage qu'ils aient arraché à Pilate l'arrêt de ſa mort ; c'eſt peu qu'ils l'aient fait condanner au ſupplice

ſupplice le plus lent, le plus infame & le plus cruel qu'eût encore inventé la fureur humaine, il faut, pour que leur ſatisfaction ſoit complette, il faut qu'ils repaiſſent leurs yeux du ſpectacle barbare de ſes ſouffrances, il faut qu'ils contemplent J. C. en croix, qu'ils entendent les cloux entrer dans ſes chairs, qu'ils voient ſon ſang couler goutte à goutte, qu'ils liſent ſur ſon viſage les angoiſſes poignantes qui le conduiſent au tombeau - - - Que dis-je ? Dans ces effroiables momens où l'on a compaſſion des plus affreux ſcélérats, leurs entrailles d'airain ne ſont point émues ; ils outragent, ils raillent, ils inſultent leur expirante Victime : *Matth.* xxvii. 41—43. *Marc* xv. 31. 32. *Luc* xxiii. 35. Peſés ces circonſtances, Monſieur, & vous conviendrez qu'une comparition de J. C. reſſuſcité eût été bien peu de choſe pour guérir des eſprits ſi horriblement prévenus.

C'eſt un fantôme, auroient-ils dit, s'il s'étoit préſenté à eux, c'eſt un ſpectre produit par le Démon pour nous abuſer, ou ſi J. C. en ſe laiſſant palper, manier, leur eût ôté cette défaite, ils auroient prétendu que

c'étoit un fourbe qui reſſembloit à celui qu'on avoit puni, & qui s'étoit imprimé des ſtigmates pour recueillir le fruit de la trame ourdie par J. C. & ſaiſir le ſceptre promis au Meſſie. Qui ſait même s'ils n'auroient pas cherché à le faire périr de nouveau ? S'il eſt vraiment le Fils de Dieu, auroient-ils pu dire, ce Dieu qui l'a déja ranimé, ſaura bien le reſſuſciter encore ; nous ne mettrons point autour de ſa tombe des gardes capables d'erreur ou de fraude, nous l'environnerons nous-mêmes, & s'il en ſort victorieux, nous ſerons les premiers à lui rendre hommage. *(a)* Direz-vous que pour leur complaire J. C. eût dû s'expoſer à une ſeconde crucifixion ?

Au fond, s'il n'eût falu qu'une réſurrection pour terraſſer leur incrédulité, pourquoi celles que J. C. avoit précédemment opérées, ne purent-elles même ébranler la leur ? Quand ils auroient ignoré celles du fils

(a) Ils avoient tenu des diſcours bien moins ſpécieux contre lui, comme lorſqu'ils l'accuſoient de chaſſer les Démons par un pouvoir diabolique, & de violer la loi, quand il guériſſoit des malades le jour du Sabbat.

fils de la veuve de Naïm, & de la fille de Jaïrus, ils apprirent certainement celle de Lazare arrivée, pour ainſi dire, aux portes de Jéruſalem: Quel effet produiſit-elle ſur eux? Ils réſolurent de le perdre avec J. C. (*b*).

Joignez

(*b*) Leur procédé en cette occaſion eſt très-remarquable: Ou Lazare en effet étoit reſſuſcité, ou ſa réſurrection étoit une impoſture; l'un & l'autre cas étoit trop grave pour qu'il fût permis à des Magiſtrats d'y fermer les yeux; il faloit au contraire mettre tout en œuvre pour le conſtater, ſoit afin de donner gloire à la vérité, ſi le miracle étoit réel, ſoit pour en punir les acteurs, s'il n'étoit qu'une tromperie; c'eût été là une belle occaſion de ſe défaire de J. C. & Lazare eût certainement mérité de partager ſon ſupplice, s'il s'étoit prêté à jouer avec lui une réſurrection ſimulée; cependant, le grand Sanhédrin inſtruit des bruits qui courent, n'en prend aucune connoiſſance; il veut d'abord, il eſt vrai, faire mourir Lazare avec J. C. mais peu après il ſe raviſe, il laiſſe tomber la choſe, il n'interroge pas même Lazare ou ſes ſœurs, & dans le procès qu'il intenta huit jours après à J. C. il n'en dit pas un ſeul mot: Cette conduite eſt inexplicable, en ſuppoſant le miracle ſimplement douteux; mais ſuppoſez le vrai, elle devient très-naturelle; ne voiant aucun jour à invalider le fait, les Phariſiens & les Grands durent bien ſe garder d'en entreprendre un examen juridique, qui en auroit augmenté la certitude, la publicité, & leur auroit ôté pour jamais peut-être les moiens d'immoler un homme qui reſſuſcitoit les morts.

Joignez, Monſieur, ce fait aux précédens ; ajoutez-y l'inefficacité de tous les prodiges qui accompagnérent la mort de Jéſus, & de tous ceux que ſes Apôtres opérérent enſuite, & vous conviendrez qu'il eſt bien peu probable que des gens qui réſiſtérent à tant de lumiére, ſe fuſſent rendus à une ſimple apparition de J. C. reſſuſcité.

Vous me direz peut-être ce qu'on a dit tant de fois, que tous ces prodiges ne nous ſont connus que par le canal des Apôtres, & qu'il eſt ſuſpect : Je pourrois vous ſommer de dire pourquoi, ſi leur témoignage leur valut à chacun un chapeau de Cardinal, & cent mille livres de rente, s'il ne leur attira pas au contraire des perſécutions & des maux ſans nombre : Mais je veux bien négliger tous ces avantages, & je me borne à vous demander : Les Auteurs ſacrez avoient-ils le ſens commun ?

Si vous le niez, toute diſcuſſion finit entre nous ; je n'aurai jamais le courage de prouver que des hommes qui réformérent le monde, n'étoient pas gens à mettre aux

petites

petites maiſons ; ſi vous convenez, comme j'en ſuis ſûr, qu'ils avoient du ſens & du jugement, il ne m'en faut pas davantage, votre doute eſt levé, & c'eſt votre objection précédente même qui m'en fournit la ſolution.

Vous vous plaignez en effet, Monſieur, de ce qu'après ſa réſurrection Jéſus n'en convainquit pas le grand Sanhédrin en paroiſſant devant lui ; mais, je vous prie, penſez-vous qu'il falût un génie extraordinaire aux Auteurs ſacrez pour comprendre combien une telle comparition, embellie de toutes les circonſtances qu'ils auroient voulu y joindre, eût ajouté de force à leur témoignage ? Pourquoi donc, s'ils étoient des fourbes, ne la ſuppoſérent-ils pas ?

Direz-vous que le contraire étoit trop public, & qu'ils n'auroient fait que ſe décrier ? Mais ce manque de comparition pouvoit-il être plus public que la fauſſeté de tous les prodiges qu'ils attribuérent à leur Maître ? Quoi ! Contre la notorieté publique ils oſent écrire que J. C. avoit rempli

rempli la Judée & la Galilée du bruit de ſes miracles, qu'il avoit guéri par milliers des aveugles, des ſourds, des muets, des impotens de toute eſpéce ; ils oſent ſpécifier les tems, les lieux, les perſonnes ; ils affirment que pluſieurs de ces guériſons furent opérées dans le Temple même, ſous les yeux des Docteurs & des Phariſiens ; ils raportent les converſations qu'eut J. C. à ce ſujet avec eux ; ils prétendent qu'à ſa mort la terre trembla, les pierres ſe fendirent, le ſoleil cacha ſa lumiére ; ils oſent inventer, publier tant de fables, & ils n'oſent écrire qu'après ſa réſurrection Jéſus ſe fit voir à ſes Juges ? En vérité, voilà des impoſteurs bien timides, & il faut avouer qu'ils s'arrêtent en bien beau chemin.

Diſons mieux, Monſieur, ce ne fut point par prudence que les Auteurs ſacrez ne parlérent d'aucune comparition de J. C. reſſuſcité devant le Conſeil des Juifs, mais parce qu'en effet il n'y parut point, & qu'ils n'écrivoient que ce qui étoit : Jéſus n'y parut pas, parce que le plan de Dieu n'eſt pas de nous mener bongré malgré que nous en aions à la vérité, & que toute la conduite

duite des Membres de ce Conſeil annonce en eux une inhumanité ſi grande, une perverſité ſi profonde qu'il y a tout lieu de penſer qu'une telle comparition eût été ſans fruit, peut-être même périlleuſe.

Enfin, Monſieur, en accordant, ſi vous le voulez, qu'elle eût réuſſi, qu'elle eût fait tomber le bandeau qui couvroit les yeux du grand Sanhédrin, & que tout le peuple entrainé par l'exemple de ſes Chefs, eût rendu hommage à Jéſus, penſez-vous bien ſérieuſement que ſa converſion opérât celle de nos Incrédules? Je n'y vois pour moi aucune apparence, & ſouhaiterois fort qu'on m'en dît le pourquoi.

Seroit-ce parce que les Docteurs de la loi & les Phariſiens, qui n'avoient vu J. C. que par intervalles, le connoiſſoient mieux que ſes Apôtres, & par là même auroient mieux conſtaté l'identité de ſa perſonne après ſa réſurrection que ne pouvoient le faire des gens qui avoient vêcu familiérement avec lui des années?

Seroit-ce parce que les Incrédules ont une ſi haute idée des lumiéres & des vertus de la Nation Juive, qu'ils n'oſeroient le moins du monde la ſoupçonner d'erreur ou de fraude ſur un fait de cette importance, tandis qu'ils ſemblent au contraire faire aſſaut entr'eux à qui lui prodiguera le plus de ſarcaſmes, & l'accablera de plus de dédains? (c)

Seroit-ce enfin parce qu'une ſi grande victoire ſur les préjugez alors dominans ne pourroit abſolument s'expliquer que par la réſurrection de Jéſus? Mais explique-t-on mieux ſans elle comment les Apôtres & les milliers de Juifs qu'ils convertirent,

(c) Voiez, p. e. les lettres de quelques Juifs Portugais: Je profite de cette occaſion pour remercier avec le public l'honnête & ſavant Iſraëlite qu'on en dit Auteur, d'avoir ſi bien défendu ſa Religion & ſes fréres, que je regarde comme les miens, & voudrois voir traitez par tous les Chrétiens comme tels: Ce fut en s'attendriſſant ſur leur ſort que Jéſus annonça leur ruïne. *Matt.* xxiii. 37. St. Paul eût donné ſa vie pour eux: *Rom.* ix. 3. Ces autoritez valent bien, je penſe, celle des gouvernemens qui les extorſionnent, & des particuliers, Philoſophes ou non, qui ont la barbarie de les inſulter.

rent, renoncérent à ces préjugez ? S'il en eût couté beaucoup aux Juges de J. C. d'avouer devant leurs complices qu'ils avoient demandé la mort du Meſſie, en devoit-il moins couter à ſes prémiers diſciples de mourir pour lui ? Et ſi le martyre de ceux-ci ne convainc pas nos adverſaires, eſt-il croiable qu'ils ſe rendiſſent au ſimple aveu des premiers ?

Mais après avoir briſé, (du-moins j'oſe le croire) toutes les branches de votre objection, permettez-moi, Monſieur, de faire un pas de plus, & de vous avouer que comme de tous les miracles raportez dans les Evangiles, il n'en eſt point de plus déciſif que la réſurrection de J. C. il n'en eſt point à mes yeux de plus facile à prouver.

C'eſt qu'il n'en eſt point ſur lequel les Juifs nous faſſent des aveux auſſi importans.

Ils conviennent avec nous de ces trois faits capitaux,

I°. Que J. C. fut crucifié.

II°. Que les Chefs de leur Nation, inſtruits qu'il avoit promis de reſſuſciter, mirent des gardes autour de ſa tombe.

Enfin que malgré cette précaution le corps de J. C. ne s'y trouva plus le troiſiéme jour.

Il ne reſte donc plus qu'à chercher la cauſe de cette diſparition.

Les Apôtres l'attribuent à la puiſſance de Dieu qui rapella Jéſus à la vie. Les Juifs prétendent au contraire que les gardes du ſépulcre ſe livrérent tous au ſommeil, & que les Apôtres en profitérent pour enlever le corps de leur Maître, & publier enſuite qu'il étoit reſſuſcité.

Mais ſi cette accuſation eſt abſurde, ſi elle choque toute vraiſemblance, & le caractére de tous les Acteurs, il eſt évident qu'on ne peut l'admettre, & que la réſurrection de J. C. eſt prouvée.

Or n'eſt-il pas contraire à toute vraiſemblance que des gens qui avoient abandon-

né

ne leur Maître vivant, aient affronté la mort pour posséder son cadavre ?

S'ils le croioient le Messie, ils espéroient selon ses promesses sa résurrection ; s'ils le regardoient comme un fourbe, ils devoient détester jusqu'à sa mémoire ; s'ils flotoient dans le doute, ils devoient attendre les événemens.

N'est-il pas ensuite souverainement absurde de supposer que tout un corps de soldats Romains se soit en même tems livré au sommeil, que dans le silence de la nuit, où le moindre bruit se fait entendre, où le mouvement le plus léger affecte nos sens, douze hommes environ aient pu passer au milieu de ces gardes, entrer dans le sépulcre, rouler la grosse pierre qui en fermoit l'ouverture, prendre un cadavre & l'emporter, sans qu'aucun d'eux les entendît & se réveillât ?

N'est-il pas enfin absurde au dernier excès de penser que ces gardes aient eu si peu de pudeur que d'aller déposer un fait arrivé, de leur propre aveu, pendant leur sommeil,

ſommeil, un fait qui les couvroit de honte, un fait qui, s'il eût été cru, les rendoit dignes de mort ?

C'eſt apparemment pour avoir ſenti quel amas d'extravagances renferme cette vieille accuſation des Juifs que les Incrédules n'en parlent plus guére, & que vous-même, Monſieur, ne m'en avez pas touché un mot : Il faut bien cependant que les gardes ou les Apôtres aient dit vrai, & que l'enlévement, ou la réſurrection ait eu lieu : Réfléchiſſez-y, Monſieur, je vous prie, & croiez-moi bien ſincérement, &c.

LETTRE

LETTRE VI.

De Monſieur L - - - à Monſieur - - - -

IL y a quelques mois, Monſieur, que je vous appris comment j'avois renoué mes conférences ſur le Chriſtianiſme avec votre ami Monſieur G - - - Je ſai qu'il vous en a envoié la ſuite ; en voici le réſultat.

Je reçus en ville ſes obſervations ſur les miracles en général, & ſur la réſurrection de J. C. en particulier : Frapé de ſes raiſons, je me défiai de ma premiére lecture, je repris ſucceſſivement ſes deux lettres, j'en diſcutai ſévérement toutes les parties, je conſultai nos Auteurs Déiſtes pour y puiſer de nouvelles difficultez, ou des réponſes aux preuves que je ne pouvois ébranler ; j'échouai partout, je l'avoue, & j'en rougis pour eux & pour moi.

Votre ami eut peu après occaſion de faire une courſe en ville, & il vint me voir :

Je

Je parus devant lui avec ce mauvais embarras que nous donne la vue d'un homme qui nous a convaincus d'erreur : Monſieur, lui dis-je, quand nous fûmes ſeuls, ſi vous me menez à la vérité, vous la vendez un peu cher à mon amour propre ; il n'eſt pas généreux d'avoir toujours raiſon avec ſes amis.

Mon ami, reprit-il, puiſque vous me permettez de vous donner un nom ſi tendre, loin d'aſpirer au vain honneur d'avoir toujours raiſon avec vous, je ſai qu'il eſt vingt objets de nos connoiſſances ſur leſquels je ne pourrois me meſurer avec vous, & ſerois à peine capable d'être votre diſciple ; mais ſouffrez auſſi, de grace, que je ſache mon Bréviaire un peu mieux que vous, & que faiſant de la Religion ma capitale, & preſque mon unique étude, j'en poſſéde mieux les preuves que ceux qui ſont plongez comme vous dans le tourbillon du grand monde.

Vous faites bien, repliquai-je, d'uſer modeſtement de vos avantages, qui, après tout, ne ſont pas déciſifs : Ils ſont pourtant

tant grands, j'en conviens; vous m'avez même tant de fois ſurpris par vos ſolutions que quelque ſpécieuſe que me paroiſſe encore ma derniére objection, j'ai grand' peur que vous ne trouviez quelque moien de la lever.

Vous en avez peur, me répondit-il? Vous appréhendez d'être convaincu que vous-même & vos fréres êtes plus chers à l'Etre Suprême que vous ne l'aviez penſé, qu'il a vu nos erreurs d'un œil paternel, qu'il nous a envoié ſon Fils pour nous éclairer, & nous conduire au bonheur céleſte par le chemin de la vertu? Non, Monſieur, vous n'avez point une telle crainte: Qu'elle aſſiége l'ame du Fourbe qui entaſſe des remords ſur ſa conſcience, & des écus dans ſes coffres, qu'elle tourmente le faux Philoſophe qui calomnie & bafoue cette aimable & ſainte doctrine, qu'elle atteigne le Voluptueux au milieu de ſes excès & de ſes débauches, je ne le conçois que trop bien; mais que vous, homme droit, bienfaiſant, modeſte, vous éprouviez leurs lâches fraieurs, non, Monſieur, je ne puis le croire. Tout homme

de bien doit ſouhaiter que le Chriſtianiſme ſoit vrai, le méchant ſeul peut le redouter. (*a*)

Sans

(*a*) Le trouble de la conſcience, diſoit très-bien le Docteur Bentley, peut ſeul faire ſouhaiter que tout ce qui s'appelle Religion, ne ſoit qu'impoſture : Dans cet état on furète tous les livres impies, & l'on y pille tout ce qui fait contre la Religion ; il ne s'y rencontre pas d'objection ſi mépriſable que le préjugé n'érige en raiſon : Une once dans un baſſin de la balance l'emporte ſur cent qu'il y auroit dans l'autre : Payens, Mahométans, Bonzes, Talapoins, tout ce qui témoigne contre le Chriſtianiſme, mérite créance ; tout ce qui s'allégue en ſa faveur par les Chrétiens, qui ſont pourtant les ſeuls qui puiſſent le faire, eſt rendu ſuſpect d'intérêt & de ruſe.

Mais prenez d'exactes informations de la vie & des mœurs de ces gens-là, vous y trouverez la véritable cauſe du vacarme terrible qu'ils font contre la Religion : S'ils ont de la joie, s'ils peuvent ſe divertir, ce n'eſt qu'à l'aide de l'Athéiſme, & après s'y être bien affermis : On diroit alors qu'ils ont remporté quelque grande victoire : Cela ſeroit-il naturel, ſi la Religion n'étoit pas pour eux le plus grand objet de terreur ? Quoi ! Se réjouïr de ce qu'on a perdu l'immortalité, de ce qu'on doit périr, ainſi que les brutes ? Non, cela ne ſe peut, tous les penchans du cœur humain y réſiſtent : A ce prix en effet on riroit des malheurs, &

la proſ-

Sans doute, repris-je à mon tour, & ce n'eſt pas ma faute, ſi vous vous hâtez de donner un ſens trop grave à mes expreſſions ; mais laiſſons les perſonalitez, & venons au fait.

Je croi déja vous avoir eu dit qu'autant j'admire J. C. devant ſes Juges & ſur la croix même, autant ſuis-je ſurpris, ſcandaliſé de le voir ſi abattu, ſi foible au jardin de Gethſemané ; ſon épouvante y fut telle qu'il ſua du ſang, & qu'il conjura Dieu par trois fois de le délivrer de cette heure même pour laquelle il avouoit qu'il étoit venu : De ſimples mortels ont déploié plus de héroïſme aux approches de leur martyre, & combien plus étoit-il naturel d'attendre autant de magnanimité du Fils de Dieu même ?

---

la proſpérité feroit verſer des larmes : Mais, hélas ! quand on a perdu tout eſpoir de gagner le Ciel, & qu'au delà du ſépulcre on ne voit plus que l'Enfer, que reſte-t-il qu'à crier aux montagnes de tomber ſur nous ? *Critique du diſcours ſur la liberté de penſer, XV Remarque, traduction de Monſieur de la Chapelle.*

Monſieur, me répondit notre ami, je ſuis d'autant moins ſurpris de votre objection que cette circonſtance de la vie de J. C. a fait en divers tems beaucoup de peine aux Interprêtes ; il en eſt même pluſieurs qui ne ſachant comment l'expliquer, ont rejetté ſon abattement ſur la colére de Dieu appeſantie, ſelon eux, ſur notre Sauveur comme ſur la victime qui expioit nos péchez ; mais ce n'eſt-là lever une petite difficulté que pour en faire naître une beaucoup plus grande ; comment ſe perſuader en effet que Jéſus ait jamais pu être l'objet de la colére de Dieu, lui qui en étoit la parfaite image, lui que Dieu a reconnu tant de fois ſur la terre pour ſon Bien-aimé, lui qui avoit quitté la gloire céleſte pour en rouvrir aux hommes les heureuſes routes, en rétabliſſant parmi eux les autels de la vérité & de la vertu, & en ſcellant ſes loix de ſon ſang ? Non ſans doute ; ſi J. C. mouroit pour des coupables, il n'en étoit pas moins juſte, il n'en paroiſſoit pas moins tel à Dieu ; ou plutôt, ſon immenſe charité pour le genre humain ne le rendoit que plus aimable & plus cher aux yeux du tendre Pére des hommes ; Mais ſi la ſolution

de

de ces Docteurs n'eſt pas heureuſe, elle n'eſt pas plus néceſſaire, & J. C. dans ſon agonie ne fit rien d'indigne de lui.

Il fut attriſté, nous diſent les Evangéliſtes, *il fut ſaiſi d'angoiſſe & d'effroi, il ſua même du ſang :* Mais la nature innocente ne répugne pas moins aux douleurs que la nature corrompue; ce n'eſt pas de les craindre qui nous rend coupables, c'eſt de nous y ſouſtraire en trahiſſant la vertu ; un homme n'eſt nullement condannable de frémir à l'aſpect de la queſtion qu'on lui prépare, parce que ce frémiſſement dépend de la ſenſibilité plus ou moins grande de ſes organes, & point du tout de ſa volonté ; loin qu'une vive ſenſibilité dégrade celui qui l'éprouve, elle l'éléve au contraire, lorſqu'il la ſurmonte, parce qu'elle prouve d'autant mieux ſon parfait dévouement à tous ſes devoirs, & certainement il mérite plus d'admiration, plus d'éloges que celui qui feroit préciſément les mêmes choſes, mais qui tiendroit de la nature un corps plus groſſier, plus dur, moins affecté par conſéquent des ſenſations douloureuſes.

Au lieu donc d'être frapé de votre objection, il n'eſt rien que j'admire & qui me touche plus dans le caractére de Jéſus Chriſt que cette ſageſſe douce, humaine, modeſte, qui l'éloigne également de l'oſtentation & de la roideur : Ce n'eſt point un Philoſophe ſuperbe qui diſe qu'il ſe ſuffit à lui-même ; il eſt bien aiſe au contraire de n'être pas ſeul, il prie trois de ſes diſciples de reſter & de veiller avec lui : Ce n'eſt point non plus un Stoïcien fanfaron qui ſoutienne que la douleur n'eſt point un mal, & que le ſage eſt toujours heureux ; c'eſt un homme ſenſible aux miſéres de l'humanité, qui avoue à ſes amis ſes angoiſſes, & demande ſa délivrance à ſon Pére, mais avec une douceur & une réſignation qui arrachent des larmes d'attendriſſement à quiconque ſent le grand & le beau.

Je conviens qu'il y auroit une ſorte de foibleſſe à craindre extrêmement des maux médiocres, & peut-être ſerois-je embarraſſé à vous répondre, ſi J. C. n'eût dû boire que la ciguë ; mais ce n'étoit point le ſort de Socrate qu'on lui préparoit, c'étoit celui

des

des plus vils eſclaves, & des plus grands ſcélérats ; ſa preſcience même lui devenoit alors dangereuſe, en lui faiſant mieux connoître tout ce qu'il lui faudroit endurer : " Le voici, ſe diſoit-il ſans doute à lui " même, le voici arrivé ce jour effroiable " qui éclairera mon ſupplice ; avant que " le ſoleil ſe léve, le malheureux Judas " m'aura garotté, & remis au pouvoir de " mes implacables ennemis : Jéruſalem la " cruelle demandera mon ſang à grands " cris, un lâche Gouverneur le lui accor- " dera : Fouetté, inſulté, maudit, je ſerai " ſuſpendu à un bois infame, j'y perdrai " goutte à goutte mon ſang & ma vie." Son imagination ébranlée lui fait déja entendre les clameurs furibondes de la populace, *à mort, à mort, crucifie, crucifie* ; il croit déja ſentir les coups de verges, & les cloux déchirer ſes chairs ; un friſſonnement univerſel le ſaiſit ; les ténébres qui l'environnent, l'affreux ſilence qui régne partout, ajoutent encore à l'horreur qu'excitent en lui ces ſombres images ; (*b*) réuniſſez

(*b*) Je remarquerai là-deſſus que les approches du ſupplice ſont quelquefois plus cruelles que le ſupplice même :

uniſſez tout cela, Monſieur, & loin d'être ſurpris que Jéſus ait été ému, conſterné, vous ſerez ravi au contraire de ce qu'au ſein de la détreſſe dont il étoit oppreſſé, il perſiſta dans ſon premier vœu de ſe dévouer au ſalut du monde, & ne fit aucun pas pour ſe ſouſtraire à ſon ſort.

Il n'eût tenu en effet qu'à lui d'eſſaier au moins de tromper l'attente de ſes ennemis; il étoit hors de Jéruſalem; on étoit dans la pleine lune, & quand on craint le ſupplice, on ne craint pas de marcher de nuit:

---

même: Lors en effet qu'il a commencé, l'ame toute abſorbée par le ſentiment actuel de ce qu'elle ſouffre, n'a pas la force de penſer à ce qui lui reſte à ſouffrir; elle n'endure préciſément que le degré de douleur que chaque inſtant lui aporte, & ce degré eſt encore adouci par l'attente d'une mort prochaine: Mais lorſqu'on voit, pour ainſi dire, tous ſes maux en bloc, on les éprouve en quelque ſorte tous à la fois, & cette perſpective jette quelquefois l'ame dans des angoiſſes inexprimables, pires de beaucoup que le trépas même: On a vu, par exemple, des malheureux tellement affectés d'avance de la mort tragique qu'ils devoient ſubir que leurs cheveux en blanchirent dans l'eſpace d'une ſeule nuit, ce qu'on ne dit pas qui ſoit arrivé à perſonne dans le tems même qu'on l'exécutoit.

nuit : Qui ſait même ſi cette idée ne s'offrit pas à J. C. & ſi la peine qu'il eut à la repouſſer, n'ajouta pas à ſon trouble ? Les Auteurs Sacrez nous aſſurent qu'il a été tenté comme nous en toutes choſes, & il eſt peu vraiſemblable que cette reſſource lui ait échapé.

Mais qu'il l'ait ignorée ou vue, il n'en fit point uſage ; il reſta ferme ſur le bord du précipice où il ſe voioit près d'être jetté, & n'eut recours qu'à Dieu pour s'en garantir.

Sa priére ne fut pas même une demande abſolue ; il ſentit que dans l'émotion où il ſe trouvoit, il pouvoit juger mal des choſes, & ſolliciter une grace indiſcréte ; il s'en remet donc à la déciſion de ſon Pére ; *S'il eſt poſſible*, lui dit-il ; *que votre volonté ſe faſſe, & non pas la mienne :* Si ce n'eſt pas là le ſublime de la piété, je ne ſai où il faudra le chercher.

Je ſens cependant très-bien que ce ſublime n'eſt pas de nature à tomber dans l'eſprit d'aucun impoſteur ; ſi les Evangé-

liſtes en avoient été, ils ſe ſeroient bien gardez de nous parler de la ſcéne de Gethſemané, de la conſternation de leur Maître, & de l'indigne ſommeil auquel eux-mêmes ſe livrérent dans ces cruelles circonſtances ; ils auroient plutôt mis dans la bouche de J. C. des diſcours empoulez ſur le mépris de la vie, tels que les plus chétifs faiſeurs de romans en ſavent ſi bien prêter à tous leurs Héros, & ce ton magnanime eût été d'autant mieux cru de la part de J. C. qu'il le ſoutint juſques à ſa mort.

C'eſt une choſe bien remarquable en effet que ce Jéſus effraié, tremblant avec ſes Apôtres, n'eut pas plutôt vu paroître Judas & ſes ſatellites qu'il reprit toute ſa premiére grandeur, & ne la quitta qu'en quittant la vie : Libre, il avoit éprouvé quelques foibleſſes innocentes d'un fils de l'homme ; arrêté, condanné, puni, il n'eſt plus que le Fils de Dieu.

Il entend arriver l'Apôtre Apoſtat & ſa ſuite ; loin de fuïr, ou de ſe cacher, *qui cherchez-vous*, leur dit-il avec dignité ? Judas l'aborde & le baiſe pour indiquer à

ſes

ſes gens leur proye : *Mon ami*, lui dit Jéſus, *eſt-ce ainſi que vous trahiſſez le fils de l'homme par un baiſer ?*

Un diſciple tire l'épée, & bleſſe Malchus ; Jéſus guérit la playe, & tanſe celui qui l'a faite ; il ſe livre ſans réſiſtance à ceux qui viennent le prendre, & ne ſtipule que la liberté de ſes chers diſciples (*c*).

On l'améne devant le grand Sanhédrin, qui trouve bien de faux témoins contre lui, mais ne peut trouver de faux témoignage ſuffiſant pour le condanner : Enfin Caïphe le ſomme de déclarer par ſerment s'il eſt le Chriſt, le Fils de Dieu : *Vous l'avez dit*, répond Jéſus ; *je vous déclare même que vous verrez le Fils de l'homme aſſis à la dextre toute puiſſante de Dieu, & venir ſur les nuées du Ciel.* Quelle grandeur ! Quelle majeſté ! Loin de nier ce qu'il eſt,

(*c*) Ce fut probablement pour être plus ſûr de l'obtenir qu'il frapa Judas & ſes Archers d'une telle fraieur à leur arrivée qu'ils tombérent à la renverſe : Jéſus voulut par là leur faire comprendre qu'ils ſeroient bien foibles contre lui, s'il eût eu deſſein de ſe prévaloir de ſes forces.

il s'annonce comme le Juge futur de tous les mortels, & du Tribunal même à la merci duquel il ſe trouve: Eſt-ce là le ton des Mardochai, & des autres faux Meſſies?

On le condanne à mort comme blaſphêmateur, & la ſoldateſque inſolente l'emméne dans le veſtibule; c'étoit-là qu'avoit pénétré St. Pierre pour voir la ſuite des événemens; on le reconnoît pour l'un des ſectateurs de Jéſus, on le lui reproche, il le nie; Jéſus qui d'un mot eût pu le confondre, ſe tait; à la troiſiéme fois même qu'il s'entend renier par le lâche diſciple, il ne le punit que par un regard, & ſans doute par un regard de compaſſion.

Mais le ſceptre avoit été ôté à Juda; ſoumis à Rome, ainſi que tant d'autres peuples, les Juifs pouvoient bien prononcer des ſentences de mort, mais ne pouvoient les exécuter ſans l'aveu de leur Gouverneur; dès le matin donc le grand Sanhédrin fait amener Jéſus au Prétoire, l'accuſe devant Pilate de pervertir la Nation, d'empêcher de paier le tribut à Céſar, d'aſpirer

d'aſpirer même à la roiauté, & finit par demander ſon ſupplice : Jéſus ne daigne pas même ſe juſtifier de crimes, qui, s'il les eût commis, auroient été trop publics pour n'être pas très-notoires : Le Gouverneur qui n'avoit jamais vu tant de ſang-froid dans un accuſé en danger de mort, ſoupçonne ſes accuſateurs de paſſion, & lui demande à part s'il eſt bien le Roi des Juifs : *Mon régne n'eſt point de ce monde*, lui répond Jéſus : *Si mon régne étoit de ce monde, j'aurois des ſoldats qui auroient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs, mais mon régne n'eſt point d'ici bas :* Comme s'il eût dit : Ne ſentez-vous pas l'abſurdité palpable de l'accuſation qu'on m'intente ? Un homme qui aſpire au trône, léve des troupes, excite des ſéditions, met tout en œuvre au moins pour conſerver ſa liberté ? Où ſont donc mes armées ? Où ſont mes ſoldats ? Quelle bataille ai-je livrée ? Quelle ville, quelle bourgade ai-je excitée à la revolte ?

Le Gouverneur qui en effet n'avoit jamais ouï dire que Jéſus eût troublé le gouvernement, paroît frapé de cette apologie, & il

il l'eſt d'autant plus qu'il connoiſſoit trop bien les diſpoſitions ſecrettes des Juifs pour ne pas ſe défier beaucoup du grand zéle qu'ils affectoient pour les intérêts de Céſar; mais comme en aſſurant que ſon régne n'étoit pas de ce monde, Jéſus donnoit à entendre qu'il en poſſédoit un de quelqu'autre eſpéce, Pilate lui demande encore s'il eſt Roi: Jéſus qui venoit de prévenir l'équivoque, ne fait point myſtére de ſa dignité: *Oui*, répond-il avec nobleſſe, *vous l'avez dit, je ſuis Roi, je ſuis né pour cela, je ſuis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité; tout ami de la vérité écoute ma voix.* Pilate tient alors la clé de l'énigme; il comprend que Jéſus annonce une nouvelle doctrine, une doctrine qui fait des progrès, & que c'eſt moins à l'autorité de Céſar qu'à la conſervation de leur propre crédit que les Prêtres Juifs veulent l'immoler; mais comme toutes leurs queſtions religieuſes le touchoient fort peu, dès que le pouvoir du Prince n'y étoit pas compromis, il regarde Jéſus comme juſtifié, & veut le renvoier comme tel: La cabale des accuſateurs s'y oppoſe; Pilate croit

croit calmer leur rage en l'aſſouviſſant en quelque degré ; il fait fouetter Jéſus, & le leur montre déchiré de playes pour émouvoir leur compaſſion ; les clameurs redoublent au contraire, & l'on demande ſa crucifixion : *Crucifiez-le vous-mêmes*, dit le Gouverneur, *car pour moi je ne trouve aucun crime en lui :* On accepte l'offre avec joie, & l'on lui déclare que leur loi condanne Jéſus à périr, parce qu'il ſe dit le Fils de Dieu : A ce mot, les ſcrupules de Pilate augmentent ; il craint d'abandonner aux Juifs quelqu'un de ces demi-Dieux ou Héros dont la Mythologie Payenne comptoit un ſi grand nombre ; il rentre dans le Prétoire avec l'accuſé, & lui demande d'où il eſt ; comme la patrie de Jéſus ne faiſoit, ni ne pouvoit faire un crime, il ne répond point à cette queſtion : *Vous vous taiſez*, reprend Pilate ſurpris ; *Ignorez-vous que j'ai le pouvoir de vous condanner, ou de vous abſoudre ? Vous n'en auriez point ſur moi*, lui répond l'Envoié Céleſte, *s'il ne vous étoit donné d'enhaut ; c'eſt pourquoi celui qui m'a livré à vous, eſt plus coupable que vous :* Chaque mot que diſoit Jéſus, augmentoit l'embarras & l'étonnement de ſon Juge ; jamais

il

il n'avoit entendu d'accuſé tenir ce langage & montrer pareille équité ; ſon deſir de le ſauver s'en accroît, mais ce deſir n'eſt en lui que le ſouhait d'une ame foible, & non l'effet de cette magnanimité qui porte un vrai Magiſtrat à s'expoſer à tout, plutôt que de ſigner une ſentence injuſte : Pilate répugne bien à verſer le ſang innocent, mais il répugne encore davantage à courir, pour le ſauver, le moindre péril ; c'eſt par là que les Juifs l'attaquent enfin, & le prennent : Si vous relâchez celui-ci, lui crient-ils, vous trahiſſez les intérêts de l'Empereur, car quiconque ſe fait Roi, eſt ennemi de Céſar : Il frémit à l'idée d'encourir les ſoupçons du ſombre Tibére, & content de la petite cérémonie de laver ſes mains devant tout ce peuple, comme ſi elle eût pu effacer ſon crime, il livre le Juſte.

Ce Juſte ne ſe plaint point, ne murmure point ; il prend ſa croix en ſilence, & marche au Calvaire : Quelques femmes l'y ſuivent en arroſant ſes pas de leurs larmes ; *ne pleurez point ſur moi*, leur dit-il, *mais pleurez ſur vous & ſur vos enfans :* Le ſort affreux qu'il

qu'il va ſubir, n'abſorbe point toutes ſes penſées, il en prévoit encore le châtiment terrible, & cette idée auſſi fait ſaigner ſon cœur.

Il arrive au lieu du ſupplice; on l'éléve ſur le bois infame, on l'y cloue, & les douleurs les plus aiguës conſument ſa vie: *Mon Pére*, s'écrie-t-il, *mon Pére, pardonnez-leur, car ils ne ſavent ce qu'ils font.*

Rien ne peut épuiſer ſa bonté céleſte, ni lui faire oublier ſa grandeur & ſa dignité: Il ne répond rien aux Juifs qui l'inſultent, ni au brigand qui le raille, mais il promet le Ciel au malfaiteur qui l'invoque: Il apperçoit St. Jean au pié de ſa croix, il le charge de ſervir de fils à Marie, & d'eſſuier les pleurs de cette tendre Mére.

Enfin le terme heureux de ſes combats approche, les ombres de la mort l'environnent, tout eſt accompli: Il a fourni la grande carriére d'un Légiſlateur envoié du Ciel; il a combattu l'erreur, & démaſqué l'hypocriſie; il a prêché toutes les vertus,

& s'en eſt montré le parfait modéle ; il a jetté les fondemens de l'empire de la Vérité, & les a ſcellés de ſon ſang ; il ne lui reſte plus qu'à mourir comme il a vêcu, ſans oſtentation, ſans foibleſſe : *Mon Pére*, s'écrie-t-il, *mon Pére ! Je remets mon eſprit entre vos mains*, & il expire.

Quelle ſimplicité, mais en même tems quelle ſublimité dans ce peu de paroles ! Non, Monſieur, non, ce n'eſt pas ainſi que meurent les fourbes ; ce n'eſt pas ainſi qu'ils parlent à Dieu, à leurs ennemis, à leurs Juges, à tous ceux qui les environnent : Ils ont du courage pour braver la mort à la tête de leurs bataillons, ils n'en ont point pour ſubir un ſupplice infame ; pour peu qu'il leur reſte d'eſpoir de l'éviter par des aveux, ils font tous ceux que l'on deſire ; ils les font même ſouvent ſans cela pour ſe ſoulager du poids importun d'un maſque qui ne peut plus leur ſervir à rien ; on entend la voix terrible de la conſcience, lorſqu'on ne peut plus prêter l'oreille à celle de l'ambition, & c'eſt une choſe inouïe dans les annales du monde qu'un faux Prophête

phête ait ſur l'échaffaud perſévéré dans ſon impoſture ; condanné par les hommes, on tâche de fléchir le Juge Suprême, & lorſqu'on n'a plus de reſſource qu'en ſa clémence, on rend hommage à la vérité.

Ici votre ami ſe tut : Les grandes ſcénes qu'il venoit de me faire paſſer en revue, m'avoient tellement affecté, & m'abſorboient ſi fort encore que je fus quelques momens ſans pouvoir parler : Monſieur G - - - le vit dans mes yeux, & n'entreprit point d'accélérer ma réponſe : Enfin comme un homme qui ſort d'une extaſe, quels tableaux, lui dis-je, Monſieur, m'avez-vous tracez ? Inſenſé, - - - je croiois avoir ſenti tout ce que la mort de J. C. eut de beau, je n'en connoiſſois pas la dixiéme partie : Vous en avez beaucoup dit, vous en avez laiſſé beaucoup plus à dire : Je ne m'étonne plus que St. Paul ne voulut connoître que J. C. crucifié, c'eſt que jamais il n'a été ſi auguſte : C'eſt de ſa croix que partent les heureux rayons qui deſſillent enfin mes yeux ; toutes vos autres preuves n'opéroient en moi qu'une conviction froide & len-

te, celle-là me terraſſe, m'accable, m'entraine: - - - Non, jamais homme n'eſt mort comme celui-là; jamais un ſimple mortel n'eût ainſi terminé ſa courſe - - - - Je me rends, Monſieur, & je me rends charmé de ma défaite: J'ai cultivé juſqu'à préſent la vertu, parce qu'elle me paroiſſoit belle, reſpectable, aimable, parce qu'elle ſeule donnoit à l'homme un prix à mes yeux, parce qu'elle ſeule pouvoit m'ouvrir les portes du ſéjour céleſte, l'objet conſtant de mes eſpérances; je la cultiverai encore pour plaire à Jéſus; il eſt mon Sauveur & mon Maître: Veuille-t-il entendre le vœu que je fais de le prendre dès aujourd'hui pour modéle! Veuille-t-il me donner la force de l'accomplir! Et vous, Monſieur, recevez mes remercimens les plus vifs de l'ineſtimable ſervice que vous m'avez rendu, le plus grand ſans doute de tous les ſervices qu'un homme puiſſe recevoir d'un homme, celui d'avoir ouvert mes yeux aux lumiéres ſacrées de la Révélation. Monſieur G - - - ſe jetta lors à mon cou, me ſerra fortement contre ſa poitrine, & me quitta ſans pouvoir parler: Je n'éprouvai

de

de ma vie une émotion ſi délicieuſe; il me ſemble ſentir encore ſon cœur palpiter & ſe preſſer contre le mien, & ſes larmes couler ſur mes joues. Je lui voue un attachement auſſi tendre que l'eſt ma gratitude envers vous, Monſieur, à qui je dois ſa connoiſſance: J'ai l'honneur d'être, &c.

SERMON

SERMON

SUR LA

REVOCATION de l'EDIT de NANTES.*

GENES. *Ch.* L. *v.* 20.

Vous l'aviez penſé en mal contre moi, mais Dieu l'a penſé en bien.

MES FRE'RES,

QUOIQUE le Prophête Iſaïe eût raiſon de dire que *Dieu eſt un Dieu qui ſe cache* (*a*), c'eſt-là pourtant une de ces véritez qu'il ne faut pas preſſer rigoureuſement, & qui admettent d'heureuſes exceptions : *Dieu ſe cache* fréquemment ſans doute, il nous dérobe ſouvent la marche de ſa Providence, il expoſe les plus juſtes même à des épreuves qui confondent nos foibles

* Prononcé à Londres dans l'Egliſe Françoiſe de la Patente Soho le jour du jeûne anniverſaire 23 Octobre 1770.

(*a*) *Eſaïe* xlv. 15.

foibles lumiéres, il nous conduit, en un mot, *par la foi & non par la vue* (*b*); mais pour ſoutenir cette foi, dont il connoît, hélas! toute l'infirmité, il a quelquefois auſſi la condeſcendance de diſſiper le nuage qui nous voiloit ſa bonté, & de nous prouver par de grands exemples que *tout* enfin *contribue au bien de ceux qui l'aiment & l'honorent* (*c*): Le Patriarche Joſeph en particulier en fit autrefois la plus douce expérience: Arraché du ſein du plus tendre Pére, vendu par des fréres barbares, calomnié par ſa Maîtreſſe, jetté par ſon Maître dans une priſon, long-tems même oublié par l'ingrat Echanſon, il vit enfin que tous ſes malheurs avoient été autant de pas qu'il avoit faits ſans le ſavoir vers la gloire; il s'aſſit à côté du trône, & gouverna l'Empire où il avoit été acheté.

Mais ce qu'il diſoit avec tant de juſtice à ſes fréres, l'Egliſe Chrétienne n'eſt pas moins fondée à le dire à ſes ennemis: *Vous l'aviez penſé en mal contre moi, mais Dieu l'a penſé en bien.*

C'eſt

(*b*) II. *Cor.* v. 7. (*c*) *Rom.* viii. 27.

C'eſt ainſi qu'en martyriſant les Apôtres, & les premiers hérauts du Chriſtianiſme, les Juifs & les Payens ſe flatoient de le noier dans leur ſang, & ne firent que leur fournir le moien d'établir invinciblement ce qui ſuffit pour trancher la queſtion, leur candeur & leur bonne foi.

C'eſt ainſi que l'endurciſſement obſtiné des Juifs, en autoriſant Dieu à prolonger leur châtiment, nous conſerve une preuve extrêmement frapante de la divinité de ces Evangiles, qui déclarent que leur diſperſion durera autant que leur incrédulité.

Mais c'eſt ſur-tout dans l'événement qui nous raſſemble aujourd'hui que je vois briller la vérité conſolante qu'exprime mon texte: Oui, M. F. cette cataſtrophe fatale à tant de familles, ce lugubre ſujet de tant de lamentations & de larmes, cette occaſion funeſte de tant de ſcandales & d'apoſtaſies, la révocation de l'Edit de Nantes, en un mot, a été utile à l'Egliſe, elle lui a fait beaucoup plus de bien que de mal, & c'eſt à vous en convaincre que nous deſtinons ce diſcours.

Pour

Pour cet effet, nous vous prouverons avec la grace de Dieu quatre choſes,

I°. Que la révocation affermit les Proteſtans dans leur ſéparation de Rome.

II°. Qu'elle fut avantageuſe au grand nombre des perſécutez.

III°. Qu'elle préſerva ce Roiaume du joug du Papiſme.

IV°. Enfin qu'elle augmenta les forces des Puiſſances Proteſtantes.

Voix de la chair & du ſang, gardez une fois le ſilence, & toi, mon Dieu, qui prends les méchans dans leurs propres piéges, & les bats avec leurs iniquitez, rends-moi digne aujourd'hui d'expliquer à ton peuple la marche auguſte de ta Providence, & de lui apprendre à ſe confier en tout tems en toi! Amen.

I°. J'ai dit M. F. que la révocation de l'Edit de Nantes affermit les Proteſtans dans leur ſéparation de Rome: Il

eſt ſans doute étrange qu'ils euſſent quelque part beſoin d'un tel antidote : Qu'une Egliſe en effet qui rend à un morceau de pâte les honneurs divins, qu'une Egliſe qui dévoue à la deſtruction tous ſes adverſaires, & qui pour l'opérer plus facilement, briſe le plus fort lien de la ſocieté humaine, & diſpenſe des ſermens que l'on leur a faits, qu'une Egliſe enfin qui a vendu tant de fois à deniers comptans l'abſolution des plus grands crimes, & même la permiſſion d'en commettre, que cette Egliſe, dis-je, conſerve ſon empire ſur ſes ſectateurs en leur interdiſant l'uſage de leur raiſon & la lecture des Livres Sacrez, cela ſe conçoit encore ; mais que des gens aſſez heureux pour avoir ſecoué cet infame joug, s'y ſoumettent de nouveau, c'eſt véritablement ce qui paroît d'abord incroiable. Tel eſt cependant l'excès de la foibleſſe humaine que malgré toutes ces raiſons une foule de Réformez en France étoient il y a près d'un ſiécle demi-Catholiques : Les perfidies du XVIe. ſiécle étoient oubliées ; un Prélat qui paſſoit pour l'Oracle du Clergé François, avoit fait du Papiſme un portrait ſi flaté que la moitié de ſes taches

ne

ne paroiſſoit plus, & que la teinte des autres étoit extrêmement affoiblie ; on interpelloit le beau nom de la charité Chrétienne ; les Catholiques, diſoit-on, font des pas vers nous, n'en ferons-nous pas auſſi quelques-uns vers eux ? Ces Sophiſmes avoient déja ſéduit bien des gens ; pluſieurs autres chanceloient encore, & l'on ne ſait juſqu'où eût pu aller cette déſertion ſans l'événement à jamais célébre dont ce jour eſt l'anniverſaire.

Heureuſement, M. F. le Papiſme ſe laſſa bientôt de cette maniére lente de conquérir ; enflé de ſes premiers ſuccès, il crut qu'il n'avoit plus qu'à fraper un grand coup pour conſommer ſa victoire, que la terreur acheveroit en un jour ce que l'argent, les penſions, les ſéductions, les promeſſes avoient commencé, & il caſſa l'Edit de Nantes.

J'ai dit heureuſement, M. F. & je vous ſupplie de ne pas entendre ce terme comme ſi j'étois peu ſenſible à tout ce que cette révocation eut d'affreux : Et comment n'en ſerois-je pas vivement touché, ſi plu-

ſieurs Catholiques même en furent révoltez, & facilitérent à nos Péres les moiens d'échaper à leurs perſécuteurs? O Temples de mon Dieu qui tombâtes alors ſous leurs mains fanatiques! Ce même Dieu m'eſt témoin combien je ſuis *attaché à vos pierres même (d)*, & que le plus touchant des ſpectacles pour moi ſeroit de vous voir ſortir de vos cendres. Mais en gémiſſant ſur leur chûte, en déplorant le ſort de tant de victimes de cette longue tempête, qui pour avoir préféré les loix du Maître du monde à celles de leur Roi terreſtre, furent condannées à paſſer leurs jours ſéparées de ce qu'elles avoient de plus cher, dans les couvens, dans les priſons, ſur les galéres, ou périrent même ſur les échaffauds, permettez-moi d'ajouter, M. F. que le parti Catholique fut trompé dans ſes eſpérances, & qu'au lieu de réunir les Proteſtans de France à l'Egliſe, il les affermit dans leur ſéparation.

Qu'eût-il pu dire en effet pour juſtifier la révocation de l'Edit? Eût-il allégué que le

(*d*) Pſ. cii. 15.

le Roi qui l'avoit donné, avoit excédé en cela les bornes de ſa puiſſance ? C'eût été dire que ce bon Prince n'avoit pas eu droit d'être le Pére & le bienfaiteur d'un grand nombre de ſes ſujets, & de ſujets à qui il devoit principalement ſa couronne : Eût-il prétendu que l'Edit ne devoit ſubſiſter qu'un tems ? Mais les Lettres Patentes qui le ſanctionnérent, le déclarérent perpétuel & irrévocable : Eût-il dit qu'il étoit trop favorable aux Réformez ? Mais en ſuppoſant un moment que les places de ſureté qu'il leur accorda, fuſſent une faveur dangereuſe, ces places de ſureté leur avoient été enlevées, & quant à la liberté de conſcience qu'il leur aſſura, c'étoit là beaucoup moins leur accorder une grace que leur laiſſer un privilége qu'ils avoient reçu de Dieu même, & dont perſonne au monde n'avoit droit de les dépouiller : Les accuſoit-il enfin d'avoir par leur conduite excité l'orage qui les écraſa ? Mais l'Edit de révocation ne ſuppoſe rien de pareil, & s'il l'avoit ſuppoſé, ce n'eût été qu'une injuſtice de plus : Les Réformez avoient été conſtamment fidéles à l'Etat ; ils l'avoient été ſous la minorité de Louis XIV. même,

où

où tant de Catholiques s'étoient ſoulevez, & ce Prince lui-même devenu majeur leur en avoit rendu le témoignage honorable.

Mais ſi l'Edit de Nantes étoit auſſi légal qu'il en fut jamais, ſi ſuivant l'intention expreſſe du Légiſlateur il devoit être éternel, ſi les conditions en étoient équitables, ſi ceux dont il aſſuroit le ſort, n'avoient rien fait pour s'en rendre indignes, il étoit dès lors démontré que ſon abrogation étoit une injuſtice, & une injuſtice criante.

Et comme c'étoient d'un côté les Evêques, & de l'autre les Jéſuïtes qui la ſollicitérent & l'obtinrent, on vit alors avec éclat la fauſſeté de tous les portraits fardez qu'on avoit faits de cette Egliſe, on vit que le Papiſme étoit toujours le même, qu'il étoit toujours cette Religion ſanguinaire qui prononce anathême contre tous ceux qui ſe ſouſtraiſent à ſon joug, & compte pour rien les parjures & les plus grands crimes pour les perdre ou les aſſervir : On vit que le même eſprit infernal qui dans les ſiécles antécédens avoit proſcrit les Vaudois & les Albigeois, érigé l'affreux Tribunal de l'Inquiſition,

quiſition, allumé les buchers de Jean Hus & de Jérome de Prague, exécuté les maſſacres de Mérindol & de la St. Barthelemi, régnoit encore dans ſon ſein ; on vit, en un mot, le Papiſme ſous ſa vraie forme, & dès-lors il fut abhorré : Ceux même de nos Péres que la violence ou la fraieur des tourmens portérent à abjurer, n'en déteſtérent que plus ſa tyrannie au fond de leur cœur, & profitérent de la premiére occaſion pour s'y dérober ; beaucoup d'autres plus généreux & plus fermes aimérent mieux tout ſouffrir & tout perdre que d'embraſſer une Religion qui ſe ſervoit de Dragons pour Apôtres, & de chaines & de gibets pour ſes argumens.

II°. Mais s'il eſt vrai qu'à ce premier égard le mal que Rome avoit voulu faire à l'Egliſe, ſe tourna en bien, peut-on dire de même que la perſécution ait été utile au grand nombre des perſécutez ? Oui, M. F. & pour le prouver, je les diviſe en quatre claſſes, ceux qui s'expatriérent, ceux qui reſtérent dans le Roiaume, les Martyrs & les Apoſtats : Je dis enſuite que la perſécution fut utile aux trois premiéres claſſes plus nom-

nombreuſes ſans comparaiſon que la quatriéme.

I°. M. F. la perſécution fut utile à ceux qui s'expatriérent : Ne diſſimulons point ici les déſavantages de l'expatriation ; c'eſt toujours beaucoup que de quitter ſon pays ; on tient par tant de liens aux lieux qui nous ont vu naître, aux lieux où l'on a goûté les premiéres douceurs de la vie, les premiéres étreintes de la ſenſibilité & de l'amitié, qu'une ame honnête ne les rompt jamais ſans quelque effort & quelque chagrin ; les Réfugiez quittérent de plus un pays riant, floriſſant, fertile ; ils y laiſſérent la plupart une portion de leur fortune, & pluſieurs leur fortune entiére ; & ſans doute ils eurent beſoin d'un aſſez haut degré de vertu pour ſe réſoudre à ces ſacrifices.

Mais s'ils eurent le noble, le généreux courage de les faire, ils en reçurent bientôt le prix magnifique ; l'un des plus doux fut ſans contredit l'eſtime, l'accueil, la compaſſion fraternelle & tendre qu'ils trouvérent dans tous les pays où ils portérent leurs pas ; on écoutoit avec intérêt

le

le récit des malheurs qu'ils avoient éprouvez, des périls qu'ils avoient courus ; on eſſuioit leurs larmes, on les conſoloit, on les ſoulageoit, on les forçoit de dire avec attendriſſement : Nos compatriotes nous ont traités en ennemis, & nos ennemis nationaux nous traitent en fréres.

Induſtrieux, actifs, laborieux, la plupart reprirent avec zéle les arts & le commerce dans leſquels ils étoient verſez ; ils y eurent de très-grands ſuccès, & ſe trouvérent bientôt la plupart plus aiſez, plus riches dans leur nouvelle patrie qu'ils ne l'avoient jamais été dans l'ancienne.

Au lieu que dans celle-ci ils étoient ſoumis à un deſpotiſme réel caché ſous les formes de la monarchie, dans la plupart des lieux où ils s'établirent, ils acquirent au contraire la liberté politique, & purent aſpirer à tous les emplois dont la porte en France leur étoit fermée.

Enfin au lieu qu'avant même la révocation de l'Edit, ils n'avoient jamais joui qu'en tremblant des priviléges qu'il leur

accordoit, & voioient chaque jour miner l'édifice qu'on abattit enfin à coups de tonnerre; dans leur patrie adoptive ils trouvérent au contraire plus que l'Edit de Nantes, ils trouvérent leur Religion profeſſée par le Souverain, & protégée de tout ſon pouvoir; plus de curés, de moines, de délateurs, d'intendans à craindre; tranquilles à l'ombre du trône, ils célébrérent leurs fêtes ſolennelles comme de véritables fêtes; les époux, les enfans, les péres ſe diſoient en s'embraſſant, & en s'arroſant des plus douces larmes: Béni ſoit Dieu qui nous a délivrez du joug de l'idolâtre Egypte; nous le ſervirons déſormais ſelon nos lumiéres; perſonne ne nous pourra ſéparer.

O liberté, précieuſe liberté de conſcience! Qui pourroit en effet aſſez te priſer? Sans toi, tous les autres avantages ſe flétriſſent & s'évanouïſſent; avec toi, l'eſclavage même devient en quelque degré ſupportable; mais qu'on oſe en quelque maniére enchainer mon intelligence, qu'on oſe contraindre ma bouche à prononcer des mots que mon cœur abhorre, qu'on me réduiſe à l'alternative affreuſe ou de

perdre

perdre mon ame en reniant la vérité, ou de perdre ma vie en la profeſſant, c'eſt là ſans contredit dans ceux qui l'ordonnent le chef-d'œuvre de la tyrannie, dans ceux qui l'éprouvent le comble de l'infortune, & pour ceux qui ont le bonheur de s'y dérober, la plus douce des conſolations.

Les Réfugiez en jouïrent, M. F. de cette conſolation ineffable; & ſans doute elle eût ſuffi ſeule pour les dédommager à leurs propres yeux de tout ce qu'ils avoient perdu; mais que dirons-nous des Proteſtans qui reſtérent en France? Loin de leur être favorable, la révocation fut pour eux le germe de tous les maux; privez de la pâture de vie, privez de Paſteurs, de temples & de culte, ils tombérent les uns dans une craſſe ignorance, les autres dans l'indifférence, pluſieurs même dans le fanatiſme: Hélas! Leur lâcheté, ou la crainte de perdre leurs biens qui les empêchérent de ſuivre leurs fréres, pouvoient-elles porter d'autres fruits?

Mais ce que la prudence humaine n'eût jamais prévu, cet orage ſi fatal aux Péres

fait aujourd'hui la ſureté des enfans: Si l'Edit de Nantes ſubſiſtoit encore, on l'abrogeroit peut-être, parce qu'on ne s'attendroit pas aux pertes cauſées par ſa caſſation, & que les hommes ne s'inſtruiſent guére que par leur propre expérience; mais il y a quatre vingt cinq ans que l'Edit n'eſt plus; on a eu le tems de ſentir l'imprudence qu'on avoit commiſe, & quoiqu'on ne l'ait point réparée, on permet à nos fréres d'avoir des Miniſtres, on tolére leurs aſſemblées, dans quelques endroits même ils ont des eſpéces, de Temples: A Dieu ne plaiſe cependant que je les approuve de ſe fier à cette bonace; l'eſprit de tolérance du Miniſtére actuel peut aiſément changer, l'eſprit perſécuteur du Papiſme ne change jamais.

Je ne vous ferai pas, M. F. l'injure de vous prouver fort au long que la révocation fut utile à ceux-même qui perdirent dans cet orage ou la vie, ou la liberté: Si jamais l'homme en effet paroît ſous un coup-d'œil reſpectable, c'eſt lorſqu'il immole à la vérité ce qu'il a de plus précieux, & il mériteroit encore cet éloge, quand ce ſeroit

roit à l'erreur qu'il feroit ces grands ſacrifices, parce qu'il n'en prouveroit pas moins qu'il priſe la vérité plus que toutes choſes. Je ſai que les Philoſophes anciens & modernes traitent de fanatiſme ce dévouement généreux, & que c'eſt au moien de principes plus commodes qu'ils enſeignoient jadis en ſecret ou le Théiſme ou l'Athéiſme, & ſacrifioient publiquement aux faux Dieux, & qu'ils attaquent aujourd'hui par écrit l'Evangile, & font enſuite toutes les rétractations & les confeſſions de foi qu'on exige; mais je ſai bien auſſi que ſi les Apôtres & les premiers Chrétiens avoient eu cette lâcheté, l'idolatrie régneroit encore ſur la terre, & qu'en général, c'eſt aimer bien foiblement la vérité que de ne l'enſeigner que ſous l'anonyme, & d'être toujours prêt à la renier, dès qu'en la profeſſant on court quelque riſque.

Nos Confeſſeurs, M. C. F. eurent plus de grandeur & de fermeté: Arrachez à leurs amis & à leur famille, jettez dans des cachots, condannés aux galéres ou même à une mort honteuſe, ils ſe ſouvinrent de la leçon de J. C. *Celui qui me confeſſera devant les hommes,*

hommes, je le confeſſerai auſſi devant mon Pére céleſte; mais celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai auſſi devant mon Pére qui eſt aux Cieux (e); ils bravérent en conſéquence, & ſouffrirent tout plutôt que de trahir leur conſcience; & maintenant ſi l'humanité nous appelle à verſer des pleurs ſur leur cendre, la Religion nous invite ſur un ton plus haut à célébrer par des chants de triomphe & leur victoire & leur recompenſe: Ils ſeroient morts en effet aujourd'hui ces généreux Athlétes, quand même leurs ennemis n'auroient pas abrégé leur vie; ils ſeroient morts, quand même pour la prolonger, ils auroient eu la foibleſſe d'apoſtaſier; mais ils ſeroient morts comme le vulgaire, ſans utilité pour eux-mêmes ou pour le public; ils ſeroient morts en cédant au poids des années, ou à la violence d'une maladie; au lieu qu'en verſant leur ſang pour la foi, ils donnérent à la terre l'exemple le plus grand & le plus utile, & s'aſſurérent à eux-mêmes un bonheur ſans fin; couronnés par Jéſus à la fin des âges, ils entendront les Chœurs des Séraphins célébrer

(e) Matt. x. 32, 33.

lébrer leur fermeté, leur conſtance, & ſuivront leur Juge en triomphe dans les Palais éternels.

Mais ſi nous devrions envier plutôt que déplorer le ſort de ces Héros du Proteſtantiſme, que dirai-je de ceux qui l'abandonnérent? Ah! C'eſt ici, M. F. que j'avoue avec amertume les funeſtes effets de la révocation; c'eſt ici que les larmes ſont bienſéantes; c'eſt ici que jamais nous ne ſaurions trop en répandre, & d'autant moins, hélas! que pluſieurs de nous auroient probablement la même foibleſſe, s'ils étoient expoſés aux mêmes dangers: Diſtinguons cependant encore; ceux qui n'abjurérent pas pour ſauver ou leur fortune ou leur vie, mais pour de l'argent ou pour des emplois, qui ſe joignirent enſuite aux perſécuteurs pour opprimer leurs anciens fréres, & en partager les dépouilles, m'inſpirent une horreur ſi profonde que les voleurs de grand chemin me paroiſſent des Saints au prix d'eux, & cependant, à la honte de l'humanité, il ſe trouva de tels monſtres parmi nos ancêtres; mais auſſi ce ſeroit abuſer des termes que de dire de

ces

ces gens-là qu'ils changérent de Religion ; ceux qui en font trafic n'en ont point ; ce ſont des hypocrites qui trompent également ceux qu'ils abandonnent & ceux à qui ils ſe joignent, & ce mot d'un Apôtre leur convient admirablement, *ils ſont ſortis d'entre nous, mais ils n'étoient pas des nôtres.* (*f*)

Quant à ceux dont l'abjuration n'eut pour cauſe que la foibleſſe, qui cherchérent enſuite à rentrer dans le ſein de l'Egliſe qu'ils avoient trahie, & qui par leurs larmes & par leur conduite atteſtérent la vérité de leur repentir, ne doutons pas M. F. que le Pére des miſéricordes ne leur ait pardonné leur crime, comme J. C. pardonna le ſien à St. Pierre, & apprenons delà à nous défier plutôt de nous-mêmes que de leur ſalut.

III°. Mais je me hâte d'avancer, M. F. La révocation de l'Edit de Nantes ſauva la Grande-Brétagne du joug du Papiſme ; c'eſt ma troiſiéme preuve que ce grand événement deſtiné

(*f*) I. *Jean* ii. 19.

deſtiné à porter un coup fatal au Proteſtantiſme, lui devint au coutraire utile.

Rapellés-vous, M. F. les triſtes conjonctures où ſe trouvoit alors ce Roiaume : Jaques II. venoit d'y ſuccéder à ſon frére : Auſſi fanatique & bigot que Charles II. avoit été libertin, il ſe vit à peine poſſeſſeur du ſceptre que ſuivant la coutume de tous les Princes Catholiques, il ſe hâta de prêter au Pape ſerment de fidélité ; mais c'étoit peu pour lui que de dépendre d'un Prêtre Italien, s'il n'eût pu lui ſoumettre auſſi tous ſes peuples ; c'eſt à cette entrepriſe qu'il ſe livra tout entier ; un Jéſuïte ſon confeſſeur devint en quelque ſorte ſon premier miniſtre, & préſidoit aux opérations ; tandis qu'un eſſaim de Prêtres & de Moines prêchoient avec ferveur le Papiſme, la Cour prodiguoit ſes faveurs à ceux qui embraſſoient ſa créance, écartoit des emplois les autres, tâchoit de diviſer les Proteſtans eux-mêmes, emploioit enfin tous ces moiens de ſéduction, qui tout vils & mépriſables qu'ils ſont, ont cependant, hélas ! encore tant de priſes ſur le cœur humain.

La révocation de l'Edit de Nantes fut comme le foudre qui briſa toutes ces machines : Un manquement de foi ſi cruel accompagné de tant de circonſtances plus barbares encore, fit déteſter la Religion parjure qui l'avoit commis ; on eût pu s'aveugler ſur le reſte de ſes erreurs ; ſon deſpotiſme, ſon intolérance revoltérent tous les eſprits ; on vit avec une évidence qui n'admettoit pas un inſtant de doute, que les traités les plus ſaints, les ſervices les plus ſignalés étoient de vains boucliers contre ſes fureurs, & que l'unique moien de s'en garantir, étoit de s'oppoſer à ſon établiſſement : Ce ſentiment devint ſi profond que les Preſbytériens & les autres Non-Conformiſtes eurent la ſageſſe de refuſer une tolérance que le Papiſme eût partagée avec eux : Jaques II. irrité ſe montra bientôt digne émule de ſon allié Louïs XIV ; il s'empara des chartes de toutes les Villes, viola les priviléges des Univerſitez, fit empriſonner les Evêques qui réſiſtérent à ſes vues ; on vit, en un mot, que le pouvoir ſeul lui manquoit pour emploier des dragonades ; mais plus il oſa, plus l'on ſentit auſſi l'indiſpenſable

néceſſité

néceſſité de réprimer ſon audace, & ſon expulſion fut l'heureuſe époque qui fixa (pour jamais, j'eſpére) dans ce vaſte Empire & la liberté de conſcience, & le ſort du Proteſtantiſme.

IV°. Enfin, M. T. C. F. la révocation de l'Edit de Nantes fut un grand bien pour l'Egliſe, parce qu'elle augmenta les forces des Puiſſances Proteſtantes : Malgré tous les géoliers armés que Louïs XIV. plaça ſur les frontiéres de la France, près d'un million de Réformez ſe dérobérent à ſa tyrannie, & portérent en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Suiſſe, en Suéde leur induſtrie & leur fortune ; tous ces pays en reçurent de nouveaux arts, de nouvelles branches de commerce, & pour ainſi dire, une nouvelle vie ; ils apprirent à ſe paſſer de la France, & plus d'une fois lui vendirent les mêmes denrées qu'auparavant ils achetoient d'elle.

C'eſt un grand gain ſans doute que d'acquérir des Négocians & des Artiſans ; c'en eſt un plus précieux encore d'acquérir des gens de bien, & m'accuſera-ton de

flater nos Péres en leur donnant ce titre, le plus noble ſans contredit, le plus auguſte de tous les titres ? Ils eurent des défauts, des taches, il faut l'avouer ; hélas ! n'eſt-ce pas le triſte appanage de l'humanité ſur la terre ? Mais malgré toutes leurs imperfections, abandonner, comme ils firent, leur Patrie plutôt que leur Religion, s'expoſer aux galéres, à la perte de tous leurs biens, plutôt que de reſter dans des lieux où ils ne pouvoient plus ſervir Dieu ſelon leur conſcience, réſiſter aux promeſſes, aux menaces, ſouvent même aux tourmens par leſquels on attaquoit leur conſtance, fut, me ſemble, une aſſez belle profeſſion de foi pour que j'aie droit de leur accorder le titre de gens de bien.

C'eſt ainſi du moins, M. C. F. qu'en jugea autrefois le Céſar Conſtance Chlore pére du grand Conſtantin : Il donna ordre à tous ceux de ſes courtiſans qui étoient Chrétiens de quitter leur Religion ou leurs charges ; les uns prirent le parti de la complaiſance, les autres celui de la probité : Conſtance fit alors préciſément le contraire de ce qu'il avoit annoncé, il chaſſa tous les Apoſtats,

Apoſtats, & rétablit tous les autres; ceux qui ne ſont pas fidéles à leur Dieu, ne ſauroient, diſoit-il, être fidéles à leur Prince. Si Louïs XIV. avoit jugé auſſi ſainement des choſes, il eût chaſſé de ſes Etats les Proteſtans qui s'étoient faits Catholiques, & rapellé les fugitifs.

Il étoit loin d'une façon de penſer ſi noble. Mon Roiaume ſe purge, répondit-il à ſes Ambaſſadeurs qui lui apprenoient combien de ſujets ſon zéle aveugle donnoit à ſes ennemis: Mais s'il n'en voulut croire ni ſes Envoiés, ni la renommée, les événemens lui apprirent au moins quelles pertes il avoit faites. Au lieu que juſqu'à la révocation de l'Edit, ſes guerres n'avoient preſque été qu'une ſuite de ſuccès, dans celle qui la ſuivit d'aſſez près les ſuccès furent ſi fort balancez qu'à la paix de Riſwick on reſtitua des deux parts toutes les conquêtes, & la guerre de la ſucceſſion ne fut en quelque ſorte pour lui qu'une chaine de déſaſtres. Juſqu'à la révocation, en un mot, les Etats Proteſtans ne s'étoient ſoutenus que par la rivalité obſtinée des deux Maiſons d'Autriche & de Bourbon; c'eſt depuis lors qu'on

qu'on a vu ce qui eût paru abſolument impoſſible il y a un ſiécle, l'Angleterre, la Pruſſe & la Heſſe réſiſter aux forces unies de l'Autriche, de la France, de l'Eſpagne, de la Ruſſie, de la Suéde & de l'Empire, & finir par dicter les conditions de la paix. Mais il eſt tems de nous raprocher de nous-mêmes.

APPLICATION.

Qui l'eût prévu, M. T. C. F. lorſque la France rétentit de cette effroiable nouvelle, *l'Edit de Nantes n'eſt plus*, lorſqu'on fit de ce grand Roiaume une eſpéce de vaſte forêt où l'on alloit à la chaſſe de nos Péres, lorſqu'on abattoit tous leurs temples, qu'on diſperſoit ou qu'on torturoit leurs Miniſtres, qu'on épuiſoit enfin les reſſources de la ſéduction & de la violence pour extirper leur Religion, qui eût prévu que ce grand déſaſtre feroit le ſalut de cette Religion même, que les forfaits du Papiſme en commenceroient eux-mêmes la punition, & qu'enfin l'Egliſe auroit lieu de dire à ſes ennemis ce que Joſeph diſoit à ſes fréres,

vous

vous l'aviez penſé en mal contre moi, mais Dieu l'a penſé en bien?

Apprenons de là M. C. F. à ne pas perdre lâchement courage, lorſqu'elle eſt aſſaillie de quelque tempête: *Les voies de Dieu ne ſont pas nos voies, & ſes penſées ne ſont pas nos penſées; autant que les Cieux ſont élevez au deſſus de la terre, autant* & plus encore *ſes penſées ſont élevées au deſſus des nôtres* (g): En accordant la liberté aux hommes, il prévit bien qu'ils en abuſeroient, mais il ſe ménagea les heureux moiens de châtier le méchant par ſes crimes mêmes, de faire jaillir la lumiére du ſein des ténébres, & de ſauver les fidéles par les projets mêmes deſtinés à les accabler.

Vérité conſolante dans tous les tems, M. C.F. mais plus conſolante encore dans la triſte époque où nous nous trouvons: Je porte en effet mes regards ſur la face de l'Egliſe, & je ſuis loin de prétendre qu'elle n'offre rien que d'affligeant: Je vois au contraire avec

(g) Eſaïe lv. 8. 9.

avec joie, je vois s'avancer à grands pas la chûte de ces Pontifes ſuperbes qui ſembloient n'avoir pris le titre de Lieutenans de Dieu ſur la terre que pour en être les incendiaires : Cet Ordre puiſſant & fameux qui formoit leur plus redoutable milice, & qui eut tant de part aux ſouffrances de nos Péres, eſt proſcrit pour jamais de la plupart des Etats Catholiques, & humilié dans ceux même où l'on le laiſſe encore ſubſiſter : Tous les autres Ordres religieux appréhendent en France la même diſgrace : L'affreux Tribunal de l'Inquiſition ſent s'échaper de ſes mains ſanglantes ce glaive aſſaſſin dont il avoit frapé tant de victimes ſur les bords du Tage : Les Papes enfin eux-mêmes, ſpectateurs muets de la décadence de leur Empire, craignent d'en accélérer le renverſement en lançant ces foudres impies, autrefois la terreur, aujourd'hui le mépris des peuples. Les douces idées de ſupport & de tolérance, ſi conformes à l'Evangile, ſi néceſſaires à l'humanité, ſe renforcent chez les Proteſtans, & ſe font même jour parmi les Catholiques.

Mais

Mais ſi tous ces triomphes de la vérité doivent nous inſpirer la plus pure joie, hélas! combien ne nous reſte-t-il pas de ſujets de larmes? La Pologne ſeule offre un ſpectacle qui attendriroit les Barbares même: Autoriſez par les Edits les plus ſolennels à l'exercice public de leur Religion, les Réformez de ce Roiaume ont vu ces Edits renverſez, leurs priviléges abolis, leurs temples raſés, & aujourd'hui leurs maiſons ſont en cendre, leurs champs ravagez, eux-mêmes inſultez, pillez, égorgez ſans miſéricorde pour avoir imploré la compaſſion des Etats voiſins: On diroit que le fanatiſme Papal veut ainſi ſe dédommager des pertes qu'il eſſuie ailleurs, & qu'il a juré de faire un bucher de ce grand roiaume, plutôt que d'y laiſſer rétablir ce qu'il abhorre plus que toutes choſes, la liberté de conſcience.

Le reſte de l'Europe n'offre, il eſt vrai, nulle part le ſpectacle des mêmes fureurs; mais l'impieté y a fait ſur la foi & ſur la vertu les plus effraiantes conquêtes: Il ne s'agit plus de ſavoir ſi l'on quittera l'Evangile pour la Religion natu-

relle, ſyſtême qui, malgré ſes imperfections, donnoit encore quelque frein aux vices, quelque baſe aux mœurs ; c'eſt à la racine même de l'arbre que l'on frape à coups redoublez, c'eſt le nom même de la Religion que l'on veut éteindre ; c'eſt l'exiſtence d'un Dieu ſaint & juſte, c'eſt une rétribution à venir, c'eſt la différence même du vice & de la vertu qu'une foule de gens oſent aujourd'hui combattre & nier. O honte ineffaçable du ſiécle ! Opprobre éternel des ſciences & des lettres ! Ces grands & ſalutaires principes que la nature ſeule enſeigne à ceux qui veulent l'écouter, ces principes dont l'Américain inſtruit ſes enfans dans les bois, que le Tartare a compris dans ſes ſolitudes, & que du moins aucun peuple ſauvage ne nia jamais, ces grands principes dont dépend tout le bonheur de la ſocieté, c'eſt au ſein du Chriſtianiſme, c'eſt au milieu des Académies, c'eſt parmi les peuples les plus policez que de prétendus Sages s'efforcent aujourd'hui de les renverſer ; c'eſt au bout de ſoixante ſiécles d'obſervations & d'expériences qu'ils ne rougiſſent pas de nous ramener tous les rêves du Paganiſme en délire, qu'ils ne

rougiſſent

rougiſſent pas de nous dire que le monde eſt éternel ou le produit du hazard, que la vertu & le vice ne ſont que des mots, que l'homme n'eſt qu'une machine d'argille, & qu'il périt entiérement à la mort. D'autres, il eſt vrai, n'affirment pas poſitivement toutes ces erreurs monſtrueuſes, & ſe contentent de douter: Mais ſi ceux même qui admettent les vérités oppoſées, ne laiſſent pas d'être ſujets à de grandes chûtes, qu'on juge de ce que ſeront les mœurs de perſonnes qui ne pourroient oppoſer à leurs paſſions qu'un miſérable peut-être? Un luxe inſenſé, une rapacité ſans bornes, une débauche effrénée, des horreurs pareilles à celles qui allumérent les carreaux du Ciel ſur Sodome, tels ſont les fruits abominables que ces déſolantes doctrines ont produits.

Ah! Ce ſeroit du moins quelque adouciſſement à notre douleur, ſi nous retrouvions en vous les ſentimens de vos Péres, le zéle & la ferveur des Réfugiez: Mais, hélas! quand nous ſerions aſſez aveugles pour vous attribuer ces vertus, vos conſciences, vos propres conſciences ne pro-

teſteroient-elles pas contre nos éloges? Avouons-le de bonne foi, M. F. ce qui intéreſſe, ce qui inquiéte la plupart de nous, ce n'eſt pas de ſavoir ſi Dieu protége ſon Egliſe, s'il fait tourner à ſon bien le mal que ſes ennemis machinent contr'elle, ſi la ſuperſtition ou l'impieté font des progrès ſur la terre, c'eſt de ſavoir ſi nous pourrons faire fortune, ſi nous obtiendrons tel emploi, ſi nous réuſſirons dans telle entrepriſe, ſi nous pourrons nous procurer tel ameublement, telle parure, tel amuſement, & nous ſommes toujours très-ſatisfaits de la Providence, quand nous avons les moiens de contenter tous nos goûts.

Sont-ce donc là, M. F. des ſentimens dignes de Chrétiens, & de Chrétiens que Dieu a comblez de tant de faveurs? Ah! Sortez, je vous en conjure, ſortez de cette lâche léthargie, de cette coupable indifférence où vous avez été plongez juſqu'ici: Apprenés à être *affligez de la froiſſure de Joſeph (h)!* Apprenés à gémir ſur tant de

(h) Amos vi. 6.

de Nations que le Papiſme retient encore dans ſes chaines, & de tant de vos fréres qui éprouvent encore ſa fureur: Priez Dieu d'éclairer les perſécuteurs, de ſoutenir les perſécutez, d'étendre enfin ſur toute la terre ſon heureux empire, l'empire de la tempérance, de la juſtice, de la charité, & contribuez-y vous-mêmes de toutes vos forces.

Mais ce ne ſera point à des tables de jeu que vous deviendrez ſenſibles aux maux de l'Egliſe; ce ne ſera point en liſant des romans, des livres frivoles ou impies, en fréquentant les théatres & le grand monde que vous apprendrez à faire pour elle de ſi nobles vœux, & à en hâter le ſuccès: Si vos Péres n'avoient connu d'autres plaiſirs que les cartes, la médiſance, le faſte & les lieux publics, s'ils n'avoient ſu ce que c'eſt que de lire en particulier les Oracles Saints, s'ils ne s'étoient rendus dans les temples que par habitude ou par bienſéance, ils auroient été loin de faire à la foi les grands ſacrifices que ce jour nous a rapellez, & au lieu de célébrer

célébrer leur conſtance, nous aurions à pleurer leur apoſtaſie.

Voulons-nous donc, M. C. F. avoir leurs vertus? Emploions les moiens qu'ils mirent en uſage pour les acquérir; éclairons-nous, inſtruiſons-nous, nourriſſons-nous de la lecture des Livres Sacrez; fixons dans notre eſprit leurs ſages maximes, leurs effraiantes menaces, leurs raviſſantes promeſſes, les preuves éclatantes de leur divinité: Alors la Religion ne ſera plus pour nous un objet ſécondaire dont nous ne nous occupions qu'après tout le reſte, & d'une maniére froide & nonchalante; elle nous paroîtra ce qu'elle eſt, le premier des biens, notre bouſſole en ce monde, notre guide vers l'éternité; nous l'aimerons, nous la chérirons, nous en obſerverons les loix avec joie, nous mériterons les beaux noms de Réformez, de Réfugiez, de Chrétiens: Alors ſur-tout nous poſſéderons un art plus précieux que celui de changer les métaux en or, ſuppoſé qu'on pût le trouver, nous poſſéderons l'art de changer en biens tous les maux, tous les accidens de la vie: Pauvres, nous dirons que *le peu*

du

du juſte eſt préférable à l'abondance des méchans: (*i*) Calomniés, nous veillerons de plus près ſur notre conduite, pour n'avoir pas l'apparence même des vices qu'on nous attribue: Malades, nous en prendrons occaſion de faire la revue de notre conſcience, & de mener une vie plus tempérante & plus chaſte: Perſécutez, empriſonnés, exilés pour la vérité, *nous nous croirons heureux d'avoir été jugez dignes de ſouffrir pour le nom du Seigneur Jéſus,* (*k*) & après avoir porté ſa croix ſur la terre, nous partagerons ſa félicité dans les Cieux. Amen.

(*i*) *Pſeaum.* xxxvii. 16. (*k*) Act. v. 41.

FIN.

BRITISH
17008
MUSEUM